

La démarche ontologique

Une expérience de recherche

Actes du 8^e colloque de recherche en abandon corporel

Orford, Québec
27 au 30 août 2015
abandoncorporel.ca

Comité des actes

Yvon Blais
Gisèle Moisan
Hélène Plourde

Relecteurs

Micheline Dalpé
Kassandra Desbiens
Anne-Marie Lauterburg
Gisèle Legault
Danielle Huot
Gilbert Moisan

Infographie

Francine Bélanger

Sculpture de la page couverture

Carole Desgagné

Imprimeur

Les Copies de la Capitale inc.

© Tous droits réservés Colloque de recherche en abandon corporel

Publié et imprimé à Québec

2^e trimestre 2016

Éditeur : Colloque de recherche en abandon corporel

ISBN 978-2-9810391-3-2

Dépôt légal – Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2016

Dépôt légal – Bibliothèque et archives nationales du Canada, 2016

Table des matières

Avant-propos	5
Introduction	
Aimé Hamann et Sophie Hamann	Le passage à l'ontologique, à l'interdépendance 7
Thématique 1	Recherche ontologique et recherche scientifique .. 9
Roch Pelletier	Une quête de sens 11
Simone Atlani	« Faire dire aux mots ce qu'ils ne peuvent pas dire mais cependant doit l'être » 19
Gilles Deshaies	La recherche ontologique et sa spécificité 29
Thématique 2	Recherche ontologique, recherche scientifique et psychothérapie 33
Jimmy Ratté	Recherche ontologique et recherche scientifique. Des <i>sœurs</i> dissemblables 35
Claude St-Amand	La psychothérapie comme espace de recherche ontologique 43
René Pelletier	La démarche ontologique et son positionnement comme psychothérapie 51
Thématique 3	Le psychologue et la position ontologique 59
André Stark	Le corps ontologique : un corps-soi-matière 61
Martine Cinq-Mars	Un apport de la recherche ontologique : l'éclairage sur le refusé de soi et de l'humanité 69
Hélène Plourde	Les bénéfices du doute; et si le doute était probant 79
Lyse Latraverse	Recherche sur la subjectivité en lien avec la maladie mentale. Des bras pour moi et mon fils..... 87
Thématique 4	Approfondissement de la position ontologique 93
Hubert Massé	Le fanatisme au risque de la démarche ontologique 95
Gilles Rioux	Au risque d'être soi 103
Yvon Blais	Arriver chez soi : l'expérience de se recevoir 109

Thématique 5	La position ontologique dans le contexte de la pratique clinique	115
Jean-Michel Atlani	Qu'est-ce que « nommer » dans une démarche ontologique	117
Jean-Yves Levasseur	Être qui l'on est... et rien d'autre	121
Ariane Meyenberg	« Tais-toi ! » ou le silence pour entendre!	125
Line Alarie	Quand la personne que vous aimez présente un problème de dépendance	127
Thématique 6	Applications de la recherche ontologique	133
Marie Clark	L'écriture de l'involontaire	135
Céline Lacoste	À force de vie	143
Céline Lacoste	Traversée de la mère	149
Marie-Josée Roy	Histoire ontologique : la dépossession	155
Mylène Roy	L'attachement à soi en concomitance avec l'attachement à l'autre	161
Thématique 7	Rencontre de la recherche scientifique et ontologique aux confins de la matière	167
Denis Matthey-Claudet	La tortue-serpent, le tiers inclus et la recherche ontologique	169
Monique Saint-Jules	Être en chemin et assumer sa matière	181
Jacqueline Comeau	Le mouvement et l'arrêt en recherche ontologique	189
Les artisans du colloque		195

Avant-propos

Les Actes du colloque 2015 rassemblent ici les textes des 24 présentateurs qui sont venus partager leurs réflexions à l'occasion du 8^e colloque de recherche en abandon corporel tenu à Orford, au Québec, en août 2015. Chacun de ces textes se retrouve ici précédé d'une courte introduction proposée au lecteur par l'éditeur des actes.

La thématique générale du colloque invitait les chercheurs à aller plus loin dans la compréhension de la démarche ontologique, de ce qu'elle est et de ce qui fait sa spécificité en tant que recherche.

Ce 8^e colloque a été le premier à avoir lieu en l'absence d'Aimé Hamann, décédé deux mois auparavant. Aimé Hamann a été l'initiateur de cette recherche de l'humain sur l'humanité, entreprise dans les années 70 avec un groupe de chercheurs. Malgré son état de santé, il a tenu jusqu'à la fin à participer activement à l'élaboration de la thématique de ce colloque. Vous pourrez retrouver ici, dans ces actes, les propos qui ont été recueillis auprès de lui, partageant ses dernières réflexions sur l'ontologique.

Le colloque 2015 s'est terminé sur l'engagement de la poursuite de cette recherche qui, au-delà du cadre de la psychothérapie, ouvre sur l'ampleur du fait humain, matière devenue rapport.

La lecture et l'étude de ces textes sont une occasion de rencontres entre soi et soi, entre soi et les autres, et entre soi et l'humanité. Une occasion que l'on vous encourage à saisir pour que ce qui est puisse être.

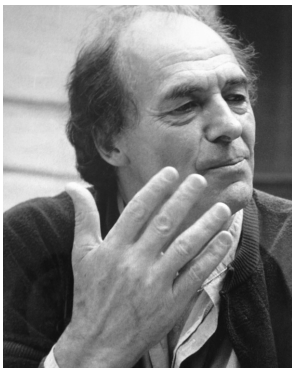
Équipe colloque 2015

Yvon Blais
Stéphane Cardinal
Francine Chabot
Jacqueline Comeault
Manon Loiselle
Karine Péloffy

Comité des actes

Yvon Blais
Gisèle Moisan
Hélène Plourde

Introduction



La pensée d'Aimé Hamann se caractérise par le mouvement et l'effort constant pour demeurer au plus près de l'expérience. Elle n'est pas à prendre comme une fin en soi, une vérité à laquelle il faut adhérer. Jusqu'à la fin de sa vie, Aimé Hamann a cherché à comprendre le devenir humain et la façon dont ce devenir s'incarne en chacun. Il nous lègue sa réflexion, sa rigueur, et l'élan pour approfondir notre vie et notre compréhension de l'humanité.

Le passage à l'ontologique, à l'interdépendance

Au cœur de la réflexion d'Aimé Hamann: l'ontologique. Un terme qui, pour lui, marque un passage. Le passage qui s'est fait, de l'expérience de l'involontaire, longtemps perçue comme à l'origine de la recherche, à la position ontologique. Une position qui implique l'habitation de tout de soi, comme c'est, comme c'est organisé, comme ça expérimente subjectivement. Position à l'origine même de l'involontaire.

Passage à l'ontologique, passage à l'interaction d'interdépendance. Une interaction où tout vient nous donner notre être. Tout est reçu, donnant d'être. Une position qui ne peut être prise que par quelqu'un, ou un petit groupe où les participants ont eux-mêmes longuement expérimenté la position avec quelqu'un, devenant ainsi porteur de la position, chacun et comme groupe. Une position qui implique une rigueur à renouveler sans cesse.

La psychothérapie a été, et est toujours, un lieu privilégié de recherche, d'expérience et d'élaboration de l'ontologique. L'ontologique, impliquant tout de soi, est toujours psychothérapie. Et pourtant, l'ontologique est toujours plus que psychothérapie; elle est paradoxalité, quête de sens, démarche.

La position ontologique ne change pas la réalité, mais fait en sorte que la réalité, comme elle est, donne et reçoit d'être. Cette position dévoile l'involontaire – corps ontologique – et l'interaction d'interdépendance. Elle ouvre sur la paradoxalité, fait apparaître la co-devenance, l'être co-devenant, processus et mouvement sans limite.

L'ontologique est présent depuis toujours, potentiellement, inhérent à la matière, prenant dans le processus du devenir humain une forme particulière. L'humanité est recherche d'interaction ontologique. Mais pour apparaître et devenir, le passage par et dans l'institution était incontournable. Il l'est toujours. L'institution est recherche de l'ontologique. Mais l'ontologique n'est plus institution. Et pourtant, l'ontologique, c'est l'humanité, co-devenue institutionnellement sous la forme de chacun, mais habitée et reçue. C'est ce qu'il y a, qui a à être et à donner d'être.

*Aimé Hamann accompagné de Sophie Hamann
Février 2015*

Thématique 1

Recherche ontologique et recherche scientifique

Roch Pelletier

Une quête de sens

Simone Atlani

« Faire dire aux mots ce qu'ils ne peuvent pas dire
mais cependant doit l'être »

Gilles Deshaies

La recherche ontologique et sa spécificité

Une quête de sens

Roch Pelletier

Montréal, Québec

pellau@sympatico.ca

L'émergence de la conscience humaine, cette capacité autoréflexive qui s'est développée progressivement dans l'humanité, a marqué une étape cruciale dans l'évolution de la matière. Elle a fait de l'homme un chercheur né empruntant différentes avenues de recherche pour répondre à des questions fondamentales. Quelles sont ces avenues? Que poursuit-il à travers chacune d'elle?

C'était une belle soirée d'été à la maison de campagne. J'étais sorti prendre l'air avant la nuit. Tout était calme autour de moi. J'entendais le bruit du ruisseau qui coulait un peu plus bas. Il y avait les grenouilles et les rainettes qui chantaient dans la nuit. Je sentais l'odeur du foin fraîchement coupé, la fraîcheur de l'air après que le soleil s'est couché.

Je sentais aussi le sol sous mes pieds et j'avais conscience qu'à cet instant précis, des milliards d'hommes et de femmes tout autour de la planète se levaient, se couchaient, circulaient pour se rendre au travail ou se battaient contre la douleur dans une chambre d'hôpital, et je me sentais relié et présent à chacun d'eux.

Au-dessus de ma tête, je voyais des milliards d'étoiles qui brillaient silencieusement et surtout la voie lactée, cette longue et lumineuse constellation d'étoiles de notre galaxie. J'avais nettement conscience que mon soleil, avec la terre et ses autres planètes, faisait partie de cette voie lactée : j'étais chez moi. Et qu'elle-même poursuivait sa ronde avec les milliards de galaxies dans tout l'univers qui était aussi mon chez-moi. Et pour que je sois ici, à ce moment-ci, il avait fallu tout cet espace et tout ce temps, presque 15 milliards d'années, pour fabriquer tous les atomes qui me constituent, les plantes, les animaux et les humains qui ont habité et habitent cette planète qui est la nôtre.

Cette expérience d'unité et de totale appartenance à tout n'a duré que quelques minutes, mais elle m'a habité depuis.

Des milliers d'humains avant moi ont dû vivre, à un moment ou à un autre dans leur existence, une expérience semblable. Car les humains de toutes les époques ont toujours été habités par ces questions essentielles et existentielles : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous, quel est le sens de la vie et celui de la mort? L'homme est un chercheur né et au cours de son histoire, il s'est donné des lieux de recherche pour répondre à ces questions fondamentales, des voies de recherche aux modalités différentes, mais poursuivant toutes une même quête de vérité. Je vais tenter dans cette communication de vous présenter ma compréhension de quelques-unes de ces avenues de recherche. Ce sera, certes, un survol trop sommaire pour une étude qui nécessiterait un approfondissement beaucoup plus important.

La voie religieuse

La plus ancienne de ces voies de recherche a probablement été la voie des religions, même les plus primitives. L'archéologie nous a dévoilé que, très tôt, les humains attribuaient des pouvoirs surnaturels aux éléments qui les entouraient : le soleil, la lune, le tonnerre, le feu; ils leur vouaient un culte et leur offraient des sacrifices pour s'attirer leur protection. Les rites funéraires nous ont démontré la croyance en une vie après la mort : on enterre les morts avec de la nourriture, des armes, des outils pour continuer leur vie dans l'au-delà. Comme exemple, le premier empereur chinois s'était fait construire un mausolée constitué d'une armée de plus de huit mille soldats en armes, des chars et des chevaux, pour continuer ses guerres après sa mort.

Cette voie religieuse s'appuie principalement sur des croyances c'est-à-dire la foi dans des vérités, inspirées ou révélées, qui visent à répondre à nos questions sur le sens de la vie et de la mort. Les religions chrétiennes postulent l'existence du ciel ou de l'enfer dans l'après-vie. D'autres religions partagent la croyance dans le cycle des réincarnations pour atteindre la plénitude du nirvana, chacune tentant de répondre à ces questions de sens.

À l'origine de ces croyances, il y eut souvent des expériences mystiques importantes et des personnages qui ont marqué leurs fidèles. Qu'on pense à Bouddha, Jésus, Lao Tseu ou Mahomet. Ces expériences profondes ont donné naissance à de grandes religions qui ont inspiré et inspirent encore des milliers de croyants sur l'origine du monde, le sens de leur vie ici-bas et sur celle de l'au-delà, pouvant ainsi offrir des repères importants et répondre à leurs interrogations les plus profondes sur leur destinée.

La voie philosophique

D'un autre ordre a été la démarche philosophique. Par l'acuité de leurs observations et la rigueur de leur démarche rationnelle, les philosophes ont permis de mieux comprendre le monde des causes, des effets et des finalités, d'établir des liens, de dégager des significations, repoussant ainsi les limites du savoir et apportant des compréhensions sur la nature de l'être et des choses.

La philosophie est une discipline intellectuelle qui utilise des méthodes qui se veulent rationnelles et critiques. Elle travaille avec des concepts abstraits et tente de définir de grands principes généraux qui éclairent l'origine et le sens de l'existence, les valeurs individuelles et sociales et le rapport que nous avons avec les choses elles-mêmes. Elle procède de la logique, du lien des causes et des effets et en établit les finalités. Elle est fondamentalement une discipline rationnelle, dont les principes premiers sont admis mais ne peuvent pas être démontrés.

Au lieu de s'appuyer uniquement sur des croyances, comme dans la voie religieuse, les philosophes ont fait appel à la raison, à la compréhension rationnelle, à la logique de leurs raisonnements dans leur quête de la réalité et de la vérité. Dans cette démarche, le sens des choses ne vient pas de ce que je crois mais de ce que je peux comprendre et justifier. Bien que fondée sur une compréhension rationnelle, la philosophie postule l'organisation du monde, de la matière et de la pensée sans avoir nécessairement à le démontrer dans la réalité car elle n'est pas expérimentale. Elle fut néanmoins le creuset des sciences, le précurseur des recherches basées sur l'expérimentation.

La voie scientifique

La recherche scientifique s'est révélée extrêmement féconde dans la compréhension de l'univers, autant dans le monde de l'infiniment grand que dans celui de l'infiniment petit. Elle s'est donné des outils de plus en plus puissants et performants pour pénétrer les secrets de la nature et de l'univers. Que l'on pense seulement aux capacités incroyables des microscopes électroniques qui ont permis d'observer les plus infimes particules et aux télescopes les plus puissants qui peuvent sonder l'univers dans ses profondeurs les plus reculées. Nous sommes les premières générations d'humains pour qui l'explication de l'univers n'est plus un acte de foi ni un postulat philosophique, mais un résultat d'observation et de recherche.

Ainsi, l'archéologie nous a permis de remonter dans l'histoire de notre planète, la paléontologie, de reconstituer les origines et les caractéristiques de nos ancêtres. La biologie, la chimie, la physique nous ont fait découvrir les lois de la matière et de la vie.

L'astronomie et l'astrophysique nous ont ouverts sur l'histoire, les dimensions et les lois qui régissent l'univers et son évolution. Autant de lieux que l'on pourrait désigner sous le vocable de recherche scientifique.

La science ne se fonde pas sur des croyances, ni sur des compréhensions rationnelles. Elle se fonde sur l'observation, l'hypothétisation et l'expérimentation. Elle observe un phénomène, pose des hypothèses, expérimente pour en vérifier la validité. Les découvertes qu'elle fait sont intégrées dans une théorie qui ne demeure valable qu'aussi longtemps qu'elle correspond à la totalité des faits observés. Dès qu'un fait nouveau n'entre pas dans le cadre de cette théorie, celle-ci est remise en question pour en élaborer une plus large qui rende compte des faits nouveaux.

Elle élabore également des champs d'applications, comme par exemple, les découvertes de la génétique pour le traitement des maladies. Cependant, son objectif n'est pas en lui-même porteur d'une morale : elle vise le savoir, pas nécessairement le savoir-faire ou le savoir-être.

La science se veut objective. Elle étudie le monde extérieur en tentant d'éliminer autant que possible les biais de la subjectivité du chercheur et elle prend tous les moyens à sa disposition pour préserver cette objectivité. Elle n'y parvient jamais tout à fait parce que c'est quand même le chercheur qui pose les hypothèses, qui mène l'expérimentation, qui en tire les conclusions selon ses propres déterminants subjectifs.

Qu'on pense, par exemple, au refus d'Einstein d'accepter, pendant un temps, la réalité de l'univers quantique et qui a tenté par tous les moyens de trouver une explication autre. « Dieu ne joue pas aux dés » disait-il. La théorie quantique s'est quand même imposée auprès de la communauté scientifique.

Cette volonté d'objectivité constitue à la fois la force et la faiblesse de la science. Elle peut répondre au quoi et au comment, mais pas au pourquoi. Elle vise la justesse des faits, non leur signification. Dès qu'elle débouche sur la métaphysique, elle sort de son domaine de compétence.

Et pourtant, la nouvelle physique, issue de la pensée quantique et de la théorie de la relativité, a conduit de nombreux chercheurs scientifiques aux portes de la métaphysique : qui a ordonné l'univers avec une telle précision ? Comment l'univers a-t-il commencé ? Qu'y avait-il avant le Big Bang ? Y a-t-il eu un Créateur ? Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Autant de questions auxquelles la science ne peut répondre par elle-même. Bien qu'elle se distingue de la philosophie, de la métaphysique et de la mystique, elle a besoin de celles-ci pour aller plus loin.

On pourrait croire, à la lumière de ce qui précède, que ces différentes voies de recherche ont évolué de façon indépendante, sans interactions entre elles et en toute harmonie. La réalité historique et contemporaine prouve le contraire. En effet, beaucoup de grands philosophes et scientifiques ont eu parfois des difficultés à réconcilier les données de la foi et celles de la pensée ou de la science. Galilée, dont la théorie héliocentrique entraînait en contradiction avec la vision géocentrique défendue par le Vatican s'est vu excommunié au nom de l'orthodoxie religieuse. Pascal, en grand penseur et philosophe, a fait le pari de la foi, même en l'absence de preuves irréfutables. Les créationnistes, encore de nos jours, défendent une interprétation littérale de la Genèse, à l'encontre de toutes les évidences scientifiques actuelles concernant l'origine du monde et son évolution. Comme quoi il n'est pas toujours simple de réconcilier ces différentes voies de recherche.

Une autre voie de recherche qui pourrait s'avérer intégrative et décloisonnante, c'est la voie ontologique.

La recherche ontologique

Depuis plusieurs années, l'abandon corporel, initié et inspiré par Aimé Hamann, est devenu un lieu de recherche bien particulier, que nous avons nommé la recherche ontologique, c'est-à-dire la recherche de l'humain sur l'humanité. Loin de tenter d'éliminer la subjectivité, comme en science, elle a choisi d'en faire son ancrage. L'originalité de cette recherche, c'est que le chercheur devient son propre sujet d'étude. Par le fait d'être présent à lui-même et de prendre la position de s'ouvrir, ou du moins de se rendre disponible à la globalité de son être, il accède graduellement à l'organisation de son propre être qui est source de connaissance de soi, de l'autre et de toutes choses.

Cette voie de recherche, menée et poursuivie avec intensité depuis plus de quarante ans, s'est révélée féconde et étonnante. Elle aboutit à des compréhensions très proches et à des convergences frappantes avec les grandes découvertes de la science, les compréhensions de la philosophie et les intuitions de la mystique.

La recherche en abandon corporel est née d'une position prise, dès le départ, par Aimé Hamann et un groupe de personnes travaillant dans le champ de la psychothérapie. Insatisfaits des modèles existants et frappés par la multiplicité et la non-convergence de leurs modes d'explication de ce qu'est la réalité humaine, ils ont centré leur attention sur le corps, mettant de côté toute hypothèse préalable, tout modèle établi, tout a priori connu.

Sans chercher à obtenir un résultat précis, ils ont exploré différents modes de touchers. Un mode de toucher particulier s'est imposé que l'on a désigné sous le nom de toucher-présence, toucher qui se veut une simple présence à soi et à l'autre, tentant de n'empêcher rien de ce qui surgirait de cette présence prolongée.

Le résultat a surpris les chercheurs. Si l'on prend cette position et qu'on la maintient avec suffisamment de rigueur, des mouvements, des sensations, des pensées, des émotions peuvent surgir involontairement, envahir le sujet et s'arrêter dès que le sujet quitte cette position de présence à lui-même. Cette manifestation spontanée a été nommée *l'involontaire*.

Cette expérience, maintes fois répétée, permettait de prendre conscience qu'on ne vit pas dans un corps, on est son propre corps. Notre corps est un corps organisé puisque c'est un corps *devenu* à travers le temps, issu de la «*poussière des étoiles*», comme le dit H. Reeves. Il est porteur de toutes les traces de ses origines, marqué génétiquement par les tensions, les conflits, les péripéties de tout ce qui l'a précédé dans la matière, dans l'humanité et dans sa propre vie. C'est un corps déterminé, porteur de son histoire et marqué par elle. Chacune de ses cellules en garde mémoire. Notre organisation corporelle, c'est notre histoire et à travers elle, celle de toute l'humanité, de tout l'univers.

C'est aussi un corps en mouvement, en devenance. Le corps humain est le lieu où la matière continue sa recherche, son évolution, sa création. La complexification a toujours été le moteur et l'architecte de la matière pour évoluer, pour devenir. Il semble bien que cette évolution vers la complexité de la conscience humaine était inscrite dans la matière elle-même, à la recherche et dans l'attente d'un lieu pour y être reçue.

Nous, les personnes impliquées dans cette démarche, avons graduellement pris conscience que chacun est une organisation particulière et spécifique d'être, éveillée à tout instant par la présence et dans le rapport à l'autre. Habiter cette spécificité, devenir graduellement cette subjectivité, avec toute l'ambivalence que ça implique, c'est actualiser en soi le cheminement de la matière et de l'humanité jusqu'à nous. Accéder petit à petit à son être, c'est accéder à une possibilité de se connaître et de connaître toutes choses. «Être permet de connaître», comme le dit Aimé Hamann, puisque le long processus de se recevoir soi fait être tous les autres dont nous sommes devenus. Le plus spécifique de nous, reçu, nous fait accéder à l'universel, ouvrant ainsi sur l'interdépendance et la paradoxalité.

Les lois découvertes en recherche ontologique sont les lois mêmes de la matière et de la vie. Mais sur le plan humain, elles acquièrent une dimension spirituelle qui échappe à la seule causalité matérielle et leur donnent une nouvelle portée.

Par exemple, l'interdépendance de toutes choses est un concept universel en physique, mais sous le mode humain, la personne, s'ouvrant à tout d'elle-même, fait place à tous les autres et à toutes choses, donnant à cette réalité une dimension autre, spirituelle et ontologique.

Conclusion

L'émergence de la conscience humaine, cette capacité autoréflexive qui s'est développée progressivement dans l'humanité, a marqué une étape cruciale dans l'évolution de la matière. La capacité de la personne de se rendre disponible à tout de son être et de son organisation constitue un lieu privilégié de recherche, un accomplissement de la matière et une ouverture sur le sens de notre vie et de notre destinée.

Nous prenons conscience que le cosmos est un tout en évolution dont nous faisons partie intégrante. Nous sommes participants à son histoire, à son évolution, passée, présente et future. Nous ne pouvons plus nous dissocier de notre planète et de l'univers. L'univers n'est pas un lieu, mais un processus, une communauté d'êtres en étroite interdépendance les uns avec les autres; ce n'est pas une collection d'objets, mais une communion de sujets. L'être de tous est en chacun et l'être de chacun est dans le tout. Notre conscience humaine et écologique doit englober tout être, de tous les espaces et de tous les temps, dans une solidarité ontologique, nous liant à chacun. C'est cette prise de conscience que nous peinons tant à développer et qui pourrait donner sens à nos vies.

Pour citer Anita Moorjani: « Je crois que les plus grandes vérités de l'univers ne sont pas à l'extérieur, dans l'étude des étoiles et des planètes. Elles sont au plus profond de nous, dans la magnificence de notre cœur, de notre esprit et de notre âme. Nous ne pouvons comprendre ce qui est à l'extérieur tant que nous n'avons pas compris ce qui est à l'intérieur¹. »

Pour moi, l'expérience rapportée au début de ce texte contenait, en germe, l'intuition essentielle de ce que j'ai tenté d'exprimer d'une façon plus théorique dans cette communication.

1. MOORJANI, Anita, *Mourir pour vivre*, Éd. Le Dauphin blanc, p. 5.

**« Faire dire aux mots ce qu'ils ne peuvent pas dire
mais cependant doit l'être¹ »**

Simone Atlani

Paris, France

simatlani@gmail.com

Il existe des distinctions consistantes entre la position du cherchant ontologique et celle du chercheur scientifique. Qu'est ce qui fait la spécificité de la position ontologique? Qu'exige-t-elle de celui qui se propose à la tenir, à se mettre en disposition de ne se protéger de rien? En ouvrant la voie au décroissement, qu'est-ce que cela implique dans le rapport du cherchant ontologique avec ceux et celles qui s'adressent à lui?

Mon projet, pour ce colloque, est de tenter de spécifier la position de la recherche ontologique par rapport à celle de la recherche scientifique.

En préalable, je souligne que la question autour de la recherche scientifique n'a émergé que relativement récemment, pour certains plus que pour d'autres, dans nos préoccupations de « chercheurs ontologiques » (je dirais plutôt de « chercheurs ontologiques »).

Tout à coup, la Science fait irruption comme préoccupation majeure. Que s'est-il passé? Rien, si ce n'est que la physique quantique nous est enfin parvenue et semble passer une barrière, elle vient bousculer tout ce que nous croyions savoir de la Science comme institution.

Au passage, elle nous signale l'institution que nous sommes en tant qu'individu et en tant que groupe d'appartenance à ce que nous appelons la Recherche Ontologique.

La recherche scientifique, essentiellement en physique quantique, est venue nous bousculer et joyeusement déboulonner la case institutionnelle où nous l'avions confinée. Ses chercheurs ont pris une position bien proche de la nôtre et tout remis en question : les croyances, les vérités établies, les à-priori conceptuels tout autant que sensoriels.

1. FERRARI, Jérôme, *Le principe*, 2015.

Dans une certaine mesure, ils ont même été jusqu'à remettre en cause la causalité elle-même... De plus, leurs formulations, souvent paradoxales et même poétiques semblent rejoindre les nôtres jusqu'à la superposition.

Leur prise de position révolutionnaire n'a pas fini d'être incroyablement opérationnelle. Comme le dit un troubadour de la physique quantique, Carlo Rovelli, la physique quantique « donne une sensation d'air frais entrant dans la maison », un air frais qui décoiffe et nous emmène bien loin des habitudes de pensées instituées.

Je me suis résolue, dans la douleur, à mettre au panier à plusieurs reprises le balayage émerveillé de ce qui nous rapproche des découvertes et énoncés de la physique quantique, puisque mon propos est au contraire de spécifier chacune des démarches et de consentir au fait que ce qui semble se rejoindre ne se rejoindra sans doute jamais, ne sera jamais superposable.

Car, notre position représente une « révolution ontologique » radicale, aussi bouleversante que la « révolution ontologique », soulevée par la découverte de la particule élémentaire en physique quantique, bouleversement qui a obligé cette dernière à sortir de la logique causale du comportement des corpuscules. C'est Étienne Klein, un autre troubadour intègre et physicien éminent, qui appelle ainsi ce singulier passage.

La révolution ontologique proposée par notre position renverse toutes les croyances et tous les outils conceptuels de la psychothérapie en centrant l'attention sur le thérapeute et non sur le client.

Elle vient aussi radicaliser ce qui la démarque de la recherche scientifique.

En effet, la recherche ontologique telle que nous l'entendons, n'a qu'un seul et même « outil » : la position.

Et la position n'a qu'un seul et même lieu de mise en œuvre : celui qui la prend.

Qu'exige-t-elle de celui qui la tient?

Elle exige de ne se protéger de rien.

Elle exige de s'ouvrir à tout de soi, comme c'est et comme étant soi.

Elle exige de ne pas prendre pour vérité ce qui est vécu en relation avec un autre, les autres et toute chose; de ne même pas ériger en vérité ce que nous savons-de nous même.

Elle exige de n'avoir aucun projet, de ne rien vouloir changer de l'autre ou de soi-même.

Elle exige de se mettre en position d'apprendre et non de savoir.
Elle exige d'habiter comme telle notre subjectivité constitutive.

Il s'agit de se mettre en disposition de ne rien rejeter de l'expérience que nous faisons dans la relation à un autre, aux autres et à toute chose.

Dans cette position, il n'y rien à exclure, aucun tri à opérer entre ce qui nous appartient ou appartiendrait à l'autre, ce qui ferait de soi une cause ou un effet, ce qui serait bien ou mal.

Car nos vécus et nos réactions ne font que témoigner de la vérité dans laquelle nous nous tenons, vérité qui protège quelque chose de nous-même.

Pour vivre dans le frottement social et connivent de chaque jour, il faut bien se protéger et prendre tout ce que nous expérimentons comme vérité, en nous fondant « sur la causalité, sur la compétence, sur le savoir, sur le pouvoir et même sur la violence » comme le disait Aimé²... Nous y sommes contraints.

Il faut bien vivre et nous ne saurions survivre bien longtemps dans la vulnérabilité qu'implique la position.

La position ontologique ne nie pas la causalité, mais elle exige d'assumer rigoureusement tous nos ressentis, non comme une vérité sur nous-même et sur l'autre, mais comme le fruit de la subjectivité que nous sommes constitutivement et qui témoigne de la façon spécifique dont nous sommes organisés.

Il est ici question d'assumer que nous sommes « un seul » à vivre de cette façon particulière et que nous sommes l'unique habitant du monde que nous percevons et interprétons, du monde que nous voyons.

Car notre subjectivité constitutive est tout aussi unique que notre génome, autrement dit, aussi unique que l'encyclopédie de nous-même en tant qu'individu, aussi particulière que notre « matériel génétique ».

Cette position, nous demandant de ne nous protéger de rien, nous pose dans le plus démuné de nous-même.

Elle nous rend infiniment vulnérable.

Tout ce que l'homme a mis en place pour se défendre des causes qui pourraient avoir des effets destructeurs sur sa vie se trouve emporté, défaisant au passage toutes les institutions destinées à le protéger du monde comme de lui-même.

La position défait toutes les institutions : la famille, la tribu, les croyances, les religions, la science, les dogmes, etc. Elle dissout le « dur comme fer » de toutes nos valeurs, de toutes nos vérités.

2. Aimé Hamann

Causalité et *Vérité* me semblent constituer les deux piliers, on pourrait dire les deux jambes, de tout corps institutionnel quel qu'il soit, y compris de l'institution qu'est l'individu.

L'institution a été, est, sera toujours essentielle au devenir humain, mais sa première raison d'être est de protéger, de mettre de ce fait dehors tout ce qu'elle ne reconnaît pas comme elle-même. Elle procède par *exclusion*.

L'institution, en se définissant, exclut et cloisonne pour mieux protéger.

La position ontologique ne protégeant rien, n'excluant rien, ouvre la voie au décroisonnement de ce qui est comme c'est, au décroisonnement impliqué par le « C'est ce qui est, qui a à être » d'Aimé.

Et « ce qui est comme c'est » implique la globalité de l'expérience de celui qui consent à ouvrir une pareille boîte de Pandore.

Car chacun de nous, chaque subjectivité que nous sommes, a traversé tout le chemin de la matière depuis son origine. Nous en gardons des traces profondes, indélébiles, bien qu'enfouies dans la mémoire de nos corps; des traces exclues de notre expérience d'« étant » par la révolution ontologique qui nous a fait homme. De fait, notre mémoire d'homme ne va guère plus loin que trois générations d'ascendants.

Ces traces sont spécifiques à chacun et plus ou moins douloureuses.

Plus ou moins, certes, mais toujours douloureuses.

S'ouvrir à « ce qui est comme c'est » n'amène nullement à une définition de nous-même. Cela amène à rendre toutes ces traces accessibles en notre corps même, notre corps humain, notre « étant ».

Se laisser retravailler ainsi par le processus de la matière en mouvement nous contraint parfois à vivre l'intolérable de son chemin.

Comme si tout le temps du devenu de la matière pouvait être un instant au présent de notre être.

Tout cela a à se vivre à l'intérieur du cherchant ontologique qui y consent.

Ce n'est pas une mince affaire.

Chemin faisant, nous découvrons de nouveaux horizons d'entendement qui nous ouvrent de plus en plus à nous laisser travailler, à nous laisser malaxer en nous-même par des mouvements intérieurs venus du fond des âges qu'il ne s'agit ni de comprendre, ni d'expliquer. Toute interprétation viendrait interrompre ce bouillonnement inconnu de vie et ne serait qu'une tentative pour nous ramener au « plancher des vaches³ » familier de la causalité. La perte momentanée de nos repères habituels nous projette dans un vécu involontaire et inattendu, celui du processus du vivant, de la vie qui est rencontre,

3. Rabelais

interaction, interdépendance; processus où tout « ce qui est » trouve place dans l'espace ouvert par la position ontologique du chercheur-chercheur, processus où tout « ce qui est » donne d'être.

C'est sans doute ainsi que certaines des découvertes de la physique quantique nous semblent bien familières...

Arrivés à ce stade, on peut établir des distinctions consistantes entre la position du chercheur ontologique et celle du chercheur scientifique :

Pour commencer, le chercheur scientifique, même s'il imagine et théorise à partir de son imaginaire, de son intériorité, pose « un objet » à sa recherche et il le pose nécessairement à l'extérieur de lui. Cette constatation vaut tout autant pour les sciences dures que pour les sciences molles, c'est-à-dire autant pour les sciences de la nature et les sciences formelles (physique, mathématiques, par exemple) que pour les sciences humaines et sociales (ethnologie, sociologie ou... psychologie).

La science, même celle qui intègre aujourd'hui la subjectivité de l'observateur, doit inévitablement passer par l'objectivation pour pouvoir avancer. Même si elle s'attache à observer l'homme, elle doit l'objectiver pour pouvoir poursuivre son étude. D'où, sans doute, son attachement à l'objectivité qu'elle oppose à la subjectivité (de façon bien déraisonnable, il me semble).

Bien sûr, ce trublion de physicien quantique vient ébouriffer et relativiser le fil de ma pensée...

Étienne Klein, mon informateur favori, rapporte que Wolfgang Pauli, un physicien autrichien, le père du « principe d'exclusion » en mécanique quantique, considère que « la psyché est aussi objective que ce qu'elle observe et qu'il faut réintroduire le psychisme du sujet dans l'explication de la nature ».

Ce chercheur de génie est à l'origine de ce que son entourage appelait « l'effet Pauli » car il semblait doté du pouvoir de dérégler toutes les instruments, si bien que ses collègues lui interdisaient d'entrer dans leur laboratoire quand une expérience était en cours!

Étienne Klein rapporte également une lettre de Wolfgang Pauli à Jung écrite en 1947 : « La microphysique fait à nouveau entrer en scène l'observateur, petit maître de la création au sein de son microcosme, qui possède la faculté de choisir et d'influencer de manière fondamentalement incontrôlée l'objet observé. N'y a-t-il alors peut-être aussi des phénomènes qui dépendent de la *personne* qui les observe? ».

On imagine aisément la levée de bouclier d'une partie du monde scientifique qui se refusait à évoquer le psychisme par crainte d'être accusé de *subjectivisme*.

J'avoue que je me sens un peu désinvolte face à cette crainte-là, je m'en excuse auprès des considérables et considérés contradicteurs de la proposition de Pauli. Il me semble simplement que l'exigence de la Position d'assumer et d'habiter notre subjectivité ne saurait devenir un « isme » quelconque et se muer alors en théorie.

Mais pour troublante qu'elle soit, la proposition de Pauli pose néanmoins le projet d'une « explication » de la nature. Or, notre démarche ne cherche pas à expliquer quoi que ce soit, ni la nature, ni l'homme, ni rien du tout.

Elle ne cherche pas non plus à interpréter ou résoudre quoi que ce soit.

Je ne pense pas non plus que la psyché est aussi objective que ce qu'elle observe, non parce que ce n'est pas « vrai », ni que ce n'est « même pas faux » comme dirait Pauli, mais seulement parce que je pourrais bien avancer qu'il n'y a pas d'objectivité, qu'il n'y a qu'une **objectivation subjective...**

Lorsque Pauli parle de la « faculté de choisir et d'influencer de manière **fondamentalement incontrôlée** l'objet observé », je me sens propulsée autour de la table dans nos interactions verbales tout autant qu'en non-verbal, en toucher-présence. Je me sens travaillée au corps par ce que nous nommons l'**involontaire...**

Ce qui précède nous amène tout naturellement à préciser ce que cherchent le chercheur scientifique et le cherchant ontologique.

Il importe de rappeler ici que la science est liée depuis toujours à la philosophie. De Démocrite, mort en 370 avant J.C., jusqu'à nos physiciens d'aujourd'hui, la pensée philosophique a inspiré et nourri la science, qui l'a souvent inspirée et nourrie à son tour.

Le penseur s'est très tôt résolu à couper son propre corps humain en deux... ceci est l'esprit, cela est la matière. Il a ainsi défini deux *objets* de recherche pour les étudier et les explorer le plus rigoureusement possible, animé d'un causalisme fécond. Il s'est libéré des contraintes paradoxales du « un » pour instituer la Science et la Philosophie en institutions capables de lui offrir le cadre d'exploration du « multiple ».

Mon nouveau dictionnaire balbutie que « Les sciences fondamentales visent à l'acquisition de connaissances nouvelles » et « les sciences appliquées cherchent à agir sur le monde ».

L'action des sciences appliquées sur le monde est inscrite de façon incontournable dans nos vies, que nous la regardions comme bonne ou létale dans son utilisation des résultats de la recherche fondamentale.

Selon moi, la recherche fondamentale se situe, elle, dans le joyeux de la vie. Même les plus torturés et les plus sombres des génies n'ont pas échappé à la fièvre de la découverte, l'enthousiasme du partage, l'illumination créatrice... La joie.

La physique quantique repousse son champ de recherche à des profondeurs stupéfiantes. Elle traque la vie jusque dans ses origines. S'affranchissant de la causalité inscrite dans la physique newtonienne et de son « déterminisme mécaniste » (Merci Kant), elle imagine des outils pour se propulser **en deçà** de la causalité et recréer les conditions d'apparition de la vie... Imaginez-donc! Le collisionneur de particules du CERN qui vient « prouver » sans relâche que la vie, c'est la rencontre, l'interaction, l'interdépendance et... l'ambivalence! (Là, je m'égarais à dessein, séduite par l'homonymie; car l'ambivalence des électrons n'a rien à voir avec l'ambivalence dichotomique dont nous parlons en recherche ontologique).

J'avoue que j'adorerais qu'Étienne Klein me prenne par la main et me promène le long de ses 27 kilomètres de circonférence en me parlant de l'absolue nécessité d'en construire un autre de plus de 100 kilomètres...

L'ambition des Mathématiciens n'est pas moindre. Ils n'ont besoin d'aucune instrumentation extérieure, on pourrait dire qu'ils ont *l'extérieur inclus*. Et ils cherchent à extirper d'eux-mêmes un modèle mathématique, une sorte de formule magique qui « expliquerait » le tout de l'univers... Comme le pose un mathématicien anglais de génie, Stephen Hawking, ils cherchent une « Théorie du tout ».

Pauli, quant à lui, poursuivait « l'idée d'un monde unitaire comprenant à la fois les dimensions physiques et psychiques, la distinction n'ayant pas plus de sens que la distinction entre physique et chimie ».

Et il faut les entendre ces fous de la vie, nous parler des conditions intérieures préalables à leur recherche... Ils nous parlent d'humilité profonde, de « vérité dont le contraire est une autre vérité », de leur disposition à apprendre plutôt qu'à savoir...

Mais ils ont une humilité bien brillante et surtout riche d'outils conceptuels méthodologiques, théoriques. Ils sont riches de leurs compétences, qui sont des compétences bien puissantes... Pauli lui-même parlait de « l'observateur » comme d'un « petit maître de la création au sein de son microcosme ». Les chercheurs scientifiques ont en effet un petit côté démiurge qui les inscrit tout de même dans un certain pouvoir et les pose dans un cadre institutionnel, la science. Pour audacieux qu'ils soient, leur lieu de déploiement est l'institution.

La science d'aujourd'hui a désinstitutionné bien des choses, mais elle devra toujours passer à l'acte ce qu'elle imagine vrai pour pouvoir le prouver.

Comment regretter qu'elle le fasse... Elle nous donne tant de rêves et de miracles : le rêve de saisir l'univers depuis son origine, de se le réapproprier jusqu'à en recréer les

conditions de création, et elle nous offre le miracle de mon IPad, et celui, ambivalent et hypothétique, d'être ici devant vous aujourd'hui, alors que d'autres, hélas, n'y sont plus.

Les « chercheurs ontologiques », eux, n'ont rien, rien qu'eux-mêmes, rien que leur subjectivité à habiter.

Leur collisionneur de particule est intérieur, c'est la position ontologique.

Notre humilité se fonde au creux du plus démuné de nous-mêmes.

L'inventaire de ce qui spécifie l'une et l'autre position se poursuit :

- Là où le chercheur scientifique ose être contre-intuitif, le chercheur ontologique vit son intuition, mais la considère comme une illusion opérationnelle de sa subjectivité.
- Là où le chercheur scientifique brise les barrières de la causalité, il en pose d'autres pour pouvoir « faire », alors que le chercheur ontologique, libéré de la causalité, se retrouve nu comme un ver, plus nu qu'un ver.
- Là où le chercheur scientifique, toujours friand de réfutations fertiles, est obligé de passer à l'acte la vérité qu'il propose, le chercheur ontologique n'a rien à réfuter, ni rien à prouver. Il a juste à ne rien « faire », à surtout ne jamais passer à l'acte tout ce qui, en lui, a si fortement le mouvement de le faire. Il doit s'interdire d'appuyer sa marche sur une quelconque vérité pour avancer sur cette terre causale qu'il est pourtant aussi.
- Là où la physique quantique rejoint *l'en deçà* de la causalité dans l'infiniment petit de l'univers, la position ontologique nous projette *au delà* de la causalité, dans l'expérience paradoxale où le temps, précieux outil conceptuel, s'évanouit, nous permettant d'être au présent de l'univers, celui d'un point, celui d'un grain. Momentanément, ce point, ce grain, c'est le chercheur qui y consent.
- Là où le chercheur scientifique *énonce*, le chercheur ontologique *nomme*.
- Là où les scientifiques cherchent à formuler *complètement* la vie, nous cherchons à être *au complet* de ce qui est, en nous-même comme nous-même.

À « être », juste à être.

Il s'agit, pour nous, d'être cette organisation singulière et de la vivre comme notre maison particulière.

Aurions-nous l'idée de considérer notre maison comme la seule vraie maison?

Lorsque je m'aventure à poser une question aussi stupide, il me semble que cela fait une place intérieure pour toutes les sortes de maisons possibles, du château à la mesure, de la yourte d'Asie Centrale à la case africaine, du Tipi d'Amérique du Nord aux trois-pièces-cuisine-salle de bain de nos villes...

Oui, vivre ma maison comme juste ma maison, ouvre la porte à toutes les maisons, la maison de chacun, la maison de tous.

La position ontologique fait tomber les murs institutionnels et les dogmatismes de toutes sortes qui régissent nos rapports. Elle décroïssonne.

Le devenu que nous sommes se révèle alors dans sa globalité, comme si nous nous étions réapproprié le chemin de la matière qui a donné lieu à l'humanité et à chacun d'entre nous.

La matière a ouvert à la vie une infinité de possibles. Elle l'a fait dans un opportunisme effréné, sans opinion, sans croyance, sans se protéger de rien. Elle l'a fait par des chemins toujours définis par le fini, mais sans contour – on pourrait dire sans bords – de ses propres possibles : Chemin allant de l'indéterminé à ce qui se détermine, chemin d'organisation d'elle-même, chemin d'incomplétude qui propose tout de même toujours le complet de quelque chose, chemin hasardeux fait de rencontres tumultueuses et d'interactions créatrices.

La matière, du cœur de son possible de toujours, a donné lieu à l'humanité.

La position ontologique a toujours été présente dans la matière, puisque la matière, comme si elle se réveillait de son sommeil « fatigué », a donné lieu d'être à l'homme et à sa capacité inhérente d'accéder en lui-même à l'expérience paradoxale, à l'interdépendance.

L'homme, point d'arrivée spécifique de la matière n'a pu faire son chemin que dans la causalité, mais il porte en lui la possibilité ontologique d'ouvrir un espace au delà de la causalité, un espace où se recevoir au complet.

Cette ouverture à lui-même ouvre simultanément le même espace pour chaque autre, pour tous les autres et toutes choses. Car l'interaction d'interdépendance nous révèle que chaque autre nous donne notre vie unique et singulière. Recevant notre vie de cet autre, on peut dire « recevant d'être », nous lui donnons en retour sa vie comme elle est, nous lui « donnons d'être ».

La profusion de la vie nous apparaît alors. Une profusion ou tout peut donner la vie. Même l'horreur, même la mort.

Chacun peut un instant se sentir « à la maison », en paix avec soi-même, en paix avec le monde.

La matière révèle ainsi son essence et, dans le même mouvement, révèle l'essence de l'homme, on pourrait dire *le corps ontologique, l'ontocorps*.

« Être, c'est faire être », disait Aimé.

La position ontologique n'est pas une position scientifique.

Elle nous donne pourtant accès à bien des expériences d'être, y compris celle de sentir se concentrer les milliards d'années du devenu de la matière dans une singulière contraction de l'espace, un point minuscule, un infime grain : celui d'un corps d'homme. L'expérience paradoxale délivre le temps des conjugaisons qui en font du passé ou du futur. Le « passage à l'ontologique » rassemble le temps tout entier au présent d'un corps d'homme, corps ontologique.

Le temps tout entier au présent de l'être.

Est-ce un « état » spécifique, ou un niveau d'être, où une existence fugace due à une rencontre fortuite? Je ne sais. Mais je suis sûre que la science d'aujourd'hui me le dira demain.

Non, la position ontologique n'est pas une position scientifique.

Elle peut, comme aujourd'hui, inclure la position des scientifiques dans son champ de recherche; la recherche scientifique pourrait chercher un jour à inclure notre « position »... (Elle inclut bien le cerveau des méditants Zen!)

Mais ***prouver*** ne sera jamais ***éprouver***.

La position, ce mouvement onto-cherchant, donne lieu à la seule compétence que nous ayons face à nos clients. C'est une compétence sans théorie et sans nom; une compétence qui s'évanouirait totalement si nous en faisons une théorie et cherchions à la faire entrer dans un cadre institutionnel, si nous cherchions à en faire une science. La position ouvre à une expérience sans nom mais qui nomme et se nomme quand même, toujours reconduite à recommencer par l'indicible gérondif de la vie.

La recherche ontologique et sa spécificité

Gilles Deshaies

Québec, Québec

gil.deshaies@qc.aira.com

C'est en s'appuyant sur un paradigme de recherche inusité que la démarche ontologique peut contribuer à une meilleure compréhension des humains et de l'expérience humaine. Quels sont les principaux paramètres de ce nouveau paradigme qui invite le chercheur à prendre rigoureusement le risque de sa propre subjectivité et de celle de chacun des humains? Et cela au-delà ou en-deçà de toute causalité et de toute moralisation. C'est tout ce qui est qui a à être.

Tout en reconnaissant l'immense contribution des sciences humaines et sociales à une meilleure compréhension de l'humain et de l'expérience humaine, l'exercice de la psychothérapie individuelle et de groupe à la lumière de l'abandon corporel nous a permis de découvrir une possibilité de chercher d'une autre façon. Cette possibilité devient accessible si le chercheur se place dans une disposition à se recevoir, à prendre le risque de tout son être, de tout ce qu'il est. À la différence des autres approches à la recherche, la responsabilité du chercheur ne consiste pas à produire ou à réaliser une recherche, mais à reconnaître qu'il est habité par une recherche et à s'y rendre disponible. L'essentiel de cette possibilité de chercher autrement tend à s'actualiser autour de la prise en compte rigoureuse de la subjectivité du chercheur et du caractère fondamentalement subjectif de l'expérience humaine. La rigueur de cette position de recherche ne consiste pas à éliminer le plus possible la subjectivité du chercheur, mais à l'accueillir le plus possible; sa propre subjectivité ainsi que celles des autres avec qui il est en rapport.

Conséquemment la recherche ontologique ne prend jamais une forme universelle à accomplir par chacun des chercheurs, une méthode qui serait la même pour chacun et chacune. En prenant le risque de toute la subjectivité de chacun et chacune des chercheur-es, elle se fonde sur des processus qui deviennent uniques pour chaque chercheur; et ce, même si les voies d'accès à cette recherche en marche sont similaires pour chaque chercheur; les voies d'accès sont similaires, mais les processus en cause sont toujours uniques et différents.

Un tel engagement personnel du chercheur ontologique ouvre sur une attitude large et ouverte pour approcher les humains et l'expérience humaine de la façon la plus globale possible, la moins fragmentée possible, créant ainsi la possibilité que tout ce qui est puisse être comme c'est et comme c'est vécu. Il n'y a qu'une seule variable et c'est l'expérience subjective reçue et habitée du chercheur qui permet à ceux et celles avec qui il est en rapport d'être ce qu'ils sont, en en faisant l'expérience telle qu'ils la font. Ce faisant, le chercheur, en se recevant, devient un sujet de sa recherche et non un agent de recherche. De même, ceux et celles avec qui il est en rapport, sont appréhendés comme des sujets et non comme des objets de recherche. C'est ainsi que la démarche ontologique situe la recherche entièrement au niveau de la subjectivité. Ce qui est rigoureusement recherché, c'est l'expérience subjective qui tente d'échapper le plus possible à l'objectivité.

Une telle approche globale situe la recherche au-delà ou en-deçà de la causalité entre différentes variables fragmentées et devient disponible à l'expérience de l'interdépendance et à l'expérience paradoxale. Par exemple, c'est en recevant tout ce qui est éveillé en lui dans son rapport à l'autre et aux autres, comme étant de lui dans son unicité qu'il donne à l'autre et aux autres d'être ce qu'ils sont dans leur unicité; ainsi l'unicité de chaque individu devient universelle.

Une telle expérience de recherche s'accomplit dans une expérience d'interdépendance. En effet, c'est en recevant d'être qui il est, que le chercheur donne à l'autre et aux autres de recevoir d'être ce qu'ils sont et c'est en donnant à l'autre et aux autres d'être qui ils sont qu'il reçoit d'être qui il est. Et ce processus est ouvert à l'infini. A l'occasion de cette expérience de l'interdépendance, l'expérience paradoxale devient accessible. C'est-à-dire que c'est tout ce qui est qui a à être, que rien n'est à éliminer ou à rejeter. Il n'y a rien à corriger, mais tout est à recevoir. L'expérience humaine se trouve ainsi appréhendée au-delà de toute moralisation. Il n'y a que l'expérience globale particulière telle que vécue à recevoir. C'est tout ce qui est qui a à être. Et cette réalité concerne autant le chercheur que ceux et celles avec qui il est en rapport et en recherche.

En s'accomplissant au niveau de l'expérience telle que vécue par le chercheur et ceux et celles avec qui il est en rapport, cette forme de recherche enclenche un processus d'ouverture à plusieurs niveaux. Un premier niveau s'accomplit dans le rapport d'interdépendance entre le psychothérapeute et son ou ses clients qui deviennent partenaires de recherche; tous deviennent aptes à donner à l'autre et aux autres d'être qui ils sont dans une position de réciprocité. Il n'y a plus un psychothérapeute qui offre et donne et un client qui reçoit.

Un autre décloisonnement a lieu entre la démarche, la recherche et la psychothérapie; les trois dimensions se compénètrent et s'accomplissent dans un seul et même mouvement.

Sur un plan plus général, une autre circulation pourrait avoir lieu aussi entre toutes les disciplines des sciences sociales et humaines, et même avec les sciences naturelles et les sciences de la matière. Ainsi, la recherche ontologique n'est plus sous l'hégémonie de la psychologie et elle devient ouverte à toutes les disciplines comme l'anthropologie, la sociologie, l'archéologie aussi bien que la biologie et la physique.

De tels décloisonnements font quitter les savoirs et ouvrent la voie au développement d'une véritable connaissance de l'humain et de l'expérience humaine, connaissance qui pourrait devenir une nouvelle forme de science ancrée dans l'expérience subjective qui ouvre à des découvertes à l'infini.

C'est en émergeant de tous ces paramètres inusités et en se situant à l'intérieur de ce nouveau paradigme que la recherche ontologique pourrait contribuer aux autres sciences.

Il va de soi que cette position de recherche n'est pas fondée sur des données probantes et ne conduit pas non plus à des données probantes, c'est-à-dire qui démontrent une vérité par la preuve comme dans les approches à la recherche plus reconnues par l'institution scientifique. La recherche ontologique conduit plutôt à des données révélatrices qui mettent en évidence la consistance des expériences humaines en train d'être vécues par le chercheur et ceux et celles avec qui il est en rapport. Ces données révélatrices permettent de donner place de façon rigoureuse à l'expérience d'interdépendance du chercheur avec les autres, à l'émergence de compréhensions et de sens, à des différences qualitatives et nuancées à propos de l'expérience humaine. Ceci met en évidence la qualité rigoureusement empirique, dans le sens de fondée entièrement sur l'expérience telle qu'elle est vécue, de cette forme de recherche.

Et l'expérience telle qu'elle est vécue ne se limite pas à ce qui est symbolisé ou symbolisable. En prenant le risque de toute sa subjectivité, de tout ce qu'il est, le chercheur ontologique se place nécessairement dans une disposition à se recevoir dans l'expérience corporelle qu'il fait de ce qu'il est. L'accès à lui-même inclut nécessairement l'expérience corporelle qui se situe avant les mots pour le dire, c'est-à-dire le corps ontologique ou le corps en travail corporel. C'est ainsi que les données révélatrices sont pré-symboliques et qu'elles incluent nécessairement des données corporelles. L'accès à soi, à sa subjectivité, ne peut faire l'économie du corps, de l'expérience corporelle.

La position de recherche ontologique, de par sa nature même, ne conduit pas le chercheur à devenir savant ou compétent; elle lui offre plutôt la possibilité d'être celui qu'il est, de consentir à l'être devenu qu'il est, ce qui lui ouvre la possibilité d'apprendre : s'apprendre et apprendre l'autre et les autres avec qui il est en rapport. C'est en apprenant qu'il acquiert une certaine connaissance qui n'est jamais définitive ni située dans une certitude. Chercher ontologiquement, c'est chercher indéfiniment sans jamais atteindre la certitude et la vérité. De même, l'adoption de la position de recherche sort instantanément le chercheur du monde des vérités. La recherche ontologique consiste vraiment à chercher d'une autre façon, ce qui la rend difficilement compatible avec les règles de l'institution scientifique reconnue et établie.

Comment alors faire connaître ce que la recherche ontologique permet d'apprendre à propos des humains et de l'expérience humaine? Tout semble indiquer que la possibilité de publier dans des revues scientifiques ou professionnelles avec comité de lecture sera toujours limitée tout en demeurant nécessaire. Il semble en effet nécessaire à long terme de rester en rapport avec les formes de recherches plus reconnues. Il semble aussi qu'il soit nécessaire de publier autrement en adoptant des modalités comme l'essai et différentes formes d'écriture qui ne peuvent se satisfaire d'être lues en solitaire par différents lecteurs isolés. La rencontre entre les lecteurs et les auteurs semble non seulement souhaitable mais nécessaire, ce qui conduit à des groupes de lecture.

Il faut vraiment consentir à la spécificité de la recherche ontologique. Chercher d'une autre façon implique nécessairement une autre façon d'écrire, une autre lecture et d'autres publications.

Thématique 2

Recherche ontologique, recherche scientifique et psychothérapie

Jimmy Ratté	Recherche ontologique et recherche scientifique. Des <i>sœurs</i> dissemblables
Claude St-Amand	La psychothérapie comme espace de recherche ontologique
René Pelletier	La démarche ontologique et son positionnement comme psychothérapie

Recherche ontologique et recherche scientifique. Des sœurs dissemblables.

Jimmy Ratté

Québec, Québec

Jimmy.ratte@fse.ulaval.ca

L'auteur aborde ici la relation entre la position de recherche ontologique et la recherche scientifique, plus particulièrement la recherche en sciences humaines. Où se situe l'abandon corporel, au plan épistémologique, parmi ses sœurs de recherche? Qu'est-ce qui en fait sa spécificité? Comment peut-on participer, à partir de la position d'abandon corporel, au développement des connaissances scientifiques?

J'aborderai en introduction à mon texte la question suivante : qu'est-ce que la science? Spontanément, pour moi, la science est toute démarche rigoureuse menant à la compréhension des phénomènes de réalité. Le processus de recherche doit suivre le principe empirique, c'est-à-dire que le chercheur a d'abord le devoir de démontrer qu'il a des assises théoriques claires. Il est ensuite appelé à appuyer ses propositions par une explicitation de sa méthodologie. Il a aussi à faire état des précautions prises pour assurer la validité de ses conclusions. La présentation des résultats doit par ailleurs rehausser la compréhension du phénomène dont il cherche à rendre compte, tout en fournissant un aperçu critique sur son travail. Dans ses retombées, la recherche scientifique concourt à développer les champs de connaissances et à réaliser des avancées conceptuelles comme technologiques.

Dans l'étude des phénomènes qui nous sont constitutifs et en l'occurrence notre fonctionnement psychique ainsi que nos comportements sociaux, l'ancienne logique des causalités édictée par Descartes au début du XVII^e siècle persiste toujours. Descartes considérait l'homme comme un sujet « connaissant » face à un monde qu'il apprend à décrire de manière rationnelle. Mais avec l'avènement de la valeur de la subjectivité en sciences humaines et sociales, d'abord promue par des philosophes comme Heidegger, Brentano, Husserl et Merleau-Ponty au début du XX^e siècle, beaucoup en sont venus à considérer que l'objectivité pure et simple n'existait pas, qu'il y avait en fait de la subjectivité dans l'objectivité! Davantage au cours des dernières décennies du XX^e siècle et au plus près de nous, les schèmes de compréhension et les méthodes post-positivistes en sciences humaines amenèrent à comprendre que toute

élaboration scientifique est tributaire du paradigme dans lequel il a pris naissance et que la connaissance n'est que relative approximation de la réalité, une « construction » notamment influencée par l'angle de regard et les préconceptions du chercheur. Les méthodes qualitatives de recherche qui se développèrent dans ce sens – par exemple la phénoménologie, l'herméneutique, l'heuristique, l'ethnographie, les méthodes coopératives – visèrent à explorer et à décrire les phénomènes psychiques ou sociaux tout en proposant de nouveaux types de critères pour assurer la validité des résultats de recherche par rapport aux études quantitatives. En recherche qualitative, ces critères portent principalement sur : le développement et le déploiement d'une attitude de *subjectivité critique* du chercheur; des précautions déployées par ce dernier afin de minimiser les biais qu'il induit dans le processus de recherche; l'authenticité des données d'observation et d'expérience rapportées grâce à des méthodes et des techniques novatrices d'analyse telles la *réduction phénoménologique*, l'*analyse herméneutique interprétative*, la *triangulation*, l'« *auditing* » et l'*imbrication*.

Situer l'abandon corporel dans les paradigmes scientifiques

Mais où se situerait donc la démarche ontologique en sciences? Plus précisément, avec quel grand paradigme en sciences humaines cette forme de recherche aurait-elle sa filiation? Qu'est-ce qui constituerait alors ses particularités? Abordons maintenant ces importantes interrogations afin de situer la démarche ontologique en sciences et cerner en quoi elle contribue à une meilleure compréhension de l'expérience humaine.

La recherche ontologique mise de l'avant en abandon corporel, se rapproche grandement de la phénoménologie et encore davantage de l'herméneutique (Heidegger)¹ sans pour autant s'y subsumer. Il s'agirait d'un embranchement, parmi les méthodes qualitatives, relié à la recherche sur la conscience humaine à partir d'un plongeon radical dans la subjectivité. Le théoricien britannique des méthodologies en counseling John McLeod² place l'herméneutique et ses proches parents, au plan épistémologique, parmi les approches intersubjectives qui donnent naissance à des formes de recherches visant à comprendre et à alimenter le travail de counseling et de psychothérapie.

Le chercheur ontologique a comme matériau « l'expérencié » de son être, en rapport avec les autres et tout phénomène de réalité. Il aborde ce vécu expérientiel non pas en étant muni d'une méthode extérieure à lui pour décortiquer cette expérience, mais plutôt par un dépouillement rigoureux de tout préétabli interprétatif. Nous sommes très près de l'essence des phénomènes que cherche à approcher une sœur de la recherche ontologique, la phénoménologie empirique. Le chercheur ontologique décrit en effet ce

1. HEIDEGGER, M., *L'être et le temps*, Paris, Gallimard, 1929.

2. MCLEOD, J., *Qualitative Research in Counselling and Psychotherapy*, London, Sage, 2001.

qu'il ressent ou entend les autres chercheurs décrire par exemple leur expérience corporelle suite à un travail, avec le moins de préétablis possibles. Nous sommes aussi très près d'une autre sœur de la recherche ontologique, l'herméneutique, du moment où chaque chercheur induit un sens à son expérience et ce sans modèle interprétatif causal, mais en étant amené à ce qui est implicite dans son discours comme dans ses sentis corporels. Davantage, en recherche ontologique le chercheur est lui-même le sujet de sa recherche. Qui plus est encore, le lieu de recherche sur l'existence humaine et celui de la psychothérapie se trouvent décloisonnés. Ces derniers aspects rapprochent la démarche ontologique d'encore une autre de ses sœurs, la recherche heuristique. Peu de lieux unissent ainsi les espaces, permettant au chercheur d'être totalement et radicalement plongé dans sa subjectivité tout en étant invité à donner forme, par la parole ou autre, à son expérience. De ces différentes formes apparentées de recherche il résulte souvent des contenus riches, denses et porteurs concernant chaque individu singulier et, partant de la profondeur de l'être unique, sur notre humanité partagée.

Une autre des approches reconnues scientifiquement, et qui a des liens de parenté avec la recherche ontologique, est la recherche coopérative expérientielle (Reason et Heron)³. Je mène moi-même avec un petit groupe d'universitaires depuis plusieurs années, des études coopératives expérientielles portant sur les fondements de l'accompagnement en psychothérapie⁴. Tout comme en recherche ontologique, en recherche coopérative l'objectivité des approches plus classiques est remplacée par les subjectivités mises en relation. De plus, le lieu de la recherche et celui de l'intervention peuvent être co-fructifiés. Encore davantage, en recherche coopérative expérientielle les chercheurs se questionnent en groupe sur leur vécu expérientiel et deviennent co-sujets-chercheurs dans le processus de recherche comme dans la mise en mots de leurs découvertes ensuite. Cette triple assise est très près de la place donnée à chacun et chacune en démarche ontologique. Rogers⁵ préconisait de développer des méthodes décloisonnant pratique et recherche afin d'explorer la vie expérientielle

3. REASON, P. (1998). Co-operative inquiry as a discipline of professional practice. *Journal of Interprofessional Care*, Vol. 12 (4), 419-436.

REASON, P. et J. HERON (1986). Research with People: The Paradigm of Cooperative Experiential Inquiry, *Person-Centered Review*, Vol. 1 (4), 456-476.

4. RATTÉ, J., L. CAOQUETTE, A. DUBOIS et G. LESAGE (2008). Dimensions fondant l'accompagnement de la personne souffrante en counseling et en psychothérapie: Résultats d'une recherche coopérative, *Canadian Journal of Counseling & Psychotherapy / Revue Canadienne de Counseling et de Psychothérapie*, 42 (1), 24-44.

RATTÉ, J., L. GOYER, et A. DUBOIS (2013). Études coopératives expérientielles sur les fondements du counseling, dans B. Bourassa, G. Fournier et L. Goyer, *Construction du savoir et de pratiques professionnelles: le double jeu de la recherche collaborative*, pp. 41-66, Québec: Presses de l'Université Laval.

RATTÉ, J., A. DUBOIS, L. CAOQUETTE, C. ROUSSIN et L. GOYER (soumis). Le lieu d'accueil de la souffrance: Seconde recherche coopérative expérientielle sur les fondements du counseling et de la psychothérapie, *Canadian Journal of Counseling & Psychotherapy / Revue Canadienne de Counseling et de Psychothérapie*.

5. ROGERS, C. R. (1985), « Toward a more human science of the person », *Journal of Humanistic Psychology*, Vol. 25 (4), 7-24.

(« *experiencing* ») sans se limiter à des procédés rationalistes préconisant un traitement à distance du phénomène d'étude. Nous voyons ainsi que l'abandon corporel a des *sœurs* parmi les courants actuels de recherche en sciences humaines. Elle partage par ailleurs plusieurs de ses fondements cliniques avec la perspective humaniste-existentielle.

Ce qui est spécifique à l'abandon corporel

En ce qui a trait aux particularités de la démarche ontologique, nous ne sommes toutefois pas en reste, ni d'originalité, ni de rigueur. Nous serions même devant un nouveau paradigme si l'on se fie au texte que Gilles Deshaies⁶ a présenté lors du dernier colloque de l'AC et celui qu'il nous a soumis dans le présent colloque. J'en développerai brièvement cinq aspects : 1) Les particularités de la démarche ontologique envers les modèles de psychothérapie; 2) Les spécificités de la recherche à partir du chercheur ou recherche ontologique en comparaison à des modèles classiques de recherche; 3) La place faite à la singularité de chaque chercheur ontologique et l'écho existentiel intense qui existe entre les chercheurs; 4) La démarche ontologique comme lieu inédit de compréhension de l'expérience humaine; 5) L'éthique du rapport portée à son paroxysme.

1) Particularités de la démarche ontologique vs modèles de psychothérapie

Je n'ai jamais entendu, dans les nombreuses approches de psychothérapie que j'ai visitées, ni compris avant un long parcours en abandon corporel, que l'on n'a pas à changer. Le changement vient en fait paradoxalement, au niveau de l'être, du fait de porter ce qui est. Ça semble simple, mais c'est d'une grande profondeur. Nous avons des existences hautement déterminées, mais nous sommes aussi des êtres qui peuvent avoir accès à leurs déterminismes grâce à leur conscience. Il nous faut toutefois établir des rapports dans lesquels chacun porte progressivement ce qui est éveillé en lui à l'occasion de l'autre comme étant lui-même. L'expérience de se recevoir ouvre ainsi non pas une perspective de changement causal mais bien plus, une possibilité de s'apprendre ontologiquement. Qui plus est, elle nous rend progressivement capable de réaliser que ce que l'on porte, et qui nous paraît au premier abord indésirable, est le fondement même de notre existence. De cette position, la souffrance de chaque humain demande à être reçue plutôt qu'enrayée. Mais pour ce faire nous devons abandonner nos repères habituels, émerger de l'institution et faire des incursions dans l'univers paradoxal.

6. DESHAIES, G. (2013). Quelques repères à propos de la recherche ontologique. *Actes du Septième colloque de recherche en abandon corporel*, Wendake, Québec, août.

2) Spécificités de la recherche à partir du chercheur en comparaison à des modèles classiques de recherche

En recherche ontologique, nous n'avons pas d'objets de recherche, nous ne déployons pas de devis visant à comprendre les phénomènes humains et nous n'essayons pas de rester objectifs. Il s'agit plutôt d'un mouvement de recherche qui part de la subjectivité. Le processus de recherche est une démarche réalisée par chaque chercheur et groupe de chercheurs, avec comme matériaux essentiels l'expérience corporelle et la mise en mots de ce qui est éveillé de soi dans le rapport. De là, sont induites des compréhensions profondes sur la nature humaine et sur l'univers qui nous entoure, sans pour autant en faire des vérités.

L'ouverture à ce qui nous constitue, le plongeon dans notre subjectivité avec le moins de préétablis possibles, une position ouverte à l'interdépendance et à la paradoxalité, sont nos critères de validité. Chaque chercheur ontologique témoigne à sa manière particulière et par toutes sortes de voies, des découvertes faites dans le cadre de sa démarche ontologique.

3) Place faite à la singularité du chercheur ontologique et écho existentiel

La plupart des sujets humains sont à même d'approcher ce qui les constitue. Mais nous savons par expérience que ce n'est pas une sinécure d'être exposé en présence comme jamais à ce que l'on porte: sa souffrance, son impuissance, ses limites, ses aspects tordus, les défenses qui ont dû être érigées pour survivre dans des contextes souvent difficiles. Mais chaque vécu singulier se révélant fait écho aux autres chercheurs ontologiques. Et de cet écho naît un sentiment d'être en présence de frères humains, qui ont aussi leurs vécus difficiles et leurs pelures protectrices par dessus. Cela permet une réconciliation avec ce qui est, tel que c'est.

4) Démarche ontologique comme lieu inédit de compréhension

Comme nous l'avons vu au colloque de 2013, il ressort des 40 ans de démarche ontologique une compréhension très riche de l'expérience humaine et, en l'occurrence, une intuition fondamentale d'Aimé sur la fonction des institutions dans l'histoire de l'humanité. Le mouvement humain spontané consistant à devoir mettre l'expérience hors de soi jusqu'à ce qu'il y ait un soi pour la porter, est fait et refait sans cesse par chaque humain depuis le début de l'humanité et par chaque chercheur ontologique. Ce mouvement apparaît à la fois constitutif et limitatif, l'institution que nous sommes devant être transcendée très progressivement et pas nécessairement par tout le monde si j'entends bien ce que nous a appris Aimé.

5) L'éthique du rapport à son paroxysme

Le philosophe et psychologue allemand Graf Dürckheim affirmait que « Nous vivons tous dans des mensonges extraordinaires parce qu'éduqués dans une éthique du comportement⁷ ». Alors que l'éthique est généralement vue en effet comme synonyme de déontologie ou de morale, elle ne se rapporte pas tant essentiellement à des principes de conduite qu'à une préoccupation intrinsèque pour l'humain, pour tout vivant, pour ce qui nous entoure. L'éthique ouvre à la sollicitude, à la compassion et à l'accueil. Bien plus, toute approche éthique de la relation consiste essentiellement à s'observer et à se demander : qu'est-ce qui m'habite dans mon rapport à l'autre ? En abandon corporel, nous poussons ce regard appropriatif jusqu'à une éthique du rapport : tout ce qui est éveillé en soi par l'autre est considéré comme sa propre réaction subjective à cet autre. Ce faisant, le chercheur ontologique reçoit sa vie de l'autre : c'est l'interdépendance. Bien plus qu'une notion, il s'agit d'un point culminant du regard éthique envers les rapports humains et notamment dans le cadre psychothérapeutique. Au-delà du contre-transfert, la posture du psychothérapeute qui se trouve à être ouverte à l'interdépendance l'amène à considérer ce qui est éveillé en lui dans le rapport à son aidé, comme étant tributaire de sa propre subjectivité. S'appropriant ses réactions et notamment les construits théoriques qui peuvent servir à endiguer sa propre angoisse dans le rapport, l'aidant laisse plus totalement son aidé être ce qu'il est sans l'enfermer par exemple dans des construits psychopathologiques. Et il en va de même de chaque participant qui s'ouvre à l'interdépendance dans les groupes d'abandon. C'est une avancée considérable en matière éthique. Partant de là, les paroles que chacun et chacune emploient pour communiquer leur compréhension sont empreintes de cette appropriation et déforment moins ce qui appartient à l'autre. En l'occurrence, cela entraîne non pas une imposition mais bien une invitation pour l'autre à consentir à lui-même.

Recherche ontologique et institutions

Ce n'est pas pour rien que le dialogue avec l'institution scientifique et avec les modèles de psychothérapie n'est pas simple. Le plongeon en soi et notamment dans sa souffrance chez l'aidé, un accompagnement de l'aidant dans un positionnement qui se situe au-delà de l'approche théorique et clinique voire du mandat professionnel tel qu'il est habituellement défini, la psychothérapie devenant démarche sur une très longue période de temps, sont autant d'éléments qui rendent sceptiques beaucoup de personnes. La psychothérapie d'abandon corporel en l'occurrence, peut apparaître comme étant à l'encontre d'une pratique professionnelle visant l'affranchissement de la

7. DÜRCKHEIM, Karlfried Graf, (1992). *Le Centre de l'être*, Paris, Les spiritualités vivantes, Albin Michel, p. 53.

souffrance humaine et de la dépendance relationnelle. Qui plus est, le lieu psychothérapeutique tel que nous le déployons est souvent vécu comme menaçant. Enfin la mention du « corps » crée de nos jours une levée de bouclier dans nos ordres professionnels, car on y associe une image tronquée du travail que nous accomplissons en lien avec des abus ou avec des essais thérapeutiques baroques. Pour ma part, je me suis toujours senti dans le monde institutionnel et en particulier dans mes rôles de professeur-chercheur et de psychologue clinicien, quelque part dans la frange du tapis par rapport aux principes établis de façon normaliste. Je ne suis pas pour autant un abuseur ou un farfelu.

Participation à la recherche scientifique

Comment participer au développement des connaissances scientifiques et notamment en ce qui me concerne dans les champs de la personnalité, de la psychopathologie et de la psychothérapie à partir de la position de l'abandon corporel, et qui plus est sans faire de la démarche ontologique une institution? Je ne sais trop. Mais je m'y essaie depuis longtemps déjà. Ce n'est pas facile. Pourtant, à certains moments où ma propre démarche ontologique conduit mes intuitions de recherche ou que j'enseigne ou que je travaille comme superviseur, ou quand j'exerce la psychothérapie auprès des jeunes et des moins jeunes, je sens que là où m'a conduit ma démarche et où me porte nos groupes, qu'ils soient de psychothérapie ou des séminaires de recherche ou nos colloques ou autre, il semble que j'utilise un langage qui touche d'autres humains au plus profond de leur humanité. Bon d'accord, je ne touche pas tout le monde, je vous le concède. Mais quand cela survient, j'ai le sentiment immédiat que notre démarche rencontre d'autres intérêts de recherche. Et comme on dit dans les groupes : c'est corporel! Je vois des regards d'étudiants qui s'allument. Je constate que la personne que j'accompagne plonge au plus profond d'elle-même. Des formulations sur la nature humaine qui sont porteuses rejoignent. Le plus souvent, je ne parle pas ouvertement de la démarche ontologique comme tel. Ce n'est pas une carte de visite. Mais je me laisse porter par les fruits de notre travail collectif, par ce qui fait sens et résonne en moi. Je le partage et ça rejoint tellement!

Depuis quelques années, j'ai commencé à parler plus directement d'ontologie au sens de l'abandon corporel, j'ai écrit, j'ai cité dans un cadre scientifique. Parfois ça ne passe pas. Par exemple, un membre de jury sollicité pour lire l'un de mes articles a refusé de l'évaluer parce que je citais Aimé et l'abandon corporel. Certains responsables à l'édition de revues et beaucoup d'évaluateurs d'articles scientifiques n'acceptent pas ce qui n'est pas démontré comme étant « efficace » ou ce qui n'est pas appuyé par un devis carrément positiviste, avec des hypothèses et des mesures. Je ne suis pas le seul à rencontrer de tels obstacles. Mais je persévère. Dernièrement, j'ai réussi à faire accepter dans mon université un séminaire qui s'adresse à des étudiants de fin de

maitrise en counseling. Il s'agit d'un cours intensif en petit groupe portant sur les fondements de la psychothérapie humaniste-existentielle. Dans celui-ci, je situe la démarche ontologique à l'intérieur de ce courant. J'y discute d'interdépendance et d'éthique du rapport. Je fais vivre aux participants la posture du « se recevoir ». Je parle d'accueil de la souffrance au-delà des jugements et des préconceptions, d'espace paradoxal, de dimension spirituelle en psychothérapie. Mon but est de continuer à observer des regards qui s'animent à mes propos et de stimuler des chercheurs qui s'ignorent à s'ouvrir à leurs propres chemins de recherche.

En démarche ontologique

Je n'en suis pas moins en découverte continue de ce qui me constitue, en démarche personnelle, à l'affût parfois de ce qui va venir, à d'autres moments complètement coupé de mes troubles profonds, voire de la vie, ou angoissé au possible sans réussir à savoir ce qui m'arrive sans l'autre. Je suis aussi submergé, de plus en plus, d'une peine dans mon travail corporel, laquelle semble sans fin et je n'ai presque pas de mots. Sans compter que je vieillis et que ça me fait terriblement peur. Je rencontre de plus en plus ma finitude et je n'aime pas ça du tout. Je me sens tout petit dans ma propre démarche. J'ai besoin que d'autres chercheurs ontologiques soient là pour moi ou avec moi ou simplement là, pour que « l'oscillation particulière », pour reprendre un terme paradoxal de physique quantique, continue en moi. Sinon le mouvement risque de s'arrêter. Je vous vois aussi vieillir et j'ai peur que vous partiez, que notre recherche s'arrête.

Suite à un séminaire de recherche ontologique au printemps 2015, j'ai fait un rêve qui m'a semblé rassurant. Dans ce rêve, un élément puissant ricoche de façon successive en moi pour finalement se placer dans le bas de mon ventre et quand cela survient, j'ai le sentiment de saisir clairement quelque chose. En me réveillant, j'ai pensé à Aimé. Pour moi, il a toujours été « celui qui nous montre le chemin », tel qu'il l'a fait d'ailleurs à la fin du dernier colloque en suggérant un thème pour le présent. J'ai clairement senti en me réveillant de ce rêve que, dorénavant, déployer ce chemin relève de chacun et chacune d'entre nous.

La psychothérapie comme espace de recherche ontologique

Claude St-Amand

Québec, Québec

claudest-amand@sympatico.ca

La recherche ontologique ne se limite pas à la psychothérapie mais celle-ci contribue à enrichir cette recherche, particulièrement dans la position prise par le psychothérapeute. En quoi consiste cette position? En quoi fait-elle une différence dans la rencontre psychothérapeutique? Quelle en est l'implication dans le rapport à l'institution?

Depuis que j'ai initié au début des années 80, une démarche en psychothérapie individuelle suivie plus tard, d'une démarche en psychothérapie de groupe, je peux affirmer sans me tromper, d'abord comme client et ensuite comme psychothérapeute, que la découverte pour moi-même de la position de se recevoir, et de recevoir comme étant soi la vie éveillée à l'occasion des autres, a profondément marqué mon rapport à moi-même et aux autres. Mais au-delà de ces considérations personnelles, la position de se recevoir, pierre angulaire de la recherche ontologique, a tracé la voie, sur le plan professionnel, à une façon nouvelle, contraire à celle que j'avais apprise, d'aborder comme psychothérapeute les personnes qui s'engagent avec moi dans un processus de psychothérapie.

L'approche centrée sur le client

Dans la plupart des formations que j'ai suivies et des approches en psychologie que j'ai explorées, il m'a toujours semblé que j'apprenais à me centrer sur le client en suivant le modèle d'évaluation et de traitement préétabli par l'approche choisie comme celle de procéder à l'analyse fonctionnelle du client, mesurer sa détresse, sa motivation et ses capacités à symboliser, ou encore, à l'aide du D.S.M., évaluer si cette personne a un trouble de personnalité léger, moyen ou sévère affectant son fonctionnement personnel, social et professionnel. Il m'a toujours semblé qu'il y avait beaucoup d'importance et d'insistance mises sur l'évaluation de la personne.

Dans le processus même de la psychothérapie, je retiens de ces apprentissages que ma compétence comme intervenant consistait surtout à conserver une relation de neutralité bienveillante et empathique. Rester compétent exigeait aussi d'acquérir des connaissances et des techniques les plus efficaces possible que je mettrais, en tant qu'expert, au service de mon client, celui-ci faisant l'objet d'un traitement de ses symptômes, de ses souffrances, de sa problématique, de ses conflits intérieurs, ou encore de sa personnalité pathologique.

Bref, j'ai surtout appris à approcher mon client en l'observant et en l'évaluant dans le but de construire une compréhension dynamique de son fonctionnement personnel et social, et établir des zones sur lesquelles intervenir prioritairement à l'aide de différents protocoles et techniques thérapeutiques. Quand à mes réactions comme thérapeute, elles étaient mises en arrière-plan, prenant l'avant-scène de la supervision uniquement quand la neutralité et l'empathie étaient affectées par des réactions personnelles qui interféraient ou nuisaient à la visée thérapeutique planifiée.

Dans ma pratique comme psychologue, j'ai expérimenté l'application de différents protocoles et techniques d'intervention, mais j'étais toujours habité d'une grande incertitude et rempli de beaucoup de doutes et de questions sur ce que j'étais en train de faire.

La position de se recevoir comme psychothérapie

C'est au fur et à mesure de ma démarche personnelle, de mes supervisions, de mes réflexions, de ma recherche et abondamment interpellé par des clients exprimant doutes, méfiances, résistances, oppositions parfois fortes à mes interventions, confronté également à plusieurs abandons de thérapie que, lentement, j'ai mué et que je mue encore vers une façon différente d'être psychothérapeute. D'une présence observatrice de l'autre, je me suis mis à me concentrer davantage sur ce que j'éprouvais en moi-même dans la rencontre avec cet autre et graduellement, ma présence d'abord centrée vers le client a évolué vers une présence centrée sur mes ressentis et à mes réactions.

Je me suis alors questionné à savoir si une approche centrée surtout sur l'évaluation et le traitement du client pouvait ne pas convenir à tous, et que pour un bon nombre de personnes qui consultent en psychothérapie, il ne conviendrait pas mieux qu'elles soient rencontrées et reçues autrement. L'autrement de la rencontre s'est installé progressivement dans un lien thérapeutique dans lequel le psychothérapeute que je suis a pris la position de se recevoir et de recevoir ce qui s'éveillait en moi comme étant ma subjectivité. Il m'a fallu consentir à ouvrir d'abord en moi-même un espace de

recherche comme sujet que je suis pour libérer l'espace nécessaire au client pour qu'il puisse apparaître, sans rien en changer, dans son organisation d'être au monde qui lui est unique et qui fait de lui l'institution qu'il est aux yeux des autres.

À prendre et reprendre la position de se recevoir m'a amené à réaliser d'abord pour moi-même comme client et plus tard comme psychothérapeute, qu'intervenir sur les symptômes pour les diminuer, ou encore écouter et parler à partir d'une grille d'interventions prédéfinie avaient des effets sur l'autre et que cette approche de l'autre n'est pas neutre du tout. La résistance, le doute et l'opposition peuvent alors remplacer la réflexion et la recherche tant nécessaires quand on veut évoluer comme client.

J'ai réalisé qu'une rencontre de psychothérapie dans laquelle je suis surtout présent à mon client en me gardant volontairement ou sans trop le savoir à distance de moi-même, peut conduire une personne à rester pris dans des réactions interpersonnelles par rapport à moi et mener certains clients, pourtant motivés, à quitter la thérapie. Si je cherche à soulager mon impuissance comme psychothérapeute en suggérant un exercice au client, je peux devenir, sans le savoir et sans le vouloir, une entrave à la possibilité même pour ce client de plonger plus loin dans sa souffrance ou dans son expérience d'être mal. Il me semble que pour beaucoup de personnes, être mieux passe par être mal et par la possibilité de le vivre de moult manières, par des cris, par de la colère, par des pleurs, par des peurs, par de la terreur, par des menaces, par des absences, par des sanglots, par du mutisme, ou juste en en parlant, bref dans un langage propre à chacun.

S'il faut absolument un objectif à la psychothérapie, cet objectif pourrait-il consister essentiellement à s'apprendre et à s'approprier à l'occasion d'un rapport psychothérapeutique? La responsabilité du psychothérapeute consistant principalement à mettre en place les conditions les plus favorables à cet apprentissage et à cet appropriation du rapport à soi, aux autres et à la vie.

La parole ontologique

En centrant volontairement mon attention sur ce qui est éveillé en moi à l'occasion de l'autre, je fais aussi l'expérience au fil des rencontres de psychothérapie que je cherche davantage une parole ontologique, c'est-à-dire une parole qui donnerait à l'autre son expérience tel qu'il la vit et qui ouvre une possibilité plus grande pour lui de déconstruire toutes les langues étrangères apprises au fil de ses rapports aux autres et à la vie, rendant aussi davantage possible pour lui d'apparaître dans sa propre parole. Il me semble qu'il faut beaucoup de rigueur et de constance dans la position de se recevoir comme psychothérapeute pour donner au client une parole ontologique, une parole

qui n'explique pas, qui n'interprète pas, qui n'évalue pas, qui ne juge pas, une parole qui parle à l'autre de l'autre qu'il est, une parole qui n'ajoute pas à sa confusion mais qui sort de la confusion.

La psychothérapie comme espace pour qu'être mal puisse être

En prenant et en reprenant la position, le psychothérapeute que je suis a graduellement fait le passage vers moins d'évaluations, moins d'objectifs, moins de centration et d'observations des clients, bref à de moins en moins de traitement des symptômes pour développer davantage ma compétence à me recevoir, une position que je trouve difficile et exigeante pour ce qu'elle me fait rencontrer de moi-même. La position de se recevoir m'a conduit à exercer la psychothérapie autrement et à comprendre qu'une place pour être mal pouvait être vitale pour quelqu'un et que la position de se recevoir prise avec rigueur par le psychothérapeute permet cet espace pour qu'être mal puisse exister. Prise avec constance, la position donne d'être à plus de ressentis, plus de malaises, plus de pensées, plus de sensations, plus de souffrances, bref plus d'expériences subjectives différenciées. L'espace thérapeutique, libéré des explications causales, interpersonnelles et des traitements à visée réparatrice fait alors place à ce qui est et ouvre sur le sens que chacun est, ce qui est la démarche.

Psychothérapeute et client comme co-chercheurs

Comme psychothérapeute, je n'entre pas comme telle dans une relation de service avec mon client. Dans ce qui est convenu d'appeler la relation thérapeutique, le psychothérapeute que je suis engage plus qu'une relation, j'engage un rapport dans lequel nous sommes, mon client et moi-même des co-chercheurs. Une psychothérapie entre moi et mon client amorcée dans une demande de traitement psychologique évolue souvent en démarche de recherche et d'approvisionnement de l'organisation de rapport, du rapport à soi-même, du rapport aux autres et du rapport à toute la vie.

C'est toujours en ouvrant d'abord en moi-même un espace de recherche que le psychothérapeute chercheur ontologique que je suis donne l'occasion à mon client d'ouvrir en lui et pour lui cet espace intérieur de recherche du sujet qu'il est. C'est comme ça que je comprends l'interdépendance comme psychothérapie, une psychothérapie où le psychothérapeute consent à ce que son client le mette lui-même en travail dans ses propres zones difficiles à recevoir. En recevant d'être ce qu'il est de son client, le psychothérapeute laisse à celui-ci tout l'espace nécessaire pour exister comme sujet unique qu'il est et pour devenir lui-même co-chercheur. Ce processus menant à la rencontre de soi et de l'autre n'est jamais terminé et la position de se recevoir est toujours à reprendre. Cela ne veut pas dire que les thérapies n'ont pas de fin, cela veut juste dire qu'elles peuvent avoir lieu tout le temps nécessaire ou tout le temps désiré.

Il me semble que cette possibilité d'être des co-chercheurs rejoint beaucoup de personnes qui réalisent au fil des rencontres de psychothérapie qu'elles sont en recherche d'être depuis longtemps et parfois même depuis toujours. Cette quête d'être peut amener ces personnes à se sentir incomprises, en résistance, mal à l'aise et ambivalentes aux traitements à partir de méthodes ou de techniques plus répandues qu'elles jugent ou qu'elles sentent ne pas leur convenir.

La démarche et la recherche comme formation continue

Une responsabilité ontologique envers mon client m'incombe de rester en travail et de m'assurer de démêler nos subjectivités respectives. Démarche personnelle, supervisions, séminaires de recherche et colloques constituent de solides remparts contre les dérives et la formation continue nécessaire pour rester en recherche et accroître ma compétence à prendre volontairement et à garder avec le plus de rigueur possible la position de se recevoir.

Une position éthique

En étant en recherche et en travail dans la position ontologique de se recevoir, je remarque que mes clients ont à mon endroit moins de réactions défensives, moins de commentaires à l'effet qu'ils se sentent observés, analysés. Que ce soit en individuel, en couple ou en groupe, les échanges restent moins dans l'impasse du monde des causalités, des comportements répréhensibles ou des différends interpersonnels. Le passage à l'ontologique ou au sens que chacun est occupé une place plus grande. Les rencontres ouvrent davantage sur la complexité du rapport et des rapports, elles sont plus intenses et il me semble aussi qu'elles sont bien plus satisfaisantes. Les abandons de thérapie sont moins nombreux, les démarches durent plus longtemps, elles se terminent mieux et de façon générale, elles sont vécues comme nourrissantes et enrichissantes.

Je pense maintenant que beaucoup des résistances, des oppositions et des ambivalences de mes clients à mes interventions parlent très souvent d'un désir profond de vivre ce qui est, plutôt que de mourir à ce qui est. C'est ainsi que je comprends et que je fais l'expérience d'abord pour moi-même que c'est ce qui est qui a à être.

La position de se recevoir a changé la conception que je me faisais des différentes approches de la psychothérapie en psychologie. Au lieu de me définir à priori dans une approche psychologique et de la psychothérapie, j'ai découvert et pris une position de travail et de recherche sans a priori qui permet d'approcher le client autrement que dans le prisme de mes connaissances et au-delà d'une position de traitement. Cette position dont j'ai la responsabilité comme psychothérapeute rend davantage possible

pour le client de naître à sa subjectivité et à sa parole. Dans la position de se recevoir, le psychothérapeute devient cet « **autre** » qui ouvre en lui un espace de recherche qui lui appartient, et qui donne au client, l'occasion d'être l'« **autre** » qu'il est et peut-être lui permettre enfin de s'appartenir un peu plus. Une position qui favorise la différenciation et la différence.

N'est-ce pas là une position éminemment éthique que d'être l'occasion pour une personne d'être juste ce qu'elle est et tout ce qu'elle est, ne serait-ce que le temps de la rencontre de psychothérapie? Auparavant, j'avais un malaise quand un nouveau client me demandait au téléphone de quelle approche j'étais. Maintenant, ce malaise s'est dissipé et je réponds simplement à cette question par une invitation, à mon avis hautement éthique, à prendre le temps d'une rencontre pour découvrir si mon approche convient à ce qu'elle recherche comme psychothérapie et aussi comme psychothérapeute.

Le rapport aux sciences et à l'institution

Plusieurs personnes vont résister farouchement à toutes tentatives interventionnistes et explicatives de l'intervenant. Ces personnes semblent rébarbatives à toutes suggestions, propositions, conseils ou traitements visant la guérison ou le soulagement de leurs souffrances. Elles semblent surtout avoir besoin de parler et d'être reçues. Peut-être que pour beaucoup de monde, souffrir n'est pas comme telle une maladie et être mal ne peut pas être approché uniquement ou principalement dans une perspective pathologique. Enfermer la souffrance dans la pathologie pourrait être une manière que l'humain trouve pour vaincre l'impuissance à changer la nature même de l'humain, une matière fragile, violente, vulnérable. Devenir de puissants et efficaces intervenants pourrait parler de la grande difficulté à se recevoir, à écouter et à entendre la vie éveillée en soi à l'occasion des autres qui nous donnent leur mal à être. Une grande difficulté qui est aussi à recevoir.

Il me semble que la position ontologique de se recevoir ouvre une émouvante possibilité que des personnes qui le désirent ou qui en ont besoin puissent faire l'expérience d'être reçues comme elles sont vraiment, et quand c'est possible, qu'elles puissent apprivoiser cette position de recherche sur l'humain et sur l'humanité pour elles-mêmes.

Il me semble important d'exprimer encore une fois que cette exigeante position dans laquelle nous sommes engagés avec nos clients respectifs et qui est spécifique à la démarche ontologique convient à un grand nombre de personnes qui s'engagent et qui persistent, souvent depuis de nombreuses années, à se rencontrer en démarche individuelle, en couple ou en groupe.

Au plan institutionnel, la psychothérapie est un traitement. Mais peut-être que l'institution peut convenir que dans la position de se recevoir, je libère mon client, le temps de la rencontre, de son rôle de soigné et je rends possible dans la mesure de mes limites, d'être qui il est et rien d'autre que ce qu'il est. Dans cette position, ma responsabilité professionnelle comme psychothérapeute reste pleinement engagée et à celle-ci s'ajoute une responsabilité ontologique, celle de ne pas le prédéfinir en gardant ouvert en moi un espace de recherche ontologique pour que le sens qu'est chacun puisse exister et que la vie puisse circuler.

Bien que la recherche ontologique prend maintenant plusieurs formes et ne se limite plus à la psychothérapie, il n'en demeure pas moins que la psychothérapie comme institution a été, il y a maintenant plus de 40 ans, l'espace de travail qui a permis à un groupe de psychothérapeutes en recherche sur le toucher de découvrir l'involontaire et nous en sommes aujourd'hui au huitième colloque de recherche. Il me semble que les différentes psychothérapies, individuelles, de couple ou de groupe, engagées dans la position ontologique demeurent, pour les nouveaux arrivants, un lieu privilégié pour découvrir et apprivoiser cette position de recherche sur l'humain que chacun est, de même qu'elles restent, pour les chercheurs de longue date que nous sommes, un terrain fertile à l'enrichissement et au développement de la démarche et de la recherche ontologique. Notre recherche contribue également à nourrir, enrichir et questionner la pratique de la psychothérapie en général.

La démarche ontologique et son positionnement comme psychothérapie

René Pelletier

Québec, Québec

rene.pelletier@hotmail.com

La pierre angulaire de l'abandon corporel en psychothérapie est la position prise par le psychothérapeute de « se recevoir ». Or, il importerait de se demander ce que ce positionnement contient et implique. Quelles exigences pose ce positionnement épistémologique? Que peut-on saisir de ce changement de paradigme dans le cadre de nos pratiques d'intervention? En quoi ce regard distinctif posé sur l'humain nous lie-t-il et nous distingue-t-il, tout à la fois, des autres perspectives psychothérapeutiques?

Je suis habité depuis un certain temps déjà par la nécessité de circonscrire et de nommer davantage ce qui particularise l'abandon corporel comme pratique de la psychothérapie, de même que ce qui situe ce positionnement en continuité comme en rupture avec l'ensemble des idées mises de l'avant et des connaissances acquises dans le domaine des sciences humaines. Je reste aussi présent à la nécessité d'échanger davantage avec nos collègues des autres allégeances psychothérapeutiques sur ce qu'est la démarche ontologique, ses fondements et ses intuitions face à la corporalité et aux expériences subjectives d'être, aux rapports humains et à la recherche de sens de l'être.

Ces nécessités, je les ressens d'autant plus fortement que, depuis – ici comme ailleurs – la mise en place de lois encadrant les pratiques de la psychothérapie, nous sommes amenés à rendre des comptes sur ce que nous faisons comme psychothérapeutes auprès de diverses instances et institutions, ainsi qu'à justifier la qualité de notre travail clinique à partir de fondements qui seraient scientifiquement reconnus et de normes de pratique qui seraient probantes. Je conviens avec vous que ce que nous avons à dire risque de déranger les idées reçues, de même que d'être jugé négativement par certaines têtes bien pensantes. Il en demeure pas moins que nous n'avons plus vraiment la possibilité de garder le silence, si notre désir est celui de nous faire reconnaître et d'établir notre place parmi les se recevoir autres pratiques de la psychothérapie.

L'affirmation du positionnement qu'est l'abandon corporel comme présentant les caractères de rigueur et d'exigence propres au cadre de la psychothérapie et à l'esprit scientifique tarde à venir. Serait-ce possible de définir davantage nos pratiques d'intervention en abandon corporel, sans les édulcorer, sans les travestir et sans perdre de vue notre « couleur » distinctive? Comment donner à la position de *se recevoir* la légitimité qui lui reviendrait auprès des instances et des institutions officielles? Est-ce que l'abandon corporel serait condamné à une éventuelle forme d'institutionnalisation? Quelle serait la place de la démarche ontologique dans le domaine des sciences humaines? Ce sont les questionnements qui m'habitent actuellement et qui, parmi d'autres, servent de trame de fond au présent texte.

Se recevoir comme position psychothérapeutique

La pierre angulaire de nos interventions en abandon corporel est certes la position que nous prenons comme psychothérapeutes de *se recevoir*. Cette position, comme plusieurs l'ont déjà mis de l'avant, implique pour le psychothérapeute de prendre le temps de son expérience intérieure et de faire place à ce qui peut émerger en lui-même à l'occasion de ses clients, sans chercher à changer, à orienter ou à interpréter quoi que ce soit. Mais dire cela – même au plus près de notre expérience – ne serait satisfaire ni l'esprit scientifique ni le cadre institutionnel. Si nous désirons prendre la place qui nous revient et nous faire reconnaître par les décideurs et autorités officielles, il s'imposerait que nous précisions davantage les mouvements que la position prise de *se recevoir* peut contenir, et les dispositions et les responsabilités que la démarche ontologique peut exiger aux psychothérapeutes.

De mon expérience, il m'apparaît judicieux de dire d'abord que *se recevoir* n'est pas une habileté relationnelle à développer, ni une interprétation ou une analyse réflexive à maîtriser, ni davantage une capacité à « accorder » les dynamiques intrapsychiques entre les partenaires relationnels. Afin de préciser le positionnement que nous prenons, je dirais que le psychothérapeute, en recevant et en habitant son expérience subjective d'être, s'engage dans un processus *d'immédiateté*. Guidé – pris par la main dirons-nous – par l'involontaire, l'immédiateté rendrait compte de l'expertise du psychothérapeute à suivre comme c'est ce qui émerge en lui-même, à faire place sans rien arrêter au rapport et à la rencontre psychothérapeutiques, et à nommer ces expériences sans user d'a priori.

Définie de la sorte, l'immédiateté issue de la position prise de *se recevoir* ne remet pas en question les idées reçues sur les devoirs, les obligations et les responsabilités du psychothérapeute face à ses clients. De même, l'immédiateté n'exclue aucune manière d'intervenir déjà développée ni aucune connaissance déjà acquise sous le paradigme

des sciences officielles et institutionnelles. Dans la perspective de la démarche ontologique, il serait de l'expertise du psychothérapeute de suivre et de reconnaître son expérience subjective d'être, de *se recevoir* et d'apprendre sur lui-même à l'occasion de ses clients, une expertise qui le guiderait dans ses façons d'être et ses manières d'intervenir dans le contexte de la psychothérapie, une expertise qui exige aussi de lui à s'inscrire dans un cheminement sur lui-même et dans une recherche du sens de l'existence et de l'être.

La position de *se recevoir* nous impose comme psychothérapeutes d'abandon corporel science et rigueur. En prenant intérieurement le risque d'être nous-même, cela nous place comme psychothérapeute au centre du processus d'intervention et nous pousse à sortir d'une position d'expert, et à renoncer à toute idée de performance et à tout sentiment de compétence qui serait prédéfinie par notre statut ou par les diplômes et les savoirs que nous détenons. Prendre la position de *se recevoir*, dès lors, nous obligerait à apprendre de façon continue sur nous-même, sur l'autre et sur la vie, à reconnaître et à prendre la responsabilité de notre subjectivité d'être comme à tolérer et à habiter tout de soi. De plus, la position de *se recevoir* nous mènerait – et cela de façon déterminante et fondamentale – à nous vivre comme des chercheurs ontologiques, c'est-à-dire à s'interroger sur nos modes de rapport à la vie et, autant que possible, à approfondir notre questionnement sur les différentes réalités humaines. Les exigences de ce positionnement ne se limitent pas aux seuls moments où nous sommes en situation d'intervention. C'est toute notre vie qui se trouve engagée dans un mouvement qui parfois nous dépasse, qui parfois exige de nous nombre de bouleversements, qui ne peut avoir lieu sans ambivalence et sans découragement parfois.

La démarche ontologique et le changement psychothérapeutique

La position de *se recevoir*, telle que nous la définissons en abandon corporel, nous place à contre-courant de la culture dominante en psychothérapie qui, telle qu'elle m'apparaît, est fortement structurée autour de l'idée de changer la personne du client ou de la soulager de ses douleurs d'être et de ses souffrances de vivre. Les psychothérapeutes d'abandon corporel n'ont pas pour visée d'amener la personne qui s'engage dans un processus psychothérapeutique vers un idéal de performance, ni de l'instruire de savoirs socialement acceptables, ni même d'induire en elle un état de bien-être et d'apaisement, mais bien plutôt de faire en sorte qu'elle puisse intérieurement être elle-même.

De cette démarche sur l'expérience d'être et sur le sens de l'être, en abandon corporel, nous avons développé des pratiques d'intervention qui, à première vue, ne réinventent pas la roue de la psychothérapie. Nous sommes toujours à écouter, à être présent,

à démontrer de l'empathie ou à confronter nos clients, pour ne donner que ces quelques exemples de façons de faire et d'être reconnues comme étant facilitantes. En même temps, il y a quelque chose de *radicalement* distinctif dans la position que nous prenons face à nos clients – en abordant l'autre sans a priori, en prenant tout le temps nécessaire à l'expression de la corporalité, en faisant place à la subjectivité de l'expérience d'être – qui nous donne à saisir les rapports humains sous un angle différent et qui nous amène à regarder l'aventure particulière à chaque vie humaine et le cheminement d'humanité commun à chacune de ces vies d'une façon largement inédite en sciences humaines.

En prenant le temps de regarder et d'explorer le rapport psychothérapeutique, il m'apparaît que le changement en psychothérapie vient, au-delà des façons de faire ou des connaissances que détiendrait le psychothérapeute, de la reconnaissance de son expérience subjective d'être d'abord et, en retour, de la reconnaissance de l'expérience subjective de la personne du client, pouvant lui donner d'être vraiment qui elle est et pouvant lui permettre en retour de se reconnaître vraiment comme elle est. D'ailleurs, du travail d'intervention en abandon corporel, les clients vont souvent dire que le changement dont ils font l'expérience en psychothérapie n'est pas quelque chose qui leur aurait été révélée ou qui se situerait en dehors d'eux-mêmes mais, bien plutôt, de quelque chose qui ne pouvait intérieurement ni se nommer ni s'habiter vraiment sans l'aide – le soutien, la présence, l'implication – de la personne du psychothérapeute, c'est-à-dire de quelque chose – un lieu, un état, une émotion, une expérience – qui ne pouvait que s'éviter ou se refuser, qui ne pouvait que se pressentir en eux-mêmes et qui s'effaçait tout aussi tôt bien souvent.

La démarche ontologique comme le propose l'abandon corporel donne à saisir l'être que nous sommes comme étant, non pas quelque chose à changer ou à guérir, mais à être d'abord et conséquemment à reconnaître. Il ne s'agit pas d'une attitude complaisante face à soi-même et à l'autre mais, davantage, d'un regard d'humanité que nous posons sur les mouvements de vie qui peuvent tous nous habiter. La démarche ontologique nous donne aussi à saisir qu'il n'est pas possible d'éviter qui l'on est, même avec toute la volonté du monde, même avec les meilleures stratégies comportementales et les meilleurs savoirs inimaginables, même avec les molécules neuro-actives les plus sophistiquées issues de la pharmacologie. Ce regard distinctif que nous posons sur la personne humaine et sur le changement psychothérapeutique est, me semble-t-il, au cœur de ce que nous avons à partager avec les tenants des autres allégeances en psychothérapie.

L'abandon corporel comme psychothérapie

Il me semble que nous n'avons pas à nous cacher, ni à nous sentir dépourvus. Nous pouvons aisément retracer les racines qui sont les nôtres dans l'histoire des idées et des connaissances en sciences humaines et articuler, avec toutes les nuances nécessaires, aussi bien les fondements de notre vision de la personne humaine que les assises de notre positionnement en psychothérapie. Cet exercice, certains d'entre nous l'ont déjà entrepris à diverses occasions et opportunités et, souvent, cette prise de parole s'est vue plutôt bien accueillie. Encore faut-il avoir la plateforme pour le faire, s'armer de beaucoup de patience et de volonté, de même que choisir ses combats.

Comme chacun sait, les pratiques d'intervention en abandon corporel émergent d'une recherche sur la psychothérapie, sur le toucher et sur la présence à soi et à l'autre, amorcée en 1973. Au point de départ, l'abandon corporel est une exploration « instinctive » des dimensions de l'expérience corporelle, sans a priori ou préconception. Comme l'a relevé Aimé Hamann, cette démarche porte à l'origine toutes les grandes questions de la quête de sens de l'existence et du cheminement de l'humanité. Or, cette façon d'approcher la corporalité et les rapports humains dans leur globalité et leur subjectivité place l'abandon corporel en continuité avec les grandes traditions de la pensée phénoménologique et en concordance avec la plupart des postulats de la psychologie humaniste et existentielle.

La position de *se recevoir* qui nous est si familière apparaît souvent, pour les tenants des autres allégeances en psychothérapie, difficilement compréhensible et, malgré tous les efforts que nous pourrions déployer à définir ce que nous faisons, se voit accueillie par ces derniers parfois avec curiosité et intérêt, parfois avec réticence, parfois aussi avec horreur. Comment s'étonner de toutes ces réactions? Ce que la démarche ontologique met de l'avant ne peut s'aborder, il me semble, sans éveiller d'ambivalence. Comme nous en avons tous fait l'expérience, on ne peut vouloir sa vie comme ça, sans refus, sans évitement, sans se vouloir autrement aussi parfois. De même, nous savons tous que la position qui est celle de *se recevoir* est chaque fois à reprendre, que le chemin en soi-même n'est jamais acquis. Qui plus est, compte tenu des engagements, des exigences et des responsabilités qu'il implique autant pour le client que pour le psychothérapeute, ce positionnement peut devenir déroutant même après plusieurs années de démarche.

Le changement de paradigme qu'oblige le positionnement qu'est l'abandon corporel rencontre plusieurs obstacles. Il me semble que ce changement ne s'opposerait pas vraiment, du moins pas uniquement, à une tradition de recherche ou à un corpus de savoirs. Ce changement exigerait fondamentalement de confronter le refus en chacun de nous de notre propre condition d'humain, de nos déterminismes et de nos finitudes,

comme de reconnaître la subjectivité de sa propre expérience d'être. Ainsi, il importerait d'admettre et, surtout, de ne pas oublier que c'est en étant en démarche d'être que ce que nous faisons prend tout son sens. C'est à partir de l'expérience que chacun fait et du risque que chacun prend d'être lui-même qu'apparaissent le mouvement et le désir d'être, et que ce mouvement et ce désir, pour devenir en soi-même aussi bien un espace de sens qu'un lieu de recherche sur soi, sur l'autre et sur la vie, exigent d'être tant soutenus que reconnus par un autre que soi.

La démarche ontologique, un positionnement éthique en psychothérapie

Nous sommes tenus d'offrir aux clients la meilleure pratique possible. Comme l'a déjà soulevé Aimé Hamann, en effet, le psychothérapeute ne peut se soustraire aux exigences et aux engagements prescrits par son ordre professionnel ni des connaissances qui sont véhiculées ni des pratiques qui ont cours dans son domaine d'intervention. Par contre, celui-ci ne peut pas davantage se soustraire de toute la vie qui l'habite, de ses réactions et des expériences subjectives d'être qui s'éveillent en lui à l'occasion de ses clients. Dès lors, prendre en compte la personne du psychothérapeute comme étant au centre du processus d'intervention m'apparaît comme un positionnement éthique.

L'intervention, sous le regard de la position en abandon corporel qu'est de *se recevoir*, est un acte d'humanité qui engage chacun des partenaires relationnels dans un cheminement ouvert sur l'expérience d'être et la recherche du sens de l'être, une démarche ontologique. Un tel engagement de la part du psychothérapeute et de la personne du client ne peut se voir imposer ni pour l'un ni pour l'autre. Il me semble que ce cheminement – ce qu'il exige, ce qu'il engendre – ne peut pas se faire sans être guidé par un désir de vie. Encore faut-il y avoir accès. Encore faut-il y consentir intérieurement. Encore faut-il s'y sentir soutenu et reconnu par un autre que soi. Il est peut-être venu le temps de dire haut et fort l'importance de la démarche personnelle pour le psychothérapeute et la nécessité qu'il est accès à un accompagnement continu où il peut se déposer, se développer et se reconnaître vraiment. Ne serait-ce pas éthiquement responsable de la part du psychothérapeute de se positionner, de façon continue, dans un mode expérientiel d'apprentissage sur lui-même, sur l'autre et sur la vie?

On se doit d'admettre que *se recevoir* est un positionnement épistémologique singulier, une position psychothérapeutique marginale. Peut-être qu'en abandon corporel, il nous reste encore à faire un travail sur nous-mêmes, à se prendre et à « se reconnaître », différencié et particulier, parmi les autres positionnements en psychothérapie. Peut-être que ce travail ne pourra se faire qu'avec l'engagement de chacun d'entre nous, prenant

la part de responsabilité qui lui revient dans cette recherche qu'est l'abandon corporel. Peut-être aussi que ce travail ne pourra pas se concrétiser sans que nous nous affirmions davantage auprès des collègues des autres allégeances psychothérapeutiques, au risque chaque fois de déranger et d'être aussi en retour ébranlés. La prise en compte, ainsi que l'affirmation, de notre singularité et de notre marginalité ne seraient-elles pas, ultimement de notre part, un positionnement éthique?

Finalement, je crois qu'une question centrale reste encore à débattre entre nous, soit celle du rapport à l'institution, celle qui est comme celle que nous sommes chacun. En particulier, bien que nous ne puissions en faire l'économie, la parole que nous pouvons prendre dans l'espace des sciences humaines et le positionnement psychothérapeutique que nous pouvons revendiquer face à nos collègues psychothérapeutes ne risquent-ils pas de nous mener vers une forme ou une autre d'institutionnalisation? Comme je l'ai vécu au cours des dernières années, toute entreprise de parole, même entre nous parfois, est au risque chaque fois d'éveiller les lieux communs, de s'insérer dans la recherche de causalité ou d'édicter quelque chose comme étant une vérité ou un absolu. Pour l'instant, face à ce questionnement, la seule piste de réflexion que j'ai est celle voulant que la démarche ontologique ne puisse pas se faire seul ni davantage en vase clos. Elle se doit d'être confrontée, en interdépendance, à d'autres subjectivités, à d'autres expériences, à d'autres réalités.

Thématique 3

Le psychothérapeute et la position ontologique

André Stark	Le corps ontologique : un corps-soi-matière
Martine Cinq-Mars	Un apport de la recherche ontologique : l'éclairage sur le refusé de soi et de l'humanité
Hélène Plourde	Les bénéfices du doute; et si le doute était probant
Lyse Latraverse	Recherche sur la subjectivité en lien avec la maladie mentale. Des bras pour moi et mon fils.

Le corps ontologique: un corps-soi-matière

André Stark

Genève, Suisse

astark@worldcom.ch

Le corps ontologique est un mouvement de présence sans fin et sans projet, dans la matière. Un corps-soi-matière qui serait autant mémoire que devenir. Qu'est-ce qui différencie le corps ontologique du corps objectif? Qu'est-ce qui permet que nos subjectivités reçues dans un corps amènent à la présence? Quelles sont les convergences et les différences avec d'autres approches? En quoi la position prise en abandon corporel donne-t-elle corps à la démarche ontologique?

«Il n'y a pas de corps, le corps c'est soi.»

C'est par cette affirmation radicale d'Aimé, que j'ai été entraîné dans la recherche, avec quelques autres, ces derniers temps. Ce que j'ai éprouvé a fait de la place en moi, a réuni quelque chose qui m'a soudain semblé plus simple.

Pourtant, je n'ai pas accédé à de la compréhension, je n'ai rien saisi mais j'ai été beaucoup saisi, remué. J'ai été entraîné dans un mouvement, une traversée, dans des expériences rondes, mouvantes, goûteuses, éclairantes. J'avais l'impression qu'il n'y avait pas de séparation entre ce que je ressentais, ce que je partageais par la parole et ce qui se passait entre celles et ceux présents. Je me suis senti plus rond, plus recevant, «concave» comme diraient les «êtres creux» des histoires chamaniques de Luis Ansa¹. Mon corps était comme une grotte ouverte, une matrice, où une silencieuse et lente gestation avait cours.

Mais comment partager avec vous un tel toucher sans l'immobiliser. Dans notre forme de recherche, il s'agit toujours d'une expérience en cours. Comment parler des contenus de ce qui est toujours naissant. Décrire risque de réduire, de conduire à une formulation déshabillée, voire à un mensonge. On ne parle pas d'un «moment de grâce».

1. ANSA, Luis, *La nuit des chamans*, Les Éd. du Relié, 2005.

Je suis conduit à constater que je ne « sais » pas dire ce que je cherche à partager. Je ne peux offrir que l'écho d'une expérience qui se poursuit, en espérant que ma formulation laisse toute la place à des expériences différentes voire contradictoires autour de ces mêmes mots :

Il n'y a pas de corps, le corps c'est soi.

Soi comme subjectivité

Jusqu'à maintenant, j'insistais, dans mes textes, sur le fait que le corps n'est pas un objet mais qu'il est un *lieu* de présence, un *lieu* d'expérience d'être. Ce n'est pas erroné. Mais je réalise maintenant, que dire que le corps est un lieu, c'est encore le séparer, le distinguer de soi. En faire un quelque chose hors de soi. Le corps serait un hors de soi où se passerait soi!

En recevant les mots cités, j'ai fait, à plusieurs reprises, l'expérience sensible d'une unicité, d'une complétude : *le corps c'est soi*. Je me rends compte en l'écrivant que je ne peux pas dire : *mon corps c'est moi*. Ça ne marche plus, ça résonne comme une appropriation qui « enferme » immédiatement la légère délicatesse de ce vécu subtil : *le corps c'est soi*. Cette sonorité plus indéfinie me permet de m'approcher, d'éclairer, de me laisser faire par cette expérience particulière où le lieu et la présence, le corps et l'être, seraient un.

Cette présence est, à la fois, celle d'un être de chair et d'os et celle d'un sujet, d'une subjectivité incarnée. Elle est faite de la matière du corps que je suis mais aussi de celle que je ne suis pas encore. C'est ce tissu de soi, existant ou en devenir, recevable ou non, qui est convié dans toutes les rencontres auxquelles la vie me soumet. Sans exclusion, dans le pire comme dans le meilleur, mentalement, émotionnellement, physiquement et jusqu'aux profondeurs de ma matière cellulaire. C'est soi comme c'est qui serait le seul lieu, le seul corps que nous ayons. Un corps *ontologique*.

Mais n'allons pas trop vite. Cette forme de présence est liée à la *position* que l'on tente de prendre dans la recherche qui est la nôtre. Une position où il n'y aurait rien de préexistant à croire, à rejoindre. Une position qui permettrait de ne pas savoir. Une position où l'on consentirait à *devenir comme c'est*. Devenir, apprendre, sentir, recevoir conscience, réaliser... mais pas *savoir*. Soi, étant ce qui est en train d'être.

Cette position m'ouvre à *recevoir* dans l'instant et continuellement tout ce que me donne à vivre l'infini de la rencontre avec les autres ou les tréfonds de soi. Elle donne un accès à soi éphémère et transitoire mais qui peut aussi éclore parfois dans une fulgurance passagère. Elle peut donner place à ce que nous appelons l'*expérience paradoxale*, que d'autres appellent peut-être « le sentir » et d'autres encore « les mémoires » ou « le mental des cellules » ou le « spirituel » – chacun utilisant ces mots

dans un sens particulier qu'il s'agirait chaque fois de préciser². L'expérience de soi-comme-c'est ouvre au risque d'un mouvement, toujours en train de se faire. Dans la matière.

Soi comme matière

En tant qu'être humain, je me vis comme engagé dans la matière depuis ma naissance – et probablement jusqu'à ma mort. Mais, en naissant dans une forme, je suis entré aussi dans la dualité de ce qui est et de ce qui n'est pas, du juste et du faux, du bien et du mal, du temps et de l'espace, c'est-à-dire dans le risque d'une vérité que j'aimerais figer ou croire ou être. Dans la vérité arrêtée du corps-institution que j'ai, s'affirment mes désirs, mes manques, ma finitude... Et j'ai besoin de cette matière-là, d'emblée prisonnière en quelque sorte de sa forme, pour que le processus du vivant ait vraiment lieu, pour qu'il prenne chair, s'incarne et permette le mouvement-même de reconnaître, d'habiter et de prendre le risque de laisser être tout de soi.

Je réalise que c'est, en quelque sorte, dans une double réalité simultanée que se déroule ma vie corporelle: la réalité « objective » d'avoir un corps, coexistant avec celle d'être subjectivité. Un corps qui passerait son temps évolutif à se spécialiser, à s'individualiser pour exister et qui pourtant, aurait sans cesse à *se reconnaître* dans cette subjectivité limitée qu'il manifeste à chaque instant, qui est mouvement et qui est soi...

Mon corps se constituerait d'abord comme vérité donc comme institution, garante d'une forme de survie éphémère, qui est parfois la seule vie qui soit possible. Mais cette tendance à la cristallisation, à l'immobilisation, pourrait me priver de recevoir le mouvement de la vie que je suis. En effet, tout accrochage à la vérité peut couper, empêcher, protéger aussi, de l'accès à soi-comme-c'est mais, en même temps, elle pourrait être la seule porte pour y accéder.

Si mon être a la possibilité de recevoir cette vérité-même qu'il affiche de façon incontournable, il peut alors être emmené de l'objectivité de ce corps que j'ai, à la subjectivité du corps-soi-matière que je suis. Se laisser emporter dans la mouvance, la plasticité de ce qui est en train d'être, mais toujours en train de devenir.

C'est si surprenant de faire l'expérience que la matière est fondamentalement *processus* mais qu'elle ne peut y rester dans ce processus, qu'elle le fige sans cesse en devenant vérité, prétendument objective. Elle ne peut demeurer habitée de mouvement que dans le fait même de se reconnaître comme soi. Le corps c'est soi. La rigueur de la subjectivité reçue dans la matière amène à la présence. Mais pas à l'objectivité!

2. GOUGAUD, H., *Les sept plumes de l'Aigle*, Éd. du Seuil, 2005.

Un corps ontologique

L'ontologique. C'est un mot savant qu'Aimé démystifie en disant : *l'ontologique est l'espace de cette possibilité humaine de s'ouvrir à tout ce qui est comme c'est.*

Une possibilité qui nous sort de la compétence, de la connaissance et de la vérité et nous précipite dans le mouvement de ce qui est de soi et des autres. *C'est ce qui est, qui a à être!*

Ce qui est, serait alors reçu et habité comme processus *devenu* et toujours en train de *devenir* et non comme entité statique. Consentir à s'incarner nous mettrait paradoxalement au service d'un mouvement : être continuellement emportés. C'est ça que nous pourrions nommer, le *corps ontologique*, un mouvement de présence sans fin et sans projet, dans la matière.

Le risque de ce corps-là serait, de consentir à tout de soi, à cette subjectivité que l'on est et qui est ce corps-soi-matière, corps devenu à travers la vie qui se déroule et se complexifie depuis le Big Bang puis à travers l'humanité naissante et enfin en constant devenir. Un corps-soi-matière qui serait autant *mémoire* que *devenir*.

On s'éloigne ainsi de la conception d'une personnalité que l'on pourrait cerner, cristallisée dans le temps et l'espace *dans* une « enveloppe » appelée corps physique. Cet angle de vue est pourtant incontournable. Mais ce qui différencie le corps ontologique du corps objectif, c'est ce tout petit mouvement de présence, ce « chavirement », comme disait l'une d'entre nous, qui essaie de reconnaître tout ce que notre corps humain nous donne à vivre et à éprouver en toutes circonstances, non comme vérité mais comme soi, comme subjectivité en mouvement. Tenter d'habiter cette finitude comme étant soi, transcende cette finitude-même.

Le corps, c'est soi.

Notre subjectivité peut se reconnaître dans toutes les « couches » de notre être : elle est omni dimensionnelle. Elle se rencontre tant dans la « descente dans le corps », dans l'« ascension » vers les fulgurances de l'esprit que dans l'espace du rapport à toute personne ou à tout évènement de notre vie.

Et quand on parle de mouvance et de plasticité on ne parle pas bien sûr de souplesse musculaire ou émotionnelle ou mentale. On parle de la souplesse de notre matière lorsqu'elle peut être reçue, même jusque dans sa possibilité de se « défaire » un peu ou de supporter ce qui pourrait sembler parfois à la limite de la désorganisation ou de la liquéfaction mais qui en fait nous ouvre au processus d'être mouvement.

Ça pourrait être ça, le corps ontologique : la subjectivité de notre matière humaine reçue dans sa réalité limitée de l'instant mais qui, du coup, nous ouvre à toute matière... à toute humanité, de tous les temps.

Dès lors que l'on tente cette position, tout ce que l'on fait, tout ce qui nous touche ou nous atteint pourrait être reçu comme soi. N'importe quelle pratique corporelle, de l'art

martial à l'activité sexuelle, de la cuisine à la balade en forêt ou à la prosternation, tout pourrait être occasion d'entrer en matière, de recevoir d'être comme c'est, comme soi. De la même façon, toute douleur, toute joie, tout jugement, toute violence portée ou reçue par le geste ou la parole, la douceur ou la douleur d'une caresse, même le jeu ou la réflexion derrière un ordinateur serait de la vie du corps qui demande à être reçue comme étant soi.

La vie à recevoir. La maladie et la mort à vivre. Tout ce corps à être, tout de soi à incarner. Le corps-soi-matière comme c'est. Un décloisonnement.

Le corps ontologique dans différentes approches

Je découvre de plus en plus que la position ou l'involontaire, ces bases pourtant très spécifiques de la démarche ontologique, peuvent être parfois rencontrées sur des terrains apparemment inédits mais que j'aime à considérer comme convergents.

Je suis, par exemple, rejoint par la forme d'écoute proposée par Luis Ansa dans sa recherche sur *le sentir* : comment tout ce qui m'entoure peut être reçu comme faisant partie du corps-soi-matière que je suis. Comment étendre le *se recevoir* que je connais à tout ce qui vient me toucher, voire m'envahir, du dedans comme du dehors. Un élargissement de l'*espace du vivant* auquel je participe qu'il décrit comme un et indivisible, non séparé de la vie du corps, des sentiments et de l'existence ordinaire de tous les jours. Avec lui, je me découvre en continuelle formation, chercheur, ne pouvant s'approprier les états émanant de son propre mystère, ne pouvant que les accueillir et les laisser couler vers le monde et ainsi demeurer vide de lui-même. Chercheur, « ... lieu charnel, animé et sans propriété où le mystère de l'incarné s'opère ». Chercheur, apprenant à consentir « ... à vivre dans l'instant unique et sans histoire ». Dans la langue indienne il n'y a pas d'équivalent au mot conscience : on ne parle que de présence amoureuse et sensitive du corps³⁻⁴⁻⁵.

Dans la recherche avec Myriam Brousse sur la *mémoire corporelle*, c'est par contre à la profondeur du *temps* inscrit dans mes cellules que je m'ouvre, à mon histoire « devenue ». Une « descente dans le corps qui ne s'opère par aucune technique, mais le plus simplement du monde, on va dans ce qui est là. ». On traverse la trame concrète que nos vécus ont tricotée comme un écran, on recontacte nos mémoires enfouies. On apprend au corps à leur rendre place, à « entrer dans » ce qui resurgit, à l'habiter.

3. ANSA, Luis, *La nuit des chamans*, Les Éd. du Relié, 2005.

4. GOUGAUD ,H., *Les sept plumes de l'Aigle*, Éd. du Seuil, 2005.

5. ANSA, L. et H. GOUGAUD, *Le Secret de l'Aigle*, Éd. Albin Michel, 2008.

Une présence au corps-soi-matière traversé de ce qui est et le devenant jusque dans le plus impalpable de nos cellules, sans maîtrise aucune, dans un démuni absolu⁶⁻⁷. Chez tous les deux, j'entends évoquer une *présence* au mouvement qui touche ou habite les existences charnelles que nous sommes et qui par la position prise, nous donne d'être et de devenir.

Dans mon contact, enfin, avec les textes de l'Agenda de Mère – son quotidien aux prises avec le corps – j'expérimente, par exemple, comment ces deux tendances apparemment opposées de notre matière, *durer* et *devenir*, prennent corps en moi. Ces deux *mouvements* ne font qu'un et ne sont pas en contradiction, dit-elle : l'un, vise la durée et la stabilisation (incarner, objectiver, déterminer, instituer une forme) l'autre est le mouvement de transformation non limitée (devenir). Souvent, ces deux mouvements semblent antagonistes, ne sachant pas s'accorder, pourtant ils le peuvent. Lorsqu'ils sont séparés, en rupture d'équilibre, cela origine conflits, maladies et mort dans le monde matériel. Nous sommes coincés « entre » *Éternité* et *Devenir*. Et Aimé terminera notre rencontre en disant : *L'éternité, c'est devenir!*

Ces étonnantes convergences et subtiles différences animent ma démarche. Je vois les parallèles avec les binômes corps « institution » / corps « en devenir ». Avoir un corps et être le corps qu'on est. Savoir ou connaître. Être institution-vérité, être subjectivité ayant toujours à faire l'expérience de.

Nous avons vu comment un même lieu de soi pouvait être à la fois le cul-de-sac et la porte : habiter « ce qui est », comme passage au « devenant ». Le changement, comme habitation de ce qui est, jusqu'au plus profond de notre matière. Y être, donne d'être... et ébranle!

C'est... comme si le physique se dédoublait, ajoute Mère. Deux mondes l'un dans l'autre. Un minime changement de position de la conscience. Un seul monde pourtant, un seul corps⁸.

Chez chacun de ces chercheurs on retrouve cette sorte de tension entre deux, cette « différence de potentiel » qui engendre mouvement, processus.

Processus incarné par un corps humain qui est en même temps subjectivité aux prises avec tout ce qui peut être de soi, se passer ou se manifester de soi, dans tous les espaces de rencontres auxquelles la vie nous soumet.

L'ontologique comme mode de rapport à soi, aux autres, au monde, au corps, à la matière.

6. BROUSSE, Myriam, *Votre corps a une mémoire*, Poche Marabout, 2007.

7. BROUSSE, Myriam, *La Descente dans le corps*, Éd. Quintessence, 2007.

8. SATPREM, Mère, Vol. 3, *La Mutation de la Mort*, Éd. R. Laffont, 1976.

La position

Ce qui précède m'amène à voir plus clairement que c'est la *position extrêmement rigoureuse*, pour les humains que nous sommes, de faire toute la place à ce qui est comme c'est et comme étant soi, qui donne corps à la *démarche ontologique*.

En ce qui me concerne, cette position fonde ma recherche en psychothérapie et sur le corps. Elle amènera chacun à son propre terrain de recherche mais elle ne pourra être confondue avec l'objet d'aucune recherche : elle se situe « au-delà » et c'est en cela qu'elle est processus, démarche.

C'est une position de l'être, du sujet, qui pratique la recherche. Elle ne peut être « assimilée ». Aucune recherche ne peut se l'approprier, la prendre comme objet : elle est une position de soi sans direction et sans projet, mise au service de n'importe quelle recherche ou pratique professionnelle ou personnelle. Elle ne peut être cette recherche ou cette pratique. Elle n'est pas une psychothérapie. Pas plus qu'une recherche sur le corps ou le sentir ou la mémoire corporelle ou la spiritualité même si ce sont des lieux privilégiés pour en prendre le risque.

La *position* qui fonde la *démarche* ontologique est au service du mouvement de la vie telle qu'il se présente en chacun de nous et à tous les niveaux de nos êtres, comme *processus*.

Elle nous fait passer sans cesse par la reconnaissance instantanée ou différée de notre éprouvé humain, corps-institution inévitable, manifestation de soi-comme-c'est, dans l'horreur de la souffrance comme dans la béatitude. Elle nous donne à vivre parfois, l'espace d'un instant, que ce corps qui est soi, est aussi tous les corps, toute l'humanité, tout Soi. Un seul corps.

Alors nous pourrions bien recevoir comme un boomerang notre phrase du début et entendre : *il n'y a que le corps, soi c'est le corps*. Un corps ontologique, un corps-soi-matière. Facile à dire. Mais si difficile à être.

Un immense merci à toutes celles et ceux qui ont participé et rendu possible cette écriture, par leurs présences et leurs commentaires.

Un apport de la recherche ontologique: l'éclairage sur le refusé de soi et de l'humanité

Martine Cinq-Mars

Montréal, Québec

martine5mars@videotron.ca

La démarche ontologique nous apprend comment chacun se débat depuis sa subjectivité entre le possible et le refusé. Comment se fait ce chemin de l'irrecevable de soi au consentement d'être qui on est? Comment une telle démarche peut-elle aussi constituer une recherche conduisant à une meilleure compréhension des phénomènes humains et apporter un éclairage différent sur ceux qui nous semblent irrecevables?

Nous disons de la démarche ontologique qu'elle constitue une recherche de l'humain sur l'humanité. La manière dont cette recherche approche l'expérience humaine, en prenant appui sur la subjectivité du chercheur à la fois comme position pour apprendre et comme matériau produisant du sens, rompt radicalement avec les préceptes de la recherche traditionnelle. Le focus mis sur cette subjectivité, non pas depuis une démarche intellectuelle mais depuis la position du chercheur de recevoir tout ce qui est éveillé en lui-même, pose le socle d'une interaction d'interdépendance avec l'Autre, quel qu'il soit (humain, événement, nature, etc.): celui-ci devient le vecteur qui éveille la subjectivité du chercheur qui, se recevant, fait advenir l'autre. Depuis cette position, tout peut donner d'être. Cette interaction d'interdépendance constitue un des apports les plus précieux et les plus originaux de la recherche ontologique: la position de recevoir toutes ses réactions comme étant soi permet d'approcher l'expérience humaine en-dehors des définitions du bien et du mal et éventuellement, d'humaniser ce qui semble à première vue irrecevable.

Prenant appui sur cette position, l'intention de ce texte est de montrer cette contribution de la recherche ontologique, en s'arrêtant à un phénomène apparemment irrecevable: celui des événements liés à Charlie Hebdo. Pendant le débat sur la liberté d'expression enchâssé à ces événements, une soudaine dissonance intérieure « d'être Charlie » a mobilisé cette réflexion; elle m'a conduite à explorer à nouveau et à tenter de décrire comment en chacun, le refusé se débusque difficilement et comment l'ambivalence de se recevoir peut faire en sorte involontairement de participer au refus des autres.

C'est sur la base de cette compréhension, présentée dans une première partie, que le texte illustre ensuite comment la démarche ontologique contribue d'un point de vue différent à éclairer les événements liés à l'attentat de Charlie Hebdo (notamment la question de la liberté d'expression) et plus largement, en marge des postulats scientifiques habituels, à en faire une expérience de recherche essentielle de l'humain sur l'humanité.

La recherche ontologique et la subjectivité

La démarche ontologique est par définition subjective parce qu'elle fait émerger les repères par lesquels chacun expérimente son rapport au monde. Ce rapport contient l'humanité aboutie jusqu'à la forme spécifique de la matière ou du corps qui l'organise. Notre corps contient ainsi de manière organisée notre être devenu et à devenir. C'est une organisation qui porte un désir d'accomplir et d'incarner l'amplitude de ce que contient la matière que nous sommes. Mais c'est aussi une organisation contrainte par un vécu humain séculaire et aliéné, qui nous reste largement inaccessible.

Un lieu privilégié d'exploration de la recherche ontologique est celui de la psychothérapie. Si plusieurs psychothérapies visent à aider les gens à apprendre à mieux vivre avec qui ils sont, je dirais de la démarche ontologique qu'elle offre une position pouvant permettre progressivement d'approcher qui nous ne sommes pas encore, c'est à dire ce qui nous constitue et que l'on ignore de soi. C'est un processus complexe et exigeant, comme il en sera question tout au long de ce texte. Néanmoins, nous pouvons avancer en simplifiant que la position de nous recevoir, adoptée avec rigueur, conduit à découvrir peu à peu les repères de sa subjectivité, soit la manière spécifique dont chacun est organisé pour faire l'expérience de son lien au monde; pour chacun, ce rapport subjectif au monde met l'accent sur certains aspects et en occulte d'autres pour se protéger de l'irrecevable de soi. Si nous n'avons pas le choix de cette subjectivité et qu'elle s'impose à nous, la recevoir depuis un rapport d'interdépendance, c'est à dire en faisant siennes toutes les réactions éveillées en soi à l'occasion des autres, peut conduire à rencontrer au moins momentanément son incomplétude, et ainsi faire un passage à l'être. Chaque passage à l'être permet que petit à petit, des parcelles d'abord exclues de nous-mêmes reprennent une forme, une existence à l'intérieur du corps que nous sommes et élargissent un peu plus les parois de notre expérience subjective.

Cela allège notre existence : chaque parcelle d'abord réfutée de soi-même qui trouve en nous un droit de cité est un peu moins contrainte à ce que nous appelons notre ambivalence constitutive, i.e. ce désir d'accomplissement de notre humanité exclue et le refus que lui opposent d'abord nos repères subjectifs. Cette bataille sans fin, propre à notre condition humaine, où oscillent notre désir d'être et le refus d'être qui nous

sommes (et ne sommes pas encore à notre insu) nous renseigne beaucoup sur une humanité capable d'immensité, autant que d'horreur et de violence. En nous apprenant, depuis l'échelle du corps que nous sommes, comment chacun se débat depuis sa subjectivité entre le possible et le refusé de lui-même, notre recherche participe aussi à une compréhension de l'humanité.

L'expérience ontologique comme chemin de recherche

Dans ma propre expérience de recherche ontologique, l'empreinte du passage pour commencer à intégrer ma subjectivité de manière relative reste une expérience éprouvante, pour ne pas dire vertigineuse, d'humanisation. Dans un des premiers groupes auquel je participais il y a près de 20 ans, l'irrecevable impliqué en chacun avait pris la forme d'une invalidation mutuelle; cela avait soulevé beaucoup de charge, dont la plupart d'entre nous étions dépossédés, bien qu'on m'en attribuait alors davantage la responsabilité. La virulence de ce refus conjoint dont j'étais devenue la cible est venue me confronter à une importante invalidation de mon être. Celui-ci avait pourtant provoqué la rencontre avec les aspects ressentis comme peu valables en moi; mais il était aussi organisé à tenter de les éviter, comme tout le monde. Aussi la concentration de la vie refusée à travers moi a momentanément posé le danger que je ne m'identifie à l'irrecevable de tous et ne devienne que totalement irrecevable. Comme c'est souvent le cas lors de l'apprivoisement de qui l'on est, l'absolu s'impose dans un premier temps et peut passagèrement poser des risques qui fragilisent la vie. C'est atteignant d'humanité, mais c'est ainsi que j'ai commencé à apprivoiser et élargir les repères de ma subjectivité.

Depuis cette première rencontre d'il y a près de 20 ans, l'expérience répétée de recevoir ma subjectivité, quand elle est éveillée dans des aspects ressentis au départ comme moins valables, m'a conduite à distinguer progressivement et de plus en plus clairement ma confusion entre l'invalidation éveillée **en** moi et celle déposée **sur** moi parce qu'irrecevable pour l'autre. C'est une distinction essentielle et jamais acquise, pour humaniser et inclure les aspects que je ressens comme les plus irrecevables de moi-même. C'est aussi une distinction qui me fait souvent ressentir que ma subjectivité participe à être un chemin d'accès au refusé, de moi et de l'autre, et que je n'en ai guère le choix. Mais la possibilité d'approcher cette expérience dans l'interdépendance, en recevant mes réactions comme étant miennes, me donne aussi ma subjectivité comme un moteur de vie. Malgré l'exigence, je me sens plus souvent rejointe par la parole d'Aimé Hamann, que tout peut donner d'être. La possibilité de recevoir et fréquenter, et fréquenter encore à nouveau l'infréquentable, (dans ma vie et ma démarche personnelle et de groupe mais aussi à l'occasion de mes clients), me procure paradoxalement un sentiment de richesse et d'élan pour la vie. Chaque petite conquête de la vie refusée trouvant son chemin dans une rencontre en soi et reliant à l'autre,

qu'il puisse ou non y être lui-même, donne plus d'être; dans ces moments, il me semble rejoindre l'universel et sentir, depuis une expérience paradoxale, toute la pertinence et la tendresse pour la vie difficile et la douleur humaine.

Parallèlement, la possibilité, tout comme l'exigence, d'humaniser et d'inclure davantage d'irrecevable m'éveille aussi dans une préoccupation continue à l'égard de l'impact, sur soi et sur les autres, de la vie collectivement refusée; je me sens particulièrement troublée de la manière dont certains, plus que d'autres, peuvent en être les porteurs, et comment, à travers eux, cet irrecevable de notre humanité cherche à apparaître et à être rejoint: même si chacun peut devenir un chemin d'accès à soi, peut-être avons-nous besoin d'émissaires pour apprivoiser ce que notre humanité a mis tant d'efforts à renfermer pour protéger sa survie. C'est difficile d'être soi.

Entre l'irrecevable de soi et le consentement d'être qui on est

« Se retrouver au bord du précipice d'être soi-même » m'a dit une cliente à propos d'une expérience de groupe qui l'avait conduite, à partir de la subjectivité des autres, à s'entendre au-delà de ce qui lui était accessible jusque-là.

Entre l'irrecevable sentiment de n'être rien ou du moins, pas uniquement ce que l'on croyait être et celui salvateur de consentir à qui l'on est, l'expérience de décloisonnement de la vie enfermée et dépossédée est ahurissante d'incertitude. Si le désir de s'approcher du précipice pour rencontrer son être mobilise la rencontre, se laisser surprendre à échapper quelque chose qui est perçu par les autres mais dont soi-même est dépossédé, peut plonger dans une expérience d'ébranlement et de doute très inquiétants. Cela est encore plus vrai la première fois quand l'être est enfermé dans la vérité de son expérience sans aucune idée qu'elle est subjective; faire une place à entendre la subjectivité des autres éveillée à l'occasion de soi implique la menace que ses propres repères subjectifs, posés en absolus, soient anéantis par une autre expérience comprise et ressentie de manière tout aussi absolue, celle de la « vérité » des autres.

C'est un passage douloureux, voire dangereux. Plus ce qui constitue notre être et nous échappe est nié et ne peut exister, plus nos repères subjectifs s'avèrent rigides et nécessaires. L'ambivalence à être reçu et à contacter les aspects refusés de soi peut être si puissante que même l'accueil et la rencontre tant espérés peuvent être éliminés au profit d'une subjectivité qui s'impose davantage en vérité. Le refuge radical dans sa vérité subjective est parfois l'unique manière de garder la distance avec la souffrance et maintenir une image encore composée ou valable de soi-même, même si cela pose le risque que la vie comprimée échappe d'une manière ou d'une autre, parfois même jusqu'à la rupture. Pour certains, cette rupture pourra conduire à l'extrême et même

approcher l'être de la folie ou du passage à l'acte. Cela est aussi une manière de garder intacte sa subjectivité, tout en tentant d'exprimer l'irrecevable rejoint, mais non reçu.

Notre recherche nous montre que la présence d'un tiers, souvent un psychothérapeute, capable de recevoir ce qu'éveille la charge du refus et ce qui apparaît au-delà de celui-ci, est essentielle. Cette présence constitue un rempart incontournable pour apprivoiser ce qui est là, et qui peut impliquer danger et violence pour l'être. Cela est un élément clé de notre recherche ontologique : l'apprivoisement de l'irrecevable de soi passe par cette expérience d'interdépendance où il est possible pour le refusé de constituer une expérience valable d'humanité, au moins pour un autre. Là où l'être est aliéné, cette possibilité permet enfin de trouver un lieu pour exister. Cela permet à une subjectivité en mal d'absolu pour se protéger de l'irrecevable de se réintégrer à une humanité imparfaite, mais reçue et donnant d'être.

Du savoir à l'indéfinition, de l'indéfinition à l'être: un espace difficile à rejoindre

L'interaction d'interdépendance constitue ainsi une condition essentielle pour apprivoiser l'irrecevable de soi; peu à peu, la vie s'apprivoise et la position de se recevoir devient plus possible. Mais notre recherche met aussi en lumière à quel point la position nous échappe pour nous garder dans nos repères connus.

Face aux aspects les plus aliénés de soi, l'espace entre le refus, entre cette expérience de n'être rien et l'expérience de n'être rien d'autre que soi reste furtif; c'est toujours un passage étroit, délicat. Le consentement à l'indéfinition au-delà des repères subjectifs connus semble toujours impliqué dans les passages à l'être les plus profonds, à chaque fois, en chacun de nous. C'est un passage nécessaire pour que la vie souterraine émerge; il fait rejoindre la précarité, la vulnérabilité, l'aliénation, la laideur, le manque, la haine, la dépossession, la violence, la rage, la honte, bref, il fait rejoindre l'irrecevable. S'il donne clairement plus de richesse, de saveurs, de couleurs à une vie, il reste très exigeant. Aussi, malgré une habitation plus importante de soi au fil de sa démarche ontologique, nos repères subjectifs continuent-ils de s'imposer spontanément pour renfermer l'irrecevable: car face à celui-ci, nous ne nous relions pas spontanément au « donnant d'être »; nous espérons plutôt nous garder dans les aspects plus recevables, enviables, connus, colonisés, définis et habités de nous-mêmes. La rigueur qu'exige la position de se recevoir nous échappe malgré nous.

Conséquemment, il nous arrive tous de continuer de parler aux autres en ayant l'air de savoir plus que nous ne le savons. Si l'inaccessible de soi constitue le moteur qui nous guide dans notre désir de nous accomplir, notre subjectivité en est le rempart qui

persiste à vouloir lui donner une forme. Consentir à l'indéfinition pour rencontrer davantage de soi n'est pas spontanément dans notre nature humaine; l'ambivalence qui nous constitue l'est davantage. Nous avançons ainsi dans le rapport à l'autre et à nous-mêmes souvent en ayant l'air de savoir plus que ce qui est habité de soi. Nous parlons aux autres comme si nous savions, sans sentir nécessairement que notre parole contient le refus de ce qui est éveillé et une demande à l'autre de se définir pour éviter de ressentir l'inconfort de notre propre indéfinition. C'est par ce tâtonnement que nous pouvons approcher cette vie mobilisée en soi-même à notre insu : notre parole sans corps, absente, est aussi une tentative d'appivoiser de manière dépossédée sa propre expérience irrecevable et inaccessible. Mais même si nous n'en avons pas le choix, la protection que nous mettons à ne pas la sentir a une implication : elle dépose la charge de l'irrecevable sur l'autre et peut enfermer davantage la vie plutôt que de la donner. Aussi, je dirais que si l'interaction d'interdépendance est une condition pour que la vie refusée soit appivoisée, inversement, nos refus et nos accusations, tus et agis même si involontaires, participent également aux refus, à l'absence des autres à eux-mêmes. Et cela, même si chacun a pourtant à porter sa vie et à consentir à la limite qui se pose. C'est difficile d'être soi.

Comment la recherche ontologique peut éclairer les événements liés à Charlie Hebdo

J'aimerais maintenant mettre en lien cette réflexion avec les événements liés à Charlie Hebdo, pour illustrer comment la recherche ontologique peut apporter son éclairage.

En chacun de nous, la vie prend forme dans une expérience subjective qui met l'accent sur certains aspects et en occulte d'autres pour se protéger de l'irrecevable. Qu'on le veuille ou non, le fondamentalisme religieux constitue une expérience subjective propre à définir certains aspects de la vie et à en éviter d'autres. Eu égard à la sécularisation de nos sociétés occidentales, le refus hégémonique des valeurs qui définissent notre subjectivité, par exemple, l'égalité entre les sexes ou la liberté d'expression, ne peut que provoquer, au moins dans un premier temps, notre plongeon dans un irrecevable chargé : nous ne voulons pas de cette vérité qu'un certain fondamentalisme veut imposer aux soi-disant mécréants que nous sommes. Difficile ici de recevoir ses réactions comme étant les siennes, la vie éveillée en soi comme nous donnant plus d'être. Mobilisés dans un refus chargé, nous ne pouvons que nous opposer à cet absolu que nous nommons obscurantisme, souvent en agissant plutôt qu'en recevant ce refus : cela devient pratiquement incontournable quand l'obscurantisme prend en outre la forme d'une décharge, telle que celle ayant opérée dans les locaux de Charlie-Hebdo.

Notre recherche confirme que nous ne sommes pas toujours si libres de penser, déterminés par nos repères subjectifs pour expérimenter la vie; elle révèle aussi la nécessité de nous soustraire de l'exigence d'être et le risque que notre parole subjective s'impose en vérité pour éviter l'irrecevable de soi et le déposer sur l'autre. Aussi légitime soit-elle, je dirais même, aussi profondément humaine soit cette réaction, le mouvement radical d'être Charlie pose néanmoins le risque d'échapper quelque chose d'essentiel : il sacralise la liberté d'expression; en la posant ainsi en absolu, nous substituons notre vie refusée à un principe qui, élevé au niveau du sacré, devient une parole absente qui discrimine à son tour le bien du mal.

Le refus chargé, ressenti ou agi, est parfois le seul chemin pour apprivoiser et chercher à faire entendre l'irrecevable. Certains d'entre nous, plus que d'autres, semblent en être davantage les porteurs, les émissaires : nous en faisons par moment l'expérience dans les groupes, même si le refus concerne tout le monde. De ce point de vue, les caricatures acharnées de Charlie Hebdo contre un symbole sacré pourraient être vues comme l'émissaire de notre refus chargé et collectif de la subjectivité hégémonique de l'autre. Nous sommes très nombreux à être devenus Charlie après les événements. Nous défendons légitimement notre subjectivité via nos principes démocratiques posés en absolu, sans égard à ce qu'ils échappent de nous-mêmes et que nous ne pouvons entendre et ressentir.

De la même manière, et ici je veux bien préciser que la plume et le fusil n'ont pas le même poids; mais de la même manière, se peut-il que malgré l'horreur qu'ils soulèvent, les dérapages meurtriers soient également l'expression d'une subjectivité posée en absolu, qui se fait à son tour émissaire pour faire entendre quelque chose de la vie, de l'humanité, de la sienne et de celle des autres, qui n'en peut plus d'être accusé, étouffé, comprimé et que le corps ne peut plus porter seul? Se peut-il que la souffrance enfermée dans le fondamentalisme des assassins soit toute proche de celle que contient le refus acharné de ses dénonciateurs? Et qu'à coup d'idéologies et de dénonciations défendues en vérité, l'escalade du refus ait conduit vers la rencontre rendue inévitable, pour que l'on s'arrête à l'irrecevable qu'elle cherche à apprivoiser et qui peut-être, pourrait nous concerner tous?

C'est cette question qui m'a conduite au malaise « d'être Charlie ». Suite aux événements, l'horreur et la charge éveillées ont cherché en moi, comme chez la plupart des gens je crois, un refuge dans un monde plus humain pour lutter contre l'obscurantisme. La défense de la liberté d'expression en devenant Charlie pour ne pas céder à une telle sauvagerie s'est imposée à moi comme une évidence. Mais la charge salvatrice condamnant les assassins et nous disculpant de leur mal de vivre m'est apparue bientôt suspecte. En trouvant refuge dans un principe posé en absolu et sacralisé, je refusais de m'arrêter à ce que l'éclatement venait interpellé de moi-même.

La connivence du mouvement collectif faisait en sorte que ce qui était contenu dans cet éclatement pouvait passer inaperçu, redevenir caché, tu, étouffé... jusqu'au prochain éclatement.

Cette réflexion m'a conduite à mieux saisir pourquoi chaque dérapage mortel d'individus radicalisés, ceux liés à Charlie Hebdo mais aussi tous les autres, me laisse désolée pour les victimes mais aussi pour les assassins. Quand, au journal télévisé, je vois le visage de ces jeunes hommes, parfois encore poupin, je ne peux m'empêcher de me demander ce que nous avons fait pour les échapper, pour qu'ils aient été laissés seuls au point d'une expérience aussi déshumanisée et déshumanisante. Je me dis que même s'il éveille l'irrecevable en raison de son refus absolu de l'existence de la différence, le fondamentalisme religieux doit constituer une réponse rassurante à une errance identitaire en mal d'être accueillie et reçue; la radicalisation de ces jeunes personnes ne serait-elle pas un refus chargé à l'égard de nos sociétés qui sont pourtant le berceau de leur croissance? Comment expliquer cette charge contre la société dans laquelle ils ont grandi? Je ne peux que me dire que nous les avons abandonnés quelque part à leur isolement, à leur aliénation, à un enfermement haineux dont nous ne voulons pas et que nous sommes peut-être peu capables d'humaniser nous-mêmes tant il éveille l'irrecevable.

Aussi, eu égard au chant des sirènes que représente pour certains l'appel à la radicalisation, je me demande parfois quoi, du fondamentalisme religieux contraignant la vie ou du consumérisme occidental que rien n'arrête fait le mieux transpirer, par ses relents destructeurs, la vie inapprivoisée dont ces deux modes de vie en apparence opposés cherchent à se soustraire. Disons que l'un semble appeler l'autre et lui répondre : l'éclatement de la violence révèle clairement le caractère radical du fondamentalisme religieux; mais il cherche peut-être aussi, en attaquant les symboles de l'occident, à faire émerger la violence de nos propres sociétés tapies sous des principes d'égalité et de liberté pour protéger ce qu'elles cachent d'irrecevable. Nous pouvons difficilement éviter le constat d'un certain échec de nos politiques d'inclusion, ni le fait que l'idéologie libertarienne dominante des 30 ou 40 dernières années a peut-être créé davantage de richesses, mais avec elle, l'illusion du consumérisme pour compenser nos manques; nous pouvons surtout difficilement continuer d'ignorer l'exclusion de ceux, de plus en plus nombreux, qui n'ont pas la possibilité d'accéder à ce même consumérisme ou pire, qui n'y trouvent surtout pas la solution à la souffrance de leur être. Et ce n'est malheureusement pas dans l'individualisme auquel ce mode de vie donne lieu que cette souffrance insularisée peut aisément trouver un autre pour s'apprivoiser et être reçue. Peut-être qu'à leur manière et beaucoup plus subtilement, nos sociétés occidentales contemporaines déifiant la consommation font aussi preuve d'un fondamentalisme qui exclut et condamne, malgré les intentions et le discours d'inclusion.

Conclusion

Je reviendrais rapidement, pour terminer, sur la valeur de la démarche ontologique comme expérience de recherche essentielle de l'humain sur l'humanité.

Devant le mal de vivre, les réponses, de tous les côtés, continueront d'être cherchées pour tenter de contenir et donner du sens à une vie souterraine parfois inapprivoisable. Notre humanité continuera de se cogner à la porte de son ambivalence à recevoir sa souffrance, tandis que le désir d'accomplissement continuera de la faire poindre inévitablement là où on ne l'attend pas. Même si nous avons aussi à consentir aux limites qui s'imposent en nous-mêmes, notre absence ajoute néanmoins à l'irrecevable insupportable et à la charge qu'il éveille. En l'absence d'un autre capable de recevoir, l'horreur et la charge refusées se fraieront un chemin, tandis que les éclatements de violence continueront de venir nous interpeller pour qu'on s'y arrête : c'est aussi par là que la vie veut se faire entendre et mobilise notre communauté humaine à devenir un peu plus partie prenante de l'irrecevable, dont les exclus restent trop aisément les dépositaires désignés.

À chaque nouveau dérapage mortel, notre recherche nous offre une position qui permet d'apprivoiser et de nous inquiéter de ce qui n'est pas entendu, en sondant ontologiquement ce que cela éveille pour tenter de l'habiter. Notre recherche apporte ainsi un point de vue unique, notamment en permettant que l'on s'arrête à l'irrecevable de l'humanité; en cela, elle peut offrir un accès différent concernant diverses problématiques et phénomènes humains. Elle permet aussi que l'on progresse peu à peu vers davantage d'inclusion de cette humanité exclue : en recevant à quel point c'est difficile d'y être pour soi-même, en recevant nos propres refus, peut-être pouvons-nous faire aussi une meilleure place à l'autre. Je dirais, en tribut à Aimé Hamann et à nous tous, que c'est important de continuer de chercher; chercher, en chercheur ontologique, à recevoir notre subjectivité dans l'interdépendance, pour continuer d'apprendre qui nous ne sommes pas encore parce que nous l'ignorons de nous-mêmes; et ainsi faire une meilleure place aux sièges inoccupés de l'humanité.

Les bénéfices du doute; et si le doute était probant

Hélène Plourde

Laval, Québec

h.plourde@videotron.ca

À l'occasion de sa propre recherche ontologique et de son expérience avec le doute, l'auteur prend conscience des limites des données probantes, dans leur conception actuelle, et en propose une compréhension renouvelée. Et si, en laissant émerger le sens à travers la fissure du doute, celui-ci devenait, non pas un obstacle, mais un empêchement de tourner en rond? Dans cette optique, le doute pourrait-il devenir une donnée probante?

Lorsqu'à l'occasion du colloque 2013, a été présentée la possibilité de retenir le thème de la recherche, je me suis immédiatement dit que je n'écrirais pas. Non pas parce que le thème ne m'intéresse pas, mais plutôt parce que je ne me sentais pas à la hauteur pour écrire sur le sujet et je n'aurais pas su quoi en dire. C'est à l'occasion d'une rencontre toute particulière avec ma thérapeute qu'a émergé le désir d'écrire, à la suite d'une prise de conscience bien enracinée dans l'expérience, de l'imposante présence du doute dans mon expérience de vie, et, bien entendu, dans toute ma démarche de recherche en abandon corporel.

Genèse de ma démarche

«J'aime les gens qui doutent, les gens qui trop écoutent leur cœur se balancer. J'aime les gens qui disent et qui se contredisent et sans se dénoncer.»

Anne Sylvestre

En mai 1993 a eu lieu ma première rencontre en thérapie individuelle, sans savoir que ma thérapeute s'inscrivait dans la démarche de l'abandon corporel. Ce qui m'a amenée à entreprendre cette thérapie tient dans un événement tout simple, qui était même un événement heureux puisque j'étais sur le point de partir pour l'Italie où j'allais visiter des personnes chères et revoir un coin de pays où j'avais vécu. J'avais eu l'occasion de parler un peu de ce projet à l'occasion d'un jeu de rôle en classe à l'université. J'avais sciemment choisi de parler de ce projet de voyage, puisqu'il s'agissait d'un événement heureux. Je ne souhaitais pas aborder un sujet où j'aurais pu être vulnérable. Je n'aurais

pas cru que ce simple jeu de rôle puisse avoir pour moi tant d'impact. Ce fut une expérience d'émergence du doute, et ce, malgré le grand désir d'aller là-bas; un doute puissant et ébranlant, qui m'a poussée à demander de l'aide et à consulter.

Les petites certitudes que j'avais pu construire pour me permettre de poursuivre ma route, même ne sachant pas où j'allais, étaient ébranlées. La première certitude secouée était certainement celle d'avoir bien intégré les changements majeurs survenus dans ma vie deux années auparavant; mon retour à la vie laïque, le détachement de personnes significatives et l'adaptation à ma nouvelle vie.

Si mon souvenir est bon, il me semble avoir clairement exprimé que je n'entreprenais pas cette démarche pour changer. J'avais déjà investi tant d'années à tenter de le faire. Non, je venais pour comprendre ce qui s'était passé pour moi, ce qui se passait en moi dans ma vie; ce qui pouvait reprendre un sens, ce qui pouvait m'aider à sortir du doute. C'est du moins ce que j'espérais.

Le doute à l'occasion des groupes

Les week-ends de travail avec mon groupe d'abandon sont souvent l'occasion de faire l'expérience du doute, sous diverses formes. Pourtant, alors que je souhaite me donner un espace pour être davantage qui je suis, il m'arrive fréquemment de me sentir agitée, dérangée par mes réactions intérieures, mais aussi par celles des autres. Je cherche alors désespérément à soulager mon mal-être et l'envie de partir ou de disparaître se fait alors beaucoup sentir.

Une fois, il est arrivé qu'un participant se manifeste plus intensément pendant le travail corporel. Ces manifestations se prolongeaient de manière suffisamment forte pour que cela provoque diverses réactions en moi, et chez les autres. Je me sentais frétiller intérieurement, même si physiquement, cela pouvait passer inaperçu. J'étais très agitée, et j'étais aussi dérangée par le manque de contrôle face à mon agitation. Je me sentais du même coup, très peu mature de réagir autant à un événement pourtant bien simple. Pourquoi ne suis-je pas arrivée, comme je le fais souvent, à ignorer, à faire preuve de compréhension et à transcender cela? Il me semblait que cela parlait de mon intolérance, de ma difficulté à accueillir la différence. Habitée par des réactions très intenses, tant rationnelles qu'irrationnelles, je cherchais une solution pour soulager ce mal-être. Puissamment est monté le désir d'une intervention de l'un ou l'autre des deux thérapeutes du groupe. Vivement, qu'un des deux lui parle et lui explique la règle: «aucun mouvement volontaire». Mais non. Aucune intervention n'est venue. Et la colère montait en moi (face à moi qui n'osait pas réagir, face à l'autre qui se manifestait et face au silence des thérapeutes) en même temps que la culpabilité face mon intolérance. Cela faisait aussi ressurgir des souvenirs d'expériences difficiles vécues dans le rapport

avec une personne de ma famille; un rapport dans lequel je me taisais pour ne pas déplaire, laissant l'autre exercer son pouvoir intrusif et blessant qui m'amenait dans la peur.

Écrivant cela, il me vient aussi que j'ai souvent ressenti cette colère à d'autres moments de ma démarche. Une colère née d'un désir ou d'une attente non exprimée, parfois même inconsciente, d'une intervention de ma thérapeute qui pourrait circonscrire, délimiter, interdire, conseiller et qui enlèverait le malaise de devoir habiter et porter mes réactions tant émotionnelles que rationnelles, de devoir affronter ce qui m'habitait, notamment tout ce qui m'amenait à plonger dans le doute. Une intervention directe à laquelle je n'aurais qu'à acquiescer ou à obéir serait si soulageante. Du moins, c'est ce que je croyais et j'espérais. J'avoue qu'il m'arrive encore de le croire et de l'espérer parfois, même souvent. Allez, vite! Donnez-moi quelques critères objectifs, quelques données probantes¹ et libérez-moi de ma subjectivité car, si elle est liberté, elle est responsabilité. Voilà le difficile passage de l'objectivité à la subjectivité et tout le risque à prendre dans le rapport à soi, à l'autre.

Le tango de l'objectivité et de la subjectivité

*Le tango, c'est une danse où les pas ne sont pas prévus à l'avance ni séquencés.
«Chacun des deux partenaires marchent ensemble vers une direction impromptue à chaque instant.
Un partenaire guide l'autre, qui suit en laissant aller naturellement son poids dans la marche, sans chercher à deviner les pas²».*

Parallèlement à mon expérience du doute sous toutes ses formes, il me vient que je réagis beaucoup lorsque l'on aborde le sujet des données probantes. Moi qui pourtant souhaiterais tant y trouver un refuge et un appui. En effet, je tente spontanément, et pas toujours consciemment, de trouver des données probantes, objectives et fiables dit-on, sur lesquelles m'appuyer; quelque chose qui soit suffisamment rassurant pour me permettre d'aller de l'avant. Paradoxalement, je fais pourtant face à une réaction viscérale de colère lorsqu'il est question de données probantes dans la pratique professionnelle, tout comme dans la vie sociale, politique et économique. Comme si je sentais en cela un enfermement de l'être, de la liberté, de la différence. Somme toute, je suis très mal à l'aise avec ma réaction immédiate,

1. J'utilise beaucoup le terme «données probantes» dans mon texte. À la suite du colloque, il m'est venu qu'il aurait été sans doute plus approprié de parler de données objectives, voire de données rationnelles. Toutefois, sensible et attentive au fait que c'est ce terme «données probantes», associé à l'expérience du doute qui a nourri ma réflexion, je ne le modifierai pas dans le texte, tout en sachant qu'une autre terminologie aurait été peut-être plus appropriée.

2. Wikipédia, l'encyclopédie libre; http://fr.wikipedia.org/wiki/Tango_%28danse%29, site consulté le 2 mai 2015.

involontaire et paradoxale face aux données probantes, bien que j'en reconnaisse, par ailleurs, l'importance.

Qu'y a-t-il sous cette réaction corporelle paradoxale, parce qu'à la fois imposante et subtile, je dirais en tout cas le plus souvent tenue sous silence? Qu'est-ce qui me touche à ce point pour éveiller tout mon système d'alarme face à cette bataille intérieure éveillée par l'irritation? Ma capacité d'adaptation et mon désir d'être socialement acceptable, plus puissants que ma réaction spontanée, arrivent encore à endiguer la puissante vague qui monte alors en moi. Il le faut bien car je suis démunie face à cette réaction que je ne suis pas encore arrivée à comprendre alors qu'elle peut certainement m'apprendre quelque chose de moi, pour peu que je puisse l'habiter. Mais la tentation est forte de laisser les attentes de résultats probants de tout ordre – soulagement du malaise, disparition des symptômes, amélioration de ceci ou de cela, explication et compréhension de x, y et z. etc. – prendre le dessus pour effacer le doute. Quoi de plus légitime?

Le doute du début à la fin

Le doute est présent dans ma démarche de psychothérapie qui est actuellement en processus de fin. Des circonstances de vie m'ont amenée à déménager, et le désir de conclure ma démarche en psychothérapie individuelle est venu, pour des raisons à la fois simples et complexes. Je crois certes que j'aurais poursuivi, s'il n'y avait pas eu toute cette distance. Et pourtant, l'ambivalence est présente. Pourquoi mettre fin à cette démarche qui est pour moi un espace important de réflexion sur ma vie, sur la vie? Comment renoncer à ce lien d'attachement qui m'a permis peu à peu de retrouver ma vie, mon être, et qui me donne chaque fois un peu plus d'appropriation de moi? Comme c'est difficile!

Au doute que j'expérimente sous diverses formes, s'ajoute le jugement que je me porte précisément parce que je doute. Je me dis que si j'arrivais à ce que tout cela soit clair et définitif pour moi, ça simplifierait tellement les choses. Aussi, je supporte mal les questions, les interventions de ma thérapeute qui tente de me permettre d'explorer et de nommer ce que je vis dans tout cela. Je me sens si vulnérable en ce lieu d'incertitude. Je me juge dans cette difficulté à mettre un terme à nos rencontres. L'exigence de ce renoncement m'amène alors dans une attitude défensive et interprétative et me plonge dans mes peurs. Je cherche ainsi, presque désespérément, à prendre une décision rationnelle et me tourne vers des résultats tangibles, probants, pour appuyer ma décision, tentant de me convaincre de la justesse de mon choix et tentant aussi, il me faut bien l'admettre, d'en convaincre ma thérapeute. Laissant parler le bon sens et considérant les acquis et les obstacles concernant ma démarche, je dirais que les pas et les ouvertures que j'ai faits dans le rapport à moi et aux autres, ma capacité à me

prendre davantage comme je suis sont les effets les plus probants et importants de ma démarche. Quant aux obstacles, ils sont très concrets puisqu'ils concernent notamment la distance qui me sépare depuis mon départ pour Montréal. Voilà donc les aspects rationnels et normatifs appuyant ma décision de conclure ma démarche avec ma thérapeute qui devraient, me semble-t-il, suffire pour me sortir de l'ambivalence. Mais le doute persiste et je dois bien admettre que cet arrêt est difficile pour moi. Il y a un renoncement à faire. Un renoncement que je n'aurais pas choisi de faire maintenant sans les changements survenus dans ma vie.

Je réagis donc intensément face à la présence du doute dans cette expérience. Certains pourraient me dire que cela n'est pas surprenant, qu'il en est ainsi pour tous... peut-être. Toutefois j'ai rencontré bien des gens pour qui tout est clair, pour qui le doute s'estompe, pour qui arrive un apaisement lorsqu'ils ont pris une décision, trouvé une voie, fait un choix qui leur correspond profondément. Pour ma part, j'avance le plus souvent avec la présence agissante du doute dans ma vie.

Et si le doute était probant!

À l'occasion d'une rencontre avec ma thérapeute, j'ai fait l'expérience du doute, de tant de doutes concernant mes perceptions, mes choix, mon intégrité, mes pensées, sur tout ce qui m'habitait à propos de la fin de ma démarche avec elle. Affolée, je cherchais intérieurement des appuis et des validations qui puissent m'aider à faire la part des choses. Puis, osant ouvrir sur ce sujet avec ma thérapeute, je prends vivement conscience que je suis en train de rechercher de données probantes sur lesquelles m'appuyer. Moi qui suis pourtant si puissamment contrariée lorsque l'on me parle de données probantes.

Alors que je rumine en silence toutes les pensées qui montent, je réalise avec émotion que le doute a toujours été très présent dans ma vie, particulièrement dans les transitions les plus marquantes et importantes. Les décisions que j'ai dû prendre ont toujours été imbibées du doute au point de ne pas être rassurée par les appuis qui pourtant auraient dû suffire pour m'apaiser, me sécuriser. J'ose alors explorer avec elle ce qui émerge de cela. Cela m'amène à tout ce qui pourrait être éveillé dans le consentement à accueillir le doute, à l'approcher un peu plus, à l'habiter davantage plutôt qu'à le combattre ardemment. Et si le doute était non pas un obstacle mais plutôt un empêcheur de tourner en rond? Je ressentais alors vivement la fissure, l'interstice qui s'était ouvert, laissant un tout petit peu pénétrer la lumière. «*Forget your perfect offering. There is a crack in everything, that's how the light gets in.*» (*Anthem* de Léonard Cohen). Mon interprétation libre et adaptée à ma situation, je dirais: «Oublie ton besoin de validation, vois que se lézardent tes raisonnements rationnels et laisse émerger le sens à travers la fissure du doute.»

Deux mois plus tard, à l'occasion d'une autre rencontre avec elle, j'étais étonnamment tranquille, dans un état d'ouverture, malgré le doute concernant ma décision, malgré l'ombre des appréhensions et des défenses toujours prêtes à refaire surface inopinément. Ce fut la première surprise de cette rencontre. Avec elle, je poursuis l'exploration et l'appivoisement du doute et de tout ce que cela fait apparaître dans le rapport avec moi, avec les autres, avec elle aussi. La sortie inattendue d'une position rebelle et défensive induite par mon besoin de justifier ma décision a fait place à autre chose, notamment à toute la peine qui m'habite en pensant à la fin imminente de nos rencontres et conséquemment, de la perte de ce lien si significatif. Accueillir le doute, plutôt que le combattre, ne l'a pas fait disparaître. Non. Mais cela m'a permis de retrouver des appuis, notamment à reconnaître le fait que j'arrive davantage à faire de la place pour ce qui est là, pour mes pensées et mes ressentis et à faire preuve d'une présence attentive et moins incriminante envers moi-même dans ma vie au quotidien.

Au moment où j'écris ce texte, des souvenirs remontent en moi, notamment le commentaire d'une amie qui savait que j'étais en démarche depuis longtemps avec ma thérapeute. Alors que je lui confiais que je réagissais parfois douloureusement, sentant à la fois une grande reconnaissance envers ma thérapeute, mais aussi l'insatisfaction de ne pas me sentir mieux intérieurement. « Change de thérapeute », me disait-elle. Cela avait pour effet de me convaincre de poursuivre. Je pressentais que je devais poursuivre même si le fait de changer aurait peut-être apporté un soulagement momentané, des résultats soi-disant plus probants parce que je serais peut-être arrivée à modifier mes comportements, à transformer mes agir. Après tout, n'étais-je pas arrivée à le faire pendant ma vie communautaire, adapter non seulement mes agir mais aussi mes pensées pour les rendre conformes à mes croyances, du moins à celles que j'avais embrassées? Mais je connais le mal-être dans lequel cela m'a plongée. Je ne voulais pas d'une transformation superficielle. Pendant que ces pensées m'habitaient, je me suis tout à coup rappelé ce texte qu'Hélène Marchand a présenté à l'occasion du colloque 2005.

« Si j'avance alors que j'ai longuement consulté, à coup sûr, je me fais dire que mon psychothérapeute est un incompetent. Quand j'affirme qu'au contraire sa compétence est des plus reconnue, on conclut que cela ne vaut pas la peine de poursuivre une psychothérapie. Heureusement, ces personnes ne savent pas combien d'années j'y ai investi! Aux yeux de ceux qui m'évaluent, les résultats de ma démarche s'avèrent de toute évidence bien médiocres. Pourtant, ils sont extrêmement précieux et d'une richesse inestimable pour moi³. »

3. MARCHAND, Hélène, *Des bénéfiques de ma démarche thérapeutique* dans Actes Troisième Colloque Biennal en abandon corporel Subjectivité et rencontre, Québec (Québec), août 2005.

Presqu'immédiatement après m'être rappelé ce texte d'Hélène Marchand, m'est revenue aussi à l'esprit cette image de Escher intitulée Métamorphose II, que j'ai regardée si longuement avec attention et fascination parce qu'elle était dans la salle d'attente du bureau de ma thérapeute. Cette image présente le mot métamorphose et chaque lettre se transforme peu à peu en diverses images jusqu'à revenir au mot métamorphose dans l'état initial du début de l'image après être passé, pourrait-on dire, par tous les états d'être⁴.

Cette image parle bien de ce que je peux ressentir au regard de ma démarche. Je suis la même à la fin, comme au début. Et pourtant... Que de mouvements et de formes a-t-elle permis et permet-elle encore.

Enfin, je dirais que la transformation permise par ma démarche ne se situe pas dans l'agir ou les comportements, bien qu'elle puisse tout de même s'y refléter. Cette transformation-là, celle dont j'essaie de parler, elle est en deçà de l'agir; elle se situe au niveau de l'être. Elle peut sembler inexistante pour tout observateur externe, parfois même pour moi, et pourtant, elle n'est pas moins réelle et concrète. C'est avec émotion que j'ai pris conscience d'une place enfin possible, pour être ailleurs que dans la culpabilité d'exister et cela fait de la place pour tous les possibles. C'est sans doute le résultat le plus probant de ma démarche. Cet espace retrouvé, cette place que je peux désormais habiter de plus en plus souvent. Ainsi, ce texte que j'ai écrit en octobre 2004 continue de déployer son sens. C'est avec lui que je conclurai cette réflexion sur le doute, pour le moment.

Le chemin vers soi

C'est tellement difficile le chemin vers soi, tellement inconstant aussi. Tellement au-delà de sa décision et de son pouvoir; tellement juste dans l'espace invisible de l'ouverture à ce qui est, dans le renoncement à ce que ce soit autrement. Bien au-delà des efforts de volonté, juste dans l'accueil et l'abandon devenu possibles, grâce à la rencontre, par je ne sais quel mystère. Alors émergent enfin les autres possibles, cela même si l'on n'y croyait plus.

4. Voir le lien d'une animation de cette œuvre sur You tube: <https://www.youtube.com/watch?v=ZFwoinhJj-cj>.

Recherche sur la subjectivité en lien avec la maladie mentale. Des bras pour moi et mon fils.

Lyse Latraverse

Montréal, Québec

La recherche ontologique fait une place importante à la subjectivité dans les rapports humains et la connaissance. Au lieu de l'exclure, celle-ci va à sa rencontre. Dans ce contexte, comment situer la subjectivité des personnes souffrant de maladie mentale? Comment un pont peut-il se construire avec ces personnes? Que nous dévoilent-elles sur nous-même?

Introduction

Depuis quelques années, je me questionne sur la subjectivité, telle que définie en abandon corporel relativement à la maladie mentale. La plupart de mes avancées proviennent de mes discussions avec Aimé Hamann et avec mon groupe d'écriture. Deux évènements sont à l'origine de ce texte. Il y a une dizaine d'années, une collègue m'a affirmé que sa subjectivité était plus proche de la réalité que la mienne. À l'époque, cette comparaison m'avait blessée, mais en même temps interpellée. De plus, depuis sept ans, j'apprivoise avec mon fils aîné son terrible diagnostic de schizophrénie. C'est dans un désir de me rapprocher de mon fils et de qui je suis, que je me suis intéressée à ce sujet. Avant de poursuivre, je tiens à préciser que le terme « maladie mentale » fait ici référence aux personnes gravement atteintes.

Voici quelques-unes des questions qui me sont venues : certaines subjectivités sont-elles plus proches de la réalité que d'autres? Si oui, valent-elles mieux et détiennent-elles davantage de fondement? Comment puis-je me fier à la mienne? Comment déterminer la réalité? Plus particulièrement, je me suis demandé quelle était la valeur de la subjectivité de mon fils aîné. Porte-t-elle autant de sens que la mienne, que celle des gens dit « normaux »?

Spontanément, je me disais que toutes les subjectivités portent une parcelle de vérité ou plutôt un univers de possibilités et qu'elles sont aussi valables les unes que les autres. Ayant à cœur la destinée de mon fils, je me suis engagée dans cette recherche avec une conviction tout à la fois forte et fragile que tous étaient égaux sur le plan de

la subjectivité. Il s'agirait seulement d'être plus attentif avec certains, pour approcher leur univers et parvenir au sens de leur vie.

La subjectivité: chemin de recherche

Si nous disons que les malades mentaux perçoivent mal la réalité, cela suppose que nous puissions l'approcher de façon adéquate. Comment peut-on en juger? À quel point le pouvons-nous? Oui, la réalité existe, car nous sommes là. Mais notre point de vue sur elle est très partiel.

Les scientifiques tentent d'approcher la réalité sur des bases rationnelles. Malgré des résultats remarquables et en constante évolution, ils n'arrivent toutefois pas à l'entrevoir dans son entièreté.

En abandon corporel, plutôt que d'exclure notre subjectivité, nous la rencontrons. C'est le passage de la vérité à la subjectivité. Notre rapport à la réalité passe par la singularité de notre regard. Habiter ce regard nous rend possible une sortie momentanée de l'univers dichotomique qui nous fonde et nous permet ainsi de nous retrouver au niveau de l'être. Ce travail d'ouverture de notre conscience permet d'appréhender graduellement la réalité sans cependant la cerner dans sa globalité. Conséquemment, ce qu'on interprète comme la réalité est une donnée évolutive qui n'est pas complètement fiable.

Comment lier les trois notions suivantes: la subjectivité, le rapport aux autres et l'être? Ces notions ne sont pas des entités séparées. Je comprends que tout le devenir humain, tout ce bagage à l'origine de la subjectivité provient de nos corps. Chaque personne est un corps avec une chimie particulière et porte une histoire singulière qui détermine même son système nerveux. Il n'y a pas nous et la subjectivité; nous sommes nos corps atteints. C'est un tout: corps, subjectivité et rapport aux autres témoignent de comment nous sommes.

Habiter sa subjectivité construit progressivement un pont entre soi et le reste du monde ce qui s'avère indispensable pour créer un rapprochement intime avec les autres. De plus, c'est essentiel pour accéder à la connaissance. Dans le travail corporel, l'involontaire me permet de toucher à mon énergie de fond, l'énergie primaire, animale qui sous-tend la vie. Mais par-dessus tout, ce sont les échanges intimes avec les autres qui me font me rencontrer. L'impact que j'ai sur les autres et celui qu'ils ont sur moi me renseignent et me nomment de mille et une manières. Ainsi la réalité perçue devient autre et n'est plus ce que je croyais initialement. Pour ce faire, il a fallu laisser entrer l'autre en moi et ressentir les contours de ma subjectivité sous l'impact de sa proximité.

Ce processus m'apparaît comme la seule voie possible de la rencontre. Si tel est le cas, comment faire avec mon fils?

Subjectivité des personnes plus atteintes

Si l'on ne peut pas s'intégrer, être productif et avoir le sentiment d'aller quelque part avec sa vie, quel sens cela peut-il donc avoir de vivre?

Avec une personne atteinte, le chemin de la rencontre est différent. Pour s'en approcher, on doit porter pour elle sa subjectivité, pour autant qu'on puisse, à partir de la nôtre, ce qui n'est pas peu dire. La folie n'est pas de la folie, mais une subjectivité complexe et dérangement.

Nos subjectivités se sont construites à partir de cloisonnements intérieurs nécessaires à l'équilibre de notre vie et à partir des décroisonnements possibles, hérités de notre lignée d'appartenance. Les personnes atteintes n'ont pas le choix de suivre leurs limites intérieures, elles ne peuvent pas faire semblant. Dénuées de l'enveloppe sociale neutralisant l'accès à leur détresse, elles sont visibles dans ce qu'il y a de plus démuné de l'âme humaine. Elles vivent dans une absence d'elles-mêmes qui les laisse avec peu de contrôle sur leur douleur de vivre omniprésente. N'empruntant pas nos codes usuels pour communiquer, nous devons les déchiffrer et cela demande de nous ouvrir à ce qui est inconnu de nous. Malgré l'appel de leur détresse criante, approcher ces personnes nous met rapidement en face de la précarité de la rencontre. Il est très difficile de le vivre au quotidien. Après avoir passé un bon moment avec mon fils, je me retrouve souvent très fatiguée sans trop comprendre pourquoi. Que se passe-t-il en moi durant ces moments? Pourquoi ai-je de la difficulté à m'approcher? De quoi au juste suis-je incapable? Je m'aperçois que je tire peu avantage des rares ouvertures que mon fils me fait. Je reste figée. De quoi est fait ce lieu intolérable?

Discutant avec Aimé Hamann, j'en suis venue à saisir que chacun de nous vivait tout à partir d'une fiction de lui-même, protection élaborée découlant d'aspects irrecevables de soi. Le nombre d'éléments de fiction augmenterait selon l'importance de lieux irrecevables et douloureux pour soi. Sur ce continuum, les gens souffrant de maladie mentale se retrouveraient à l'une des extrémités dans une fabulation quelquefois presque totale.

Aimé Hamann me disait dans ses mots : « La subjectivité est constitutive de tous les humains, mais à des niveaux différents. La folie serait le niveau extrême de la subjectivité. Elle implique un monde si souffrant que la personne atteinte ne peut exister que dans la dépossession de soi; ça ne peut pas s'habiter. La personne doit alors inventer le monde en l'interprétant parce que le sens réel est insupportable. Le lien qu'on peut

faire entre la maladie mentale et la subjectivité implique un ajout de dimension pathologique qui va jusqu'à l'incapacité de vivre avec les autres parce qu'ils sont niés. »

J'ai pu m'associer facilement à ce qu'Aimé disait jusqu'au moment où il a parlé d'un « ajout de dimension pathologique ». Là, ma réaction a été forte. Car pour moi, la subjectivité des malades mentaux est normale, même si difficilement accessible. Leur souffrance n'est pas pathologique. Il s'agit plutôt de lieux d'accès au monde différents, de regards plus complexes et de souffrances plus grandes. Ce ne serait pas pathologique mais en continuité avec soi et avec les autres. Le mot « pathologique » me fait peur comme s'il mettait à l'écart les gens souffrants et les sortait même de l'humanité. L'expression « malade mental » me semble également enfermante, car elle occulte l'identité de la personne. Un cardiaque garde sa dignité malgré son atteinte physique, ce qui n'est pas le cas pour un malade mental, lequel perd sa dignité. Il devient sa maladie. C'est honteux et cela crée une rupture dans les rapports. Une collègue me faisait remarquer judicieusement qu'à l'instar des personnes souffrant de maladie physique, la maladie mentale est relationnelle, elle implique profondément les autres dans leur rapport à la vie, et ce à plusieurs niveaux. De plus, elle me faisait part que ce pouvait être un soulagement important pour les personnes atteintes d'avoir un diagnostic auquel se rattacher. Cela leur donne de comprendre un peu mieux leur vécu et leur permet de ne pas rester seules aux prises avec leur marginalité et leurs souffrances.

Au bout du compte, une fois mon objection partagée, j'ai pu apprivoiser avec Aimé ce qu'il voulait dire par « ajout d'un élément pathologique » comme exprimant une quasi-impossibilité de distinguer la subjectivité de la vérité. Pour une personne gravement atteinte, son monde est un monde unique, le seul accessible. Ce qui lui arrive est ce qui est. Il peut difficilement extrapoler sa réalité à partir de lui-même.

Chacun naît et expérimente le monde à sa façon. La maladie mentale est un univers où la douleur de l'humanité est exacerbée dans toute sa profondeur et ainsi difficile à ressentir. La personne atteinte organise son environnement de façon à y survivre, créant une discontinuité dans son rapport aux autres qui l'isole de la vie courante. Elle n'arrive pas à contrôler ses comportements déviants ni à avoir une vision étoffée des autres. Incapable de vivre comme les autres, elle a besoin d'aide et de protection. Malheureusement, cette discontinuité nous amène à nous en dissocier et à les étiqueter comme malades mentaux. Nous sommes normaux et ils sont anormaux. Cette distinction nous protège.

La maladie mentale est dans la continuité de la subjectivité car elle émerge du fait qu'à l'origine l'homme était absent de lui-même. Ce n'est que très lentement que le chemin s'est fait pour qu'il puisse se conscientiser. Ainsi tout ce qui n'était pas habité a marqué

l'humanité. Chacun de nous en porte les traces de façon unique. Certains portent de façon plus aigüe que les autres les douleurs les plus profondes de ce devenir humain et ne pourront jamais sortir de l'enfermement dans lequel ils sont. Les exclure nous protège, car ils sont porteurs de tout ce que l'humanité n'a pu recevoir d'elle-même.

Lors d'une discussion de groupe, nous avons tenté de nommer les différences existant dans nos propres rapports avec les gens souffrant de maladie mentale. Je résistais sans trop savoir pourquoi à l'utilisation du terme rupture plutôt que celui de discontinuité. Par la suite, j'ai compris que ma résistance faisait référence à un vécu précis. Lors d'échanges avec des gens plus atteints, hospitalisés régulièrement, j'ai été maintes fois étonnée par l'émergence momentanée d'une présence simple au réel des autres. Malgré un nuage d'absence continuelle qui teinte les interactions avec eux, ces personnes peuvent être très proches de quelque chose d'intime qui nous échappe ou être tout simplement plus au fait de la réalité concrète. Ces contacts occasionnels et inattendus vont et viennent. À la différence du terme rupture, le mot discontinuité réfère à une porte d'entrée à leur univers, certes très étroite et d'autant plus importante pour moi.

Difficile rencontre entre eux et nous

Lorsque la subjectivité se retrouve à l'extrémité du continuum, là où il y a très peu de place pour être, les autres sont considérablement niés. Il s'ensuit énormément de violence dans les rapports. Qui plus est, comme nous projetons ce qui nous est insupportable sur les malades mentaux, on force ceux-ci à porter tout ce que l'on ne porte pas de soi, ce qui les fragilise et nous dépossède d'une partie de nous-mêmes. Ainsi se construit de part et d'autre un rejet mutuel d'une grande complexité. Le malade mental porte des souffrances importantes du fait d'être lui-même et il doit en plus s'accommoder du regard apeuré, rejetant ou menaçant des autres. Il a peur des autres et fait peur aux autres. Son déni de la réalité fait violence et éveille la violence des autres. C'est une équation déchirante et presque impossible à résoudre dans le monde actuel.

Les interactions chargées de peur et de violence entre les malades mentaux et les gens dits normaux constituent un cercle vicieux qui ne pourra se résoudre que dans un long processus d'appropriation. Les réactions extrêmes des malades mentaux ne sont pas étrangères aux nôtres, car elles proviennent d'aspects constitutifs qui nous caractérisent tous. Par le passé on brûlait les malades mentaux, aujourd'hui on veut les guérir; c'est tout de même une avancée. C'est dans la mesure où l'on aura moins peur de nous-mêmes que les malades mentaux ne seront plus définis comme tels.

Il est difficile d'imaginer l'expérience intérieure des êtres plus marginaux, tellement elle est différente de la nôtre. Ils ont leur monde à eux, construit autrement, difficilement communicable. Ce monde d'une grande vulnérabilité n'est cependant pas vide et de celui-ci émerge un regard inédit.

En conclusion, j'aimerais partager avec vous quelque chose d'important qui m'est venu vers la fin de cette recherche et à laquelle je ne m'attendais pas. Confrontant régulièrement ma souffrance, trouvant peu de réponses à mes questions, pourtant un sentiment grandissant de contentement est survenu. Et à la toute fin de ce parcours, j'ai découvert avec beaucoup d'émotion que cela m'avait donnée des bras pour moi et mon fils. Une sensation d'apaisement s'est installée. Mon rapport à mon fils s'est détendu. Je sens bien, maintenant, que la vie des gens atteints a autant de sens que celle des autres. Plus encore, je crois que leur vie nous offre une porte d'entrée essentielle à notre devenir.

Thématique 4

Approfondissement de la position ontologique

Hubert Massé	Le fanatisme au risque de la démarche ontologique
Gilles Rioux	Au risque d'être soi
Yvon Blais	Arriver chez soi : l'expérience de se recevoir

Le fanatisme au risque de la démarche ontologique

Hubert Massé

Québec, Québec

hubertmasse@videotron.ca

L'adoption d'une position de recherche ontologique contribue au développement d'une nouvelle compréhension de l'expérience humaine... Une autre façon de chercher... Quels sont les constituants essentiels de la démarche ontologique? Comment ceux-ci peuvent-ils créer un nouvel espace de recherche face à des expériences humaines extrêmes comme le fanatisme sous toutes ses formes?

En démarche ontologique...

Initialement, mon projet était de témoigner le plus rigoureusement possible de la démarche ontologique telle qu'elle semble se faire en moi, autant à mon insu qu'à mon su... Peut-être surtout à mon insu... Comment il m'apparaît, après coup, qu'une recherche, nommée plus tard ontologique, se serait initiée involontairement en moi, avant même que j'en fasse l'expérience... Comment je pourrais, plus volontairement cette fois, m'associer à cette recherche en essayant de mettre en place les meilleures conditions possibles pour qu'elle puisse continuer à se faire plutôt que de chercher à la faire... Comme si j'avais surtout à consentir à ses modalités d'action plutôt que de tenter de la diriger... Plutôt me laisser diriger par ma propre recherche... Ainsi compris, mon projet laissait entrevoir les singularités de cette position de recherche dite ontologique par rapport à la façon habituelle de considérer la recherche...

Le fanatisme au risque de la démarche ontologique

En dormance pendant plusieurs mois, mon projet m'est revenu à l'annonce d'un séminaire de recherche que nous avons eu à Québec en mars dernier... À la lecture du syllabus, j'ai été mobilisé par la précision des « constituants essentiels » de la démarche ontologique et par la possibilité d'illustrer comment cette dernière pourrait contribuer à mieux comprendre différents enjeux de l'expérience humaine comme la violence, le fanatisme, l'inceste et l'abus par exemple... M'est alors revenue une idée qui avait germé en moi quelques semaines plus tôt... L'idée d'écrire un texte pour tenter de comprendre certains de ces événements humains tels la collusion, l'abus, le fanatisme

religieux ou politique; événements qui me remuent tellement que je n'en sais que faire... Sauf une rage dont je ne sais pas quoi faire non plus... Beaucoup de ces événements dont je n'arrive même pas à retrouver le nom tellement ils me heurtent au plus haut point... Je suis particulièrement interpellé par les actes fanatiques comme les immolations et les actes kamikazes... À l'annonce du séminaire de recherche, cette idée, elle aussi tombée en dormance, devenait un thème pouvant peut-être porter mon projet de texte sur la démarche ontologique...

L'idée de parler à la fois des constituants essentiels de la démarche ontologique et de mes expériences face au fanatisme s'est imposée assez rapidement... Mais comment parler des deux à la fois?! Me sont d'abord venues différentes réflexions autour du fanatisme, à en oublier complètement les constituants essentiels de la démarche ontologique... J'ai donc opté pour suivre le mouvement de mes réflexions autour du fanatisme, espérant identifier ensuite les constituants de la démarche ontologique sous-jacents... Comme si j'avais fait le pari qu'il s'y déroulerait déjà une démarche ontologique... Parler des constituants essentiels de la démarche ontologique seulement après avoir pris le risque volontaire de la laisser involontairement se faire...

Le fanatisme: celui de l'autre ...

Donc quand j'entends des reportages relatant des gestes de barbarie, des prises d'otages et des sacrifices humains, j'entre dans des colères violentes, stériles et souvent compromettantes pour moi... Des mouvements de dénonciation, d'indignation et de condamnation qui me sont graduellement apparus comme révélateurs de mon impuissance... Comme si je cherchais à tout prix des moyens pour éradiquer ces gestes violents ou tout au moins en punir les auteurs... Sans ces réactions finalement inefficaces pour m'apaiser, il me semble que je n'aurais pu que hurler, pleurer, me tordre de douleur ou perdre connaissance... Peut-être surtout perdre connaissance parce qu'avoir connaissance serait trop douloureux...

Un jour m'est venue cette idée que «je ne sais pas quoi faire avec tout ce que ça me fait...». Il m'est aussi venu qu'il y aurait à comprendre d'abord ce que ça me fait plutôt que ce qu'ils font...

Graduellement s'est éveillé en moi le désir de chercher «ce qu'il y aurait de pas fou dans ces événements humains extrêmes qui me rendent un peu fou...». Espérant ainsi apprivoiser quelque chose entre ce qui est fait et ce que ça me fait vivre... Peut-être aussi chercher ce qu'il y aurait de pas fou dans mes réactions qui semblaient d'abord un peu folles... Ce n'est qu'à ce moment que j'ai pu vraiment me mettre à l'écriture de mon texte. Auparavant, je ne pouvais pas prendre le risque, c'était trop éprouvant... Ça s'affolait et ça partait dans tous les sens... Parallèlement à l'écriture, je lisais le

dernier roman de Robert Lalonde, un auteur québécois, roman d'ailleurs intitulé : « À l'état sauvage ». J'y ai trouvé un passage formulant assez fidèlement mon désir pour ce texte.

Un vieillard qui passe de longues heures à observer l'immobilité d'un grand héron à l'affût explique à son ami : « Un jour, un soir, je vais finir, non pas par comprendre, mais par éprouver... ce que ressent l'oiseau...¹ ». Éprouver, ressentir en moi ce que, peut-être, ressent cet autre qui me semble être si différent de moi... Et ressentir en moi ce qui se meut et ce qui s'émeut autant, pour en éprouver un tel malaise...

Le fanatisme : le mien...

Je suis longtemps demeuré habité par cette phrase qui veut que je ne sache pas quoi faire avec ce que me font vivre ces événements humains extrêmes... Interrogé aussi par la nécessité de faire absolument quelque chose... Nécessité qui m'est révélée par mes excès de colère et mes élans de mouvements répressifs... Graduellement, j'ai pu réaliser que j'étais moi-même éveillé dans des gestes et des mouvements tout aussi violents et extrêmes que ceux que je voulais absolument réprimer chez les autres, les fanatiques... Dans mes réactions extrêmement violentes, je me retrouve indubitablement dans une position assez proche du fanatisme que je veux décrier... À prime abord, cette réflexion sent peut-être la culpabilité... Mais moi, il me semble plutôt être en train de prendre lentement le risque d'« éprouver » ce que ressent le fanatique aux prises avec sa propre nécessité... Nécessité de faire absolument quelque chose face à des émotions avec lesquelles il ne sait pas quoi faire lui aussi... En ce lieu, on pourrait comprendre les violences extrêmes, l'holocauste, le narcissisme, les gens qui se livrent sur les lignes ouvertes ou ces gens qui ont un urgent besoin de s'adresser au premier venu dans une salle d'attente...

Le fanatisme ainsi éprouvé serait une adaptation extrême de certains humains ou certains groupes d'humains, y compris moi-même, face à des événements humains insupportables provoquant des sensations avec lesquelles ils ne sauraient vraiment pas quoi faire... Sensations pour lesquelles ils cherchent des dégagements dans des gestes aussi violents, douloureux et coûteux que les émotions extrêmes qui les génèrent... La force de la réaction donnant, elle, la mesure du malaise éprouvé...

1. LALONDE, Robert, *À l'état sauvage*, Boréal, 2015, p. 121.

Peur d'être rien

Il me semble que l'on ne peut pas parler de cette modalité particulière de l'expérience d'impuissance sans parler aussi de l'expérience d'être rien...

Il me semble en effet qu'il n'y a qu'un pas entre l'expérience d'impuissance et la peur d'être rien... Vouloir faire quelque chose à tout prix, ce n'est pas loin de craindre d'être rien... Dans ces gestes extrêmes, il y aurait une tentative désespérée pour passer de « Rien » à « Tout »... Et il semble que, souvent, le geste ne peut réussir que dans la mort de l'un ou l'autre... Tout autre geste, aussi extrême soit-il, n'arrivant pas à apaiser le malaise extrême ressenti... D'où la nécessité de poser un geste ultime pour La Cause ou pour l'Au-delà... Un geste ultime pour contrer l'expérience insupportable d'être rien...

Même si ces quelques réflexions n'épuisent certainement pas tout ce qui est impliqué dans l'expérience humaine du fanatisme, elles me permettent un début d'espace dans mes rapports avec certaines expériences humaines extrêmes... Même si le risque est d'abord immense, il me semble un peu libérateur de ne plus avoir à maintenir à tout prix le fanatisme en dehors de soi, chez les autres... Comprendre que le fanatique n'a pas plus le choix de ses gestes que moi de mes réactions à ses gestes. Encore faut-il prendre le risque de reconnaître mes réactions comme m'appartenant et m'exprimant... Position qui n'est probablement pas souvent accessible ou possible pour le fanatique...

Les constituants essentiels de la démarche ontologique

À ce moment de mon texte, il m'apparaît que je pourrais reprendre les grandes lignes de mon projet initial pour les apposer plus directement au cheminement qui s'est imposé jusqu'à maintenant dans mon effort pour apprivoiser le fanatisme...

Il me semble qu'avant même que je réalise que j'avais de fortes réactions à tous ces événements humains, une démarche s'était amorcée en moi, sans que j'en fasse l'expérience... Au moment où s'est manifesté mon désir d'écrire pour me libérer de mes charges colériques face à ces événements, ma démarche est devenue plus volontaire... J'ai pu m'y associer en essayant de mettre en place les meilleures conditions possibles pour qu'elle puisse se faire...

Mettre en place les meilleures conditions possibles pour que la démarche puisse se faire, ça réintroduit les constituants essentiels de la démarche ontologique apparemment abandonnés en cours de rédaction... Je dis apparemment car, en réalité, je les ai sentis tout au long de ma rédaction... Je ne cherchais pas à les appliquer volontairement, ils commandaient le texte...

Ils guidaient le mouvement d'écriture... Ici je pourrais dire que la démarche ontologique est une position de connaissance qui « s'arrime » au mouvement de l'expérience humaine et permet ainsi de l'« éprouver » et d'en avoir sa propre expérience... Elle n'arrête pas le mouvement pour le comprendre, elle tente de le suivre... Une disponibilité particulière que permettent ces trois constituants essentiels de la démarche ontologique auxquels j'ai tenté de consentir...

Une disposition rigoureuse du chercheur à prendre le risque de tout lui-même...

Consentir à mes réactions qui semblent d'abord un peu folles, prendre le temps et le risque de les considérer comme miennes, renoncer à faire porter à l'autre l'irrecevable de la violence éveillée en moi et, finalement, reconnaître mon propre fanatisme dans mes réactions au sien, ça ne peut pas se faire rapidement et sans heurts... La rigueur nécessaire ne peut pas être que volontaire et le risque à prendre doit tenir d'une longue démarche parsemée de courts consentements et de longs refus... On ne s'approche pas impunément de soi... Il est longtemps nécessaire de garder l'autre entre soi et soi i.e. responsable de nos expériences... Pourtant, quand il devient un peu possible de reconnaître mes expériences comme miennes, l'autre trouve, au moins en moi, la possibilité d'être tout ce qu'il est... Et on dirait même que ça nous rend, lui et moi, plus respectables à mes yeux...

Une mise entre parenthèses de tous les « a priori » théoriques, culturels, etc.

Mise à part la folie, la sienne, je disposais de peu d'explications satisfaisantes pour comprendre le fanatique et me différencier de lui... Avouons que la folie, ce n'est pas léger comme « a priori »... Il m'a fallu du temps pour réaliser que c'était une compréhension désespérée pour me protéger de la menace représentée par l'expérience du fanatisme. Du temps aussi pour réaliser que je me sentais menacé et que mes compréhensions et mes solutions expéditives étaient des protections.

Dans une autre citation empruntée aussi à Robert Lalonde, A. Tchekhov dit : « Si on se met à philosopher, cela veut dire qu'on ne comprend pas² »... Bien d'accord... surtout si philosopher, ça veut dire chercher autrement. Face à des événements extrêmes comme le fanatisme, il y a d'abord à réaliser que nos façons habituelles de comprendre ne suffisent pas. Réaliser que l'on ne peut pas comprendre serait déjà un début de recherche plus... ontologique.

2. *Ibid.*, p.93

Une telle expérience humaine, ça ne se comprend pas, ça ne s'explique pas, ça ne peut qu'être reçue dans une position d'ouverture et d'accueil à tout ce qui est ou cherche à être...

Une ouverture globale à soi-même et à toute la vie: interdépendance et paradoxalité...

Consentir à être porteur de dispositions réelles au fanatisme et reconnaître que le fanatisme est un événement humain incontournable autant pour celui qui le porte que pour celui qui en est témoin ou victime, ce n'est pas une position populaire et facile... Considérer que tout ce qui est a à être, ça exige de renoncer au clivage que l'on cherche constamment à faire pour nous protéger de l'irrecevable de nous et des autres... C'est reconnaître que le fanatisme, c'est aussi de la vie qui a à être et qui fait être...

Dans le fanatisme, il y a un lien entre moi et l'autre... une interaction d'interdépendance... Paradoxalement, plus il est possible pour moi de porter mes réactions au fanatisme de l'autre, plus je lui donne d'être tout ce qu'il est, plus il me donne d'être tout ce que je suis... Nous sommes liés et interdépendants... Sans lui, mes penchants fanatiques me seraient inconnus et irrecevables; sans moi, il serait souvent forcé de porter seul son fanatisme ou de l'agir, seul moyen accessible pour s'en soulager...

Conclusion: le corps comme maître d'œuvre...

Les constituants essentiels de la démarche ontologique ne sont surtout pas des règles ou des techniques que l'on apprend et que l'on applique pour amorcer une recherche... Ce sont plutôt des attitudes, des positions que l'on apprivoise progressivement dans un effort de soumission volontaire à l'involontaire qui nous habite... Et le maître d'œuvre de cette démarche, c'est le corps... Ce corps que nous sommes, qu'il nous a fallu entendre, attendre et apprendre pour que la démarche ontologique et ses constituants essentiels puissent enfin émerger... Dans mon effort pour apprivoiser le fanatisme, il m'a fallu prendre le temps et le risque du corps que je suis... Il me semble que c'est d'abord dans mes impatiences corporelles que j'ai pu réaliser que j'étais beaucoup plus atteint et concerné que je ne le savais par ces expériences humaines...

La démarche ontologique repose essentiellement sur une expérience subjective du corps... Une expérience qui ne peut devenir accessible que dans un long et souvent difficile apprivoisement... Il est de plus en plus évident pour moi que, sans le travail corporel, il m'aurait été impossible d'oser prendre le risque du corps que je suis... Le travail corporel m'aura permis de m'en remettre à mon corps qui, lui, s'est avéré être beaucoup plus fidèle à moi que je n'arrivais à le faire volontairement... De même, aussi

pénible que fût pour moi le travail de groupe, aussi nécessaire fût-il pour me permettre de m'en remettre au corps que je suis. Il a fallu que le groupe se prenne dans ses singularités et me prenne dans les miennes le plus souvent refusées pour que je consente, après toutes ces années, à l'être que je suis... Apprivoiser le fanatisme en moi et chez les autres m'a ouvert des perspectives pour apprivoiser d'autres expériences humaines avec lesquelles je me sens à l'étroit... Pour que tout ce qui a à être puisse être chez-moi et chez les autres...

Au risque d'être soi

Gilles Rioux

Sherbrooke, Québec
rioux_gilles@sympatico.ca

Après plus de quarante ans de recherche, l'expression « au risque d'être soi » me semble encore celle qui définit le mieux la psychothérapie en abandon corporel. Que signifie ce risque pris d'être entièrement soi dans son rapport à l'humanité et à l'univers dans une psychothérapie devenue au cours des années une véritable démarche ontologique? Qu'est ce que cela implique d'être psychothérapeute dans le cadre d'une démarche ontologique?

*« Un homme devrait chercher ce qui est,
et non ce qu'il croit devoir être. »*

Albert Einstein

Pendant mes vacances, l'été dernier, j'ai pris plaisir à relire l'essai sur l'abandon corporel, un collectif publié en 1993 que nous avons intitulé *L'abandon corporel, au risque d'être soi*. J'ai été impressionné par la richesse et la profondeur de notre recherche à cette époque et encore davantage par le chemin parcouru depuis sa publication. En prévision du colloque de l'été 2015 et afin de pouvoir partager avec vous, j'ai eu le goût de mettre en mots mon expérience de psychothérapeute en abandon corporel depuis 1975.

Après toutes ces années de recherche, l'expression « au risque d'être soi » me semble encore celle qui décrit le mieux l'expérience d'une psychothérapie en abandon corporel.

Prendre le risque d'être entièrement soi dans notre rapport à l'humanité et à l'univers, laisser émerger la vie qui nous habite, apprendre sans cesse d'elle, tout mettre en œuvre pour que celle-ci puisse s'exprimer, faire fi de toutes nos connaissances, références théoriques et schémas sur ce que l'être humain devrait ou ne devrait pas être, telle était à l'origine la position de la recherche en abandon corporel et telle elle le demeure.

La psychothérapie en abandon corporel suppose l'abandon à ce corps qui est là, tel qu'il se manifeste, au-delà de nos différents filtres, au-delà de l'ego bien structuré, au-delà des diverses définitions, philosophiques, psychologiques ou scientifiques qui, souvent, peuvent faire obstacle à une expérience directe, jusque là inédite. L'abandon corporel *défige* nos connaissances pour accueillir ce qui apparaît, ce qui est une manifestation de soi, au-delà de tout contrôle et de tout modèle préconçu.

Dans l'expérience attentive d'une présence totale à soi, à l'occasion d'un simple toucher présence, les mouvements inattendus, involontaires, émergeant des corps mêmes des psychothérapeutes chercheurs, furent des phénomènes déterminants dans la recherche en abandon corporel. Le toucher présence laissait apparaître une organisation inconnue de nous-mêmes, il donnait accès au mouvement de notre être entier, de toutes ses parties, de toute son énergie. Cette expérience permettait de rejoindre en nous une vie souterraine, ordinairement occultée, une vie qui nous apparut bientôt être là depuis toujours, une part de notre vie auparavant inaccessible. Cette vie n'était pas une autre vie, c'était bien la nôtre. Comme si cette vie souterraine, toujours en mouvement, n'avait attendu que le moment propice pour se manifester.

On a d'abord cherché des causes à ces mouvements involontaires de notre être. La recherche soutenue en abandon corporel nous a permis de réaliser que l'accès à cette partie de soi, à peu près inconnue jusque là, n'était pas que causal. Force fut de reconnaître que l'involontaire n'était pas un effet uniquement dû au toucher présence, mais un accès à tout un monde subjectif et paradoxal, une énergie unique au-delà même des expériences passées, événements heureux ou traumatiques. Nous constatons que chacun ne réagissait pas de la même manière à un même environnement ou à un même événement. Cela dépendait de l'organisation intérieure de chacun. Ainsi, deux enfants ayant vécu dans une famille dysfonctionnelle ou deux sœurs ayant subi l'inceste de la part d'un frère ne présenteront pas nécessairement les mêmes vulnérabilités, la même fragilité. Bien sûr, chacun s'est adapté aux changements de l'environnement pour le meilleur ou pour le pire. Nous nous adaptons sans cesse aux événements, mais notre manière de nous adapter révèle notre organisation de vie unique, notre identité, qui nous sommes vraiment, notre énergie originelle.

L'expérience prolongée de la psychothérapie individuelle et de groupe en abandon corporel a fait découvrir et a donné accès à un mouvement de vie important, unique et constitutif de notre être.

L'abandon corporel nous a plongés dans une recherche au-delà de l'univers de la psychothérapie. Nous avons découvert que l'expérience de se recevoir était essentiellement une position ontologique, une recherche de l'humain sur l'humanité de chacun, une recherche à propos de sa propre humanité. L'abandon corporel est ainsi devenu une approche ontologique de la psychothérapie.

Nous savons que les grandes religions, les grandes philosophies, les grandes sagesse ont permis de donner un sens à l'univers, à la vie, à l'humain; nous savons que les sciences ont apporté un éclairage important pour la compréhension de l'humain. Tout cela a ainsi contribué depuis l'origine de l'humanité à une recherche nécessaire et toujours en marche, une humanité toujours en train de devenir. Le passage à l'ontologie, la nécessité de se recevoir tel que l'on est à chaque moment et d'habiter l'entièreté de l'être que nous sommes, se révèle un incontournable.

Le mouvement involontaire permet de saisir la subjectivité constitutive de chacun, subjectivité propre à chaque être humain. Risquer d'être soi, c'est recevoir de plus en plus cet involontaire, cette part de soi jusque là inconnue, qui est aussi soi, au-delà de toute apparente logique. C'est saisir l'élément singulier de notre être. C'est habiter la force unique de l'être que nous sommes.

Le seul raisonnement ne permet pas de rejoindre l'involontaire en nous. Cet univers, on s'en rend bien compte, va au-delà de toute analyse « dite » purement scientifique, il court-circuite le « pur » raisonnement. Il rejoint un lieu beaucoup plus global de l'être, son entièreté, voire sa vérité énergétique. Là, il n'y a plus rien d'objectif, rien d'appris. C'est un univers essentiellement subjectif, une subjectivité toujours en état de se dévoiler, jamais rejointe une fois pour toutes.

Les scientifiques du cosmos affirment maintenant que seulement 5 % de l'univers nous est perceptible. La réalité de l'univers serait beaucoup plus complexe que nos conceptions précédentes : 95 % de l'univers serait encore totalement inconnu. Nous pouvons aussi penser qu'il en est ainsi des possibilités de l'humanité. Chaque être humain tend à s'habiter au complet, à assumer tout ce qui n'a pas pu être assumé. Il tend, gauchement parfois, à se réaliser dans son entièreté. Cette conception place la finalité de l'humanité et de tout être humain dans un processus de création, de *cocréation*. Chacun est sans cesse en train de *co-crée*r avec son environnement, quel qu'il soit.

En refusant d'enfermer l'être dans un processus déjà achevé, la démarche ontologique va au-delà du monde de la causalité, au-delà de la simple rationalité. En un certain sens, elle dépasse notre compréhension ou nos définitions. La démarche ontologique nous plonge dans l'univers du paradoxe. Elle invite à assumer tout de soi, au-delà de toute limite, à laisser émerger ce qui est, en dehors des concepts du bien ou du mal, en dehors de tout jugement, moral ou autre. De tout temps, le bien et le mal s'amalgament et cela constitue l'une des caractéristiques particulières de l'humanité.

Le risque d'être soi, c'est le risque d'accéder à tout de soi-même, de s'habiter au-delà de toutes limites, dans la paradoxalité, nous dit Aimé Hamann. Le risque d'être soi, c'est assumer tout ce qui de soi nous a permis d'être qui on est, en incluant également ce qui voilait, occultait, tout ce qui de soi ne pouvait pas être. Phénomène apparenté à la lumière du soleil qui chaque nouveau matin nous empêche de voir les étoiles de la nuit.

Le romancier japonais Haruki Murakami écrit dans son roman *1Q84* : « Là où il y a de la lumière, il y a nécessairement de l'ombre, là où il y a de l'ombre, il y a nécessairement de la lumière. Sans lumière, il n'y a pas d'ombre, et sans ombre, pas de lumière. J'ignore si cela est bon ou mauvais. En un certain sens, cela dépasse notre compréhension ou nos définitions. Nous vivons cela depuis des temps immémoriaux ». Nos compréhensions, vérités et théories nous protègent souvent de toute une dimension de soi que nous ne sommes pas encore prêts à assumer. Ce qui nous échappe, nous fait peur, nous angoisse et nous terrorise, peut pourtant être un chemin de révélation de soi.

L'un des grands dangers de la condition humaine est celui de vouloir s'élever au-dessus de soi ou de se tenir en-dessous de soi, pour protéger tout ce qui n'a pas pu exister de soi.

Mon expérience tant personnelle que professionnelle m'a maintes fois amené à constater que plus nous cherchons à aller au-delà de nos capacités, plus nous nous efforçons de devenir parfaits et de garder inaccessibles des lieux de soi, plus ceux-ci risquent de venir nous hanter de façon terrifiante et, même, de nous détruire.

Deux brefs exemples pour illustrer le phénomène :

- Un chimiste très atteint par un divorce difficile, me disait : « Je me sens aujourd'hui comme une personne coupée de sa source. Je constate qu'il y a quelque chose, un élément personnel, une force au-delà des forces scientifiques que j'ai passées des années à définir, qui m'échappe. Toute ma vie, j'ai été reconnu pour mon intelligence : premier de classe, président de mon collège, bourses d'études, offres d'emploi valorisantes. Ma vie a toujours été facile. Je réalise que mon intelligence m'a toujours

protégé de tout un monde que je n'arrivais pas à sentir, d'une vie affective paralysée. Bien que j'aie toujours refusé de l'admettre, je sens maintenant que je suis tout à fait dépourvu sur le plan affectif. La pauvreté de ma vie conjugale et familiale en est la preuve. Je n'arrive pas vraiment à avoir de liens, même avec mes enfants. Pour la première fois de ma vie, je me sens complètement déstabilisé, à la fois émotionnellement et professionnellement».

- Une femme me racontait : « Je fais tout ce qui est nécessaire mais sans énergie. Je n'ai toujours fait que ce qui m'apparaissait comme les choses qu'il me fallait faire. Tout a toujours été lourd pour moi. Même manger est lourd pour moi. Peu d'initiatives viennent de moi. Toute vie en moi se rattache aux événements extérieurs. Je peux rester immobile des heures et des heures ». Sa psychothérapie au départ fut très ardue. Après quelques temps, elle me dit : « J'ignore si cela est normal mais j'ai de plus en plus le goût de déménager, je pourrais me permettre un appartement beaucoup plus confortable, plus grand; je pourrais avoir une pièce séparée où je pourrais peut-être commencer à peindre. Il me semble que j'aimerais cela. Mais cela me fait paniquer. Je pense que mon peu d'initiative, mon immobilisme est la terreur d'oser « être », d'oser ressentir le moindre désir. Un monde qui, je le sais maintenant, m'a beaucoup manqué. »

Derrière l'être intelligent, parfait, magnifique et beau que nous cherchons à devenir, il y a souvent un être extrêmement vulnérable, fragile, qui n'a jamais pu apparaître. Paradoxalement, derrière l'être dépressif, angoissé, terrifié, impuissant que nous sommes devenus, il y a un être puissant qui n'a jamais pu exister.

« L'homme a des endroits de son pauvre cœur qui n'existent pas encore et où la douleur entre afin qu'ils soient. » *Price*, premier roman de Steve Tesich, jeune auteur de 18 ans.

Ce qui conditionne complètement nos rapports les uns envers les autres, c'est le fait d'être des êtres humains, des êtres en mouvement, des êtres subjectifs et paradoxaux. Les rapports deviennent des rapports d'interdépendances. L'important n'est plus d'être compétent par rapport à l'autre mais de se permettre d'être soi-même, d'assumer l'être que nous sommes à chaque moment de notre histoire; là où être soi dans son rapport à l'autre donne aussi à l'autre l'opportunité de se risquer d'être qui il est, d'être lui-même à chaque moment de son histoire. C'est dans l'interdépendance que nous avons accès à qui nous sommes, là, maintenant. Le monde de l'interdépendance donne à chacun la possibilité de recevoir sa propre existence subjective. L'être d'interdépendance, c'est celui qui risque d'être qui il est, dans le rapport à l'autre, se révélant sans cesse, changeant sans cesse.

L'accès à soi permet tout à la fois un mouvement vers une libération, vers une liberté qui surgit, comme dans un cocon où une vie insoupçonnée se déployait.

Être psychothérapeute dans la démarche ontologique nous engage envers nous-même d'abord. Il s'agit d'abord de recevoir qui on est. C'est ce qui permet à l'autre d'être qui « il est », de « se faire être », sans cesse. Cela favorise une atténuation des défenses, cela place l'autre dans un état de confiance et lui permet d'appivoiser « qui il est ». De là, une connexion accrue à lui-même, voire une confiance en la vie en soi.

Le mode de rapport établi avec l'autre est essentiellement subjectif. En tant que psychothérapeute, je ne suis plus un expert. À l'occasion de mon rapport à cet autre devant moi, je me reçois tel que je suis et donne à l'autre de se recevoir tel qu'il est, lui aussi. Je ne pars pas d'un savoir mais d'une interaction, d'une relation sans cesse en train de se faire, pour aller vers un mouvement de vie.

La science, la philosophie, la psychologie et la théologie apportent un éclairage important pour la compréhension de l'humain. Mais ces « vérités », si elles sont figées, bloquent ou voilent les principes mêmes de la nature, à savoir le paradoxe d'une vie toujours à être assumée, une vie en processus de devenir.

Comme psychothérapeute, j'ai à recevoir ma vie, indépendamment de ce que me donne l'autre. J'ai aussi à recevoir tout ce que l'autre éveille en moi et qui m'appartient; recevoir tout ce que le rapport fait émerger en moi, des lieux inconnus et parfois très troublants. J'ai à faire en sorte que toute réalité soit reçue, que la vie présente en moi puisse se manifester telle qu'elle est. Cette démarche du psychothérapeute, processus sans fin, demande une grande rigueur.

Le risque de vouloir être soi, de toujours chercher à s'accomplir, de réaliser l'énergie unique que nous sommes nous amène à l'entière du sens de notre humanité et l'ouvre à une dimension spirituelle où chacun devient tout ce qu'il est. Le spirituel, c'est procéder à sa propre expérience, et la vivre. Assumer tout de soi-même ouvre sur l'espérance. Comme nous dit Aimé Hamann, chaque individu est l'espérance que ce qui est au fond même de la matière puisse apparaître. L'humanité porte le spirituel. La matière est porteuse du spirituel. Le risque d'être soi n'en serait-il pas la manifestation, l'incarnation?

Arriver chez soi: l'expérience de se recevoir

Yvon Blais

Montréal, Québec

yvonblais@videotron.ca

Entreprendre une démarche ontologique, c'est se donner l'opportunité d'avoir accès à toute la subjectivité qui nous constitue. Cet accès est possible en prenant ce qu'on appelle « la position », c'est-à-dire en prenant le risque de tout recevoir de soi comme c'est organisé. Comme c'est devenu. Et comme nous appartenant. Comment se vit cette expérience de recherche? Pourquoi est-ce si long d'arriver chez soi? Et pourquoi ferait-on tout ça?

Être présent

Dans la recherche ontologique, accueillir signifie être présent à ce qui est là en soi. Comme c'est. Comme ça se présente. Sans rien arrêter. Sans rien provoquer. Prenant le temps qu'il faut pour que ces mouvements intérieurs, ces mouvements d'être, qui cherchent à être, puissent être. Des mouvements, que, dans la démarche, on nomme souvent « ça » : ça pourrait se refermer, se mettre à tout saccager, à tout envoyer promener, à accuser tout le monde. Ça se retirerait. Ça s'endormirait. Ça se collerait à l'autre. Un « ça » qui ne se réfère pas ici à celui des pulsions inconscientes comme en psychanalyse, mais à des mouvements de vie qui cherchent à être sous quelques formes que ce soit. Des mouvements à ressentir. À reconnaître comme une expression de ce que nous sommes. Des mouvements universels qui font de toute l'humanité ce qu'en nous tous elle est devenue, mais qui s'expriment en chacun, selon sa singularité. Une sorte de « ça ontologique ». Ce pourrait être, il me semble, une façon de les nommer.

La rigueur dans accueillir

Être présent à ce qui est là en soi, comme c'est. Parce que : « *C'est ce qui est qui a à être* ». Même si ça nous paraît trop petit pour en tenir compte. Ou trop furtif. Un simple geste. Un mot qui nous a échappé. Comme une main levée en soi et vite redescendue. Mais qui n'est pas passée inaperçue, à cette séance de groupe, pour l'autre assis en

face de nous et qui dit : « *Je reviendrais sur...* ». Et qui nous redonne ainsi la vie qui, en nous, se serait tue. Rien, n'est trop petit pour ne pas être accueilli. La rigueur est là : une quantité peut être vécue comme négligeable, mais pas à négliger.

Être présent à ce qui est là en soi, comme c'est. Même quand il ne s'y passe rien. Que tout semble se mettre sur pause. Comme si le mouvement s'était arrêté. Que faire? Rien. Rien d'autre que d'être présent à ce qui est là. Parce que l'arrêt, reçu, devient mouvement. Là encore, une même rigueur : ne rien provoquer.

Être présent à ce qui est là en soi, comme c'est. Même quand ce qui survient n'est pas le mouvement attendu.

Un jeudi matin, comme tous les jeudis, c'est la rencontre du petit groupe. Mais cette fois-ci, juste avant, il y a ce rendez-vous à l'hôpital : une laryngoscopie pour vérifier l'état de mes cordes vocales. Je m'attends à une récurrence. Mais tout est beau. Le chirurgien est heureux de me l'apprendre. Je devrais, moi aussi, me réjouir. Mais non. Contre toute attente, ce n'est pas ça qui est là. En moi, ça reste figé. La rigueur est là aussi : faire de la place à tout ce qui est là de soi, même si ça ne fait pas de sens. Et se dire : « *Ah! tiens, c'est curieux, c'est ça que ça fait* ».

Le passage à l'être

Il peut arriver, en prenant et en se maintenant dans la position, qu'une ouverture à l'expérience paradoxale puisse se faire. Un passage vers une nouvelle façon de se relier à soi et aux autres. Un passage à l'être.

Ce même jeudi, à la séance de groupe, je raconte ce qui vient de se passer à la clinique d'ORL. Au même moment, il me vient l'idée de parler de ma mère qui avait perdu l'usage de la parole quelques mois avant de mourir. C'est là que, brusquement, surgit un mouvement intérieur qui me prend de court. Une intense tristesse m'envahit et me fait fondre en larmes. Je venais là de toucher à une perte que je n'avais jamais sentie comme ça auparavant. Des dizaines d'années plus tard, cela pouvait maintenant être.

C'était donc possible qu'une perte, même très douloureuse, si elle était reçue, puisse nous rendre vivant. En faisant de la place à ce mouvement, je recevais ainsi un peu plus de ma vie.

C'est comme ça, que cette fois-là, je suis arrivé chez moi. Et ce n'est pas un hasard si cette expérience de la paradoxalité se fit à l'occasion du petit groupe. La présence de personnes se recevant favorise l'accueil de tels mouvements. La démarche en petits groupes est un lieu privilégié d'accès à soi. Avec et par les autres.

Prendre le temps

Depuis le début des temps, on aurait ce mouvement de la matière devenu humanité qui persiste toujours à être. Un mouvement de rapport et de désir qui chercherait à se recevoir. Qui tendrait à l'accomplissement.

Et pourtant, au même moment, on a toutes ces précautions qui sont prises pour s'éviter soi-même, tentant de réorienter la vie qui est là, de la faire taire, de la transformer, de la recouvrir ou de l'agir. Ça ne s'abandonne pas si facilement à être. Il nous en faut du temps pour se laisser habiter par ces mouvements de vie et en arriver à se dire : « *C'est ça qui est là* ». Il nous en faut du temps aussi pour les habiter ces mouvements, y consentir et arriver à se dire : « *Ça, c'est moi* ». Pourquoi tant de temps? Pourquoi ne pourrait-on pas avoir accès à tout de soi? Tout d'un coup? Une fois pour toute?

Dans la Grèce antique, il y a un oracle très célèbre qu'on appelle Tirésias. C'est un devin. Le médium de l'époque. Aujourd'hui, il accueille une mère avec son jeune enfant.

Elle s'appelle Léiropé et c'est une mère inquiète : « *Dites-moi, quelle vie attend mon fils?* » L'oracle lui répond que tout va bien aller pour lui et « *qu'il vivra longtemps, s'il ne se connaît pas* ». Je me disais : c'est étrange comme prédiction? Quand on sait toute l'importance que notre civilisation accorde à la connaissance de soi.

Léiropé tenait à son fils. Elle observa à la lettre la consigne de l'oracle : tout fut mis en place pour que son fils ne se connût pas. Pour qu'il n'eût pas accès à son image extérieure. Et, même si sa beauté le fit aimer par de nombreux jeunes gens et jeunes filles, personne ne pût le toucher. On pourrait dire, métaphoriquement : tout était fait pour que rien ne puisse éveiller quoi que ce soit en lui, de lui. « *Il vivra longtemps s'il ne se connaît pas* ».

Ce jeune homme s'appelle Narcisse, le Narcisse de cette légende mythique qui est arrivée jusqu'à nous par l'entremise d'Homère et d'Ovide¹. La fin de l'histoire nous est plus familière : un jour lors d'une promenade, Narcisse s'approche d'une fontaine pour éteindre sa soif. Et là, tout d'un coup, pour la première fois, il se voit dans le reflet de l'eau. Il restera sous le choc! Et mourra là, comme ça. Prostré. Incapable de se détacher de ce qu'il avait aperçu.

1. *Narcisses*, Nouvelle revue de psychanalyse, 1976.

Peut-être que nous aussi, si nous avons accès à tout de nous, d'un seul coup, ce serait effectivement tragique. Et comme ce fut le cas pour Narcisse, peut-être qu'on n'y survivrait pas.

Toutes ces précautions d'évitement de soi qu'on appelle parfois « résistances au processus » jouent donc un rôle important : nous soutenir tant bien que mal comme des garde-fous, tout au long de notre apprentissage de soi, à la mesure de notre capacité de se recevoir.

Ce qu'apporte la démarche ontologique

Pourquoi entreprendre une telle démarche? Pourquoi y rester si longtemps? On dit : « Ça donne d'être et ça fait être ». Mais, singulièrement, chez chacun, comment cela peut-il s'exprimer?

Une fin de semaine de décembre, quelques mois avant la tenue de ce colloque, j'accueille chez moi des camarades qui sont, eux aussi, en démarche, pour un atelier d'écriture involontaire animé par Marie Clark. Chacun y écrit d'abord pour soi en essayant « de prendre et de se maintenir dans la position ». Pour ensuite en partager le contenu avec les autres participants. Je veux profiter de cet atelier pour m'avancer dans la rédaction de ce texte. Surtout la fin de celui-ci : ce qu'a pu apporter une démarche ontologique dans ma propre existence. Mais écrire dans la position, c'est parfois être amené là où on ne sait pas. Dans des lieux qui ne vont pas de soi.

À cette occasion, voici ce qui est advenu :

- *La démarche ontologique? Ça ne donne pas ce que j'y suis venu chercher. Ça donne ce que j'y ai trouvé : quelqu'un beaucoup plus fermé qu'il ne le pensait. Beaucoup moins à l'aise qu'il ne l'imaginait.*
- *La démarche ontologique? Ça donne la colère. La colère que je ne pensais pas avoir. Ça donne la tristesse que je ne soupçonnais pas. Ça donne la fatigue que j'ignorais. Ça donne du poids. De la pesanteur. De la profondeur. De la mort que je taisais.*
- *La démarche ontologique? Ça donne du rapport. Ça fait exister les autres. Les sentir. Les aimer.*
- *La démarche ontologique? Ça donne de la déception. Une profonde déception. Parce que des fois, il me semble, que j'aurais pu « être beaucoup plus ». Que j'aurais pu « faire beaucoup plus ». Et que la démarche ne m'a pas amené à ça. Mais plutôt donné accès à un pays qui n'est pas une caverne d'Alibaba mais un petit pays qui survit. Un petit pays qui est le mien.*

J'ai cessé ici d'écrire, surpris de la place qu'avait prise, tout à coup, en moi cette déception. Il y a des expériences d'être qui sont parfois plus bousculantes que d'autres. Surtout quand ce qui n'a jamais pu être accueilli, surgit pour la première fois et occupe tout l'espace en soi. Du moins au début avant de reprendre sa place. Mais à chaque fois que ça peut être un peu reçu. Comme ça peut. Que ça s'apprivoise un peu plus. À chaque fois, ça donne un peu plus de place en soi, pour soi. Un peu plus d'être.

Il n'y a pas qu'une façon d'arriver chez soi. Mais ce qui est certain, c'est qu'on n'y arrive pas quand on veut, uniquement au moment où on le décide. *«On ne vient pas à l'expérience paradoxale, c'est plutôt elle qui vient à nous et qui nous trouve si nous y sommes².»*

Encore ébranlé de cette rencontre avec soi, je suis allé retrouver les autres participants de mon groupe. En les apercevant, il m'est venu : *«Que c'est agréable d'avoir du monde chez soi»*.

Cette expérience d'écriture, «en prenant la position», avait fait, en moi, un peu plus de place pour moi, et en même temps, un peu plus d'espace pour les autres, parce que *«c'est la place faite à soi qui est celle faite aux autres³.»*

2. DESHAIES Gilles, *Actes du 6^e colloque de recherche en abandon corporel*, 2011.

3. HAMANN Aimé, *Actes du 2^e colloque de recherche en abandon corporel*, 2003.

Thématique 5

La position ontologique dans le contexte de la pratique clinique

Jean-Michel Atlani	Qu'est-ce que « nommer » dans une démarche ontologique
Jean-Yves Levasseur	Être qui l'on est... et rien d'autre
Ariane Meyenberg	« Tais-toi! » ou le silence pour entendre!
Line Alarie	Quand la personne que vous aimez présente un problème de dépendance

Qu'est-ce que « nommer » dans une démarche ontologique

Jean-Michel Atlani

Paris, France

jmatlani@mac.com

L'auteur décrit la spécificité de « nommer » dans la démarche ontologique. Qu'est-ce que cette parole qui advient en soi au cours de la démarche, au-delà de toute représentation, du faire, de toute causalité, et de toute compréhension mentale ou logique. Quelle en est sa source? En quoi cette expérience, cette parole qui, advenant en soi, font-elle place à l'être de l'autre et de soi-même?

Afin de préciser la position du thérapeute chercheur ontologique, il m'importe, à l'occasion de ce colloque, de me placer du point de vue de son silence intérieurement actif, pour explorer l'émergence, à certains moments, d'une parole habitée qui fait place à son être et à l'être de l'autre en le nommant.

Le mouvement qu'on pourrait dire « ontologisant » qui est le nôtre nous implique d'abord en tant que personne singulière plus qu'en tant que thérapeute dans une recherche et un apprentissage permanents de soi par les vécus éveillés à l'occasion d'un autre, le client, le patient, en individuel ou en groupe. Cette implication personnelle est faite de toutes nos réactions, nos compréhensions relatives autant que de nos incompréhensions, notre écoute subjective, non technique et non interprétante, que ce soit en individuel ou en groupe. Cette implication même nous laisse d'abord dans un vide, un silence, parfois un désarroi, tous vécus que nous avons à assumer en tant que tels, comme étant nous-même éveillé par un autre.

Cette présence à soi en même temps qu'à l'autre, cette qualité de présence, nous amène à vivre l'expérience de ne pas savoir l'autre ni nous-même. Cette expérience d'être soi-même éveillé, touché, gêné, réactif, voire parfois connivent à l'occasion de cet autre, ouvre à un espace de vécus de toutes sortes. C'est en laissant toute expérience se faire en soi comme c'est que, peu à peu, émerge un entendement, faisant place à l'autre autant qu'à soi-même.

C'est de ce non savoir, habité comme soi, que peut émerger un silence, une parole faisant place et sens et qui, pour les thérapeutes, est la source de « nommer ».

Nommer, qu'est-ce que cette expérience, cette parole qui, advenant en soi, fait place à l'être de l'autre et de soi-même?

Qu'est ce que « nommer »?

Avant d'être un acte, cela se fait, se prépare en amont, intérieurement pourrait-on dire, dans le trouble, le non savoir de ce qu'il en est, trouble lié à tout ce qui se dit et peut sembler s'égarer, en particulier dans le travail en groupe à l'occasion de la prise de parole des uns et des autres.

Alchimie d'un travail qui se fait à bas bruit, d'une écoute qui cherche et se cherche dans l'inconnu, les réactions inattendues des uns et des autres. Ce travail tout intérieur ressemble à la maturation silencieuse autant que puissante d'un germe que l'on ne savait pas être là, expérience métaphorique, du végétal, de l'animal, de l'humain qui, petit à petit, révèle le chacun de nous-même comme étant, sous sa forme spécifique, l'entier de l'humanité.

L'acte de nommer naît de cette avancée vers le singulier de chacun, son nom propre.

Nommer, étymologiquement, c'est dire le nom de quelqu'un, témoignant de sa singularité.

Nommer, c'est tenir sans relâche la position et s'ouvrir à la possibilité de cette parole qui nomme. Il ne s'agit pas de chercher, ni de trouver à nommer mais de se laisser être jusqu'au moment où ce mode de parole peut advenir.

Ce n'est pas que je nomme, ça se nomme en moi, nommer advient comme une jonction entre ce qui est dit, ce qui est vécu de part et d'autre, ce qui est senti et l'advenir d'une parole qui fait place, reconnaît, témoigne d'une rencontre et ouvre sur de l'inattendu.

Nommer, c'est être là comme c'est en soi et laisser venir, advenir, au-delà de toute compréhension intellectuelle, de toute interprétation, une parole d'être à être, faisant place et reconnaissance à ce que chacun est dans sa spécificité. Ce mode de parole qui nomme, ouvrant la porte à être soi comme soi en soi, donne toute sa place à l'autre, le reconnaissant dans ce qu'il est en toute subjectivité.

Cette ouverture est co-naissance de soi et de l'autre, inattendue et pourtant proche dès lors qu'elle est nommée.

Place est ainsi faite à une ouverture, à une intimité, à une connaissance et une reconnaissance, une co-naissance.

Dans l'acte de nommer, le dérangeant, voire l'insupportable de notre organisation humaine se mue en apprivoisement et ouverture.

Être qui l'on est... et rien d'autre

Jean-Yves Levasseur

Québec, Québec

levasseur.jy.5@gmail.com

La recherche ontologique, selon l'auteur, ouvre sur une vision du changement qui impose essentiellement d'être qui l'on est, dans un devenir sans fin. L'espoir d'être autre s'éteint progressivement pour faire place à recevoir qui l'on est. Le rapport entre le psychothérapeute et le client se transforme. Quels en sont les impacts?

Suite à toute la recherche dont nous sommes investis depuis tant d'année, je me retrouve au centre de ma vie, dans un tournant majeur, un tournant primordial et radical. Être qui je suis et ce que chacun de vous êtes. Voilà un dit de peu de mots. Il n'a de limite que l'organisation de chacun de nous, si petite et si grande soit-elle. Je ne serai rien d'autre que ce que je suis et vous ne serez rien d'autre que ce que vous êtes. Tout espoir de changement vient, pour moi, de s'arrêter définitivement et totalement. Il y a de quoi crier, hurler et se perdre à tout vent ou paralyser de peur. Pas simple à entendre et à recevoir pour nous en quête de ce que nous aurions souhaité devenir ou souhaité fuir. Quel dépouillement à consentir! Que d'espoirs à abandonner! Toute une vie à ne pouvoir être rien d'autre que ce que nous sommes. «*S.V.P. ne cherchez pas à me donner espoir!*» Il n'y plus d'espoir à échapper à la dure réalité d'être, n'être que ce corps en incubation de sa propre mort.

Je pourrais développer à partir de ce dit mais pour moi il y a surtout à rester là, sans mot, atteint par cette réalité incontournable de moi-même où ma recherche m'a conduit. Il y a, pour moi, d'abord à pleurer, puis à continuer ma route, à être en face de moi, en face de vous, étant. Mon intelligence n'est plus utile à raisonner. Il me reste à être toute ma folie, ma joie, ma peine, mon désespoir, enfin toute ma subjectivité contenue dans ce corps que je suis et à rencontrer la vôtre dans le vôtre. Ce n'est vraiment pas simple de consentir à être qui l'on est et à ce que les autres sont. Je suis humain, une bien petite partie de la réalité contenue dans cet univers vaste à s'y perdre. Je suis humain et je cherche à recevoir la vie et la mort que je suis avec la rigueur qu'il m'est possible d'assumer.

Mais revenons à ce tournant primordial et radical. Ce moment n'est pas pour moi une catastrophe, bien au contraire, c'est un allègement et un apaisement. Je m'explique. Par exemple, lorsque je suis dans la position de thérapeute, il me devient plus supportable de recevoir l'autre dans ce qu'il est, sans avoir à être compétent, intelligent, savant, etc.. Le client devient l'occasion, pour moi, d'être avec moi à partir de ce qu'il est et de ce qu'il éveille en moi. Il ouvre la possibilité d'approcher, dans le rapport, une plus grande intimité avec ma réalité de corps. Cette position ouvre ainsi la place à mes clients d'être ce qu'ils sont et de recevoir leur propre réalité, aussi subjective soit-elle.

L'ouverture à ce rapport d'interdépendance, avec tout ce qu'elle éveille d'ambivalence, fait de la place à tous les paradoxes de la vie et de la mort. Être vivant, c'est reconnaître que nous sommes mortels, et « être mort », c'est que la vie a existé. Celle-ci peut renaître si l'on consent à recevoir ces lieux de mort en soi. De même, il me semble, qu'il en va ainsi pour tout. L'entité de l'être, son unité, se fonde dans l'expérience paradoxale, c'est-à-dire la vie est aussi la mort, le manque peut être aussi le plein et vice versa. Il n'y a pas d'explication causale, je ne suis plus « manquant à cause de... », je suis manque et je suis plein! Finalement, que je sois dans un rapport de thérapeute, de parent, d'ami, d'ennemi, c'est toujours ces éléments qui entrent en jeu dans la position que la recherche ontologique en abandon corporel met en évidence. Le sens émerge au sortir de la causalité bien que ce ne soit jamais définitif. C'est à refaire en se recevant dans une disposition d'ouverture à être qui l'on est car être qui l'on est suppose que nous avons à être qui nous sommes vraiment, ce qui dépasse largement la représentation construite qui nous a contenus et a participé à la recherche de soi.

L'espoir serait peut-être, pour moi, une pause, un refus dans l'attente d'être. Ce pourrait être aussi le temps nécessaire pour arriver à la possibilité de consentir à qui je suis et à qui nous sommes. Dès lors, l'espérance s'impose. Être sans soi oblige l'espoir. Mais, maintenant dans cette longue et laborieuse recherche d'être, cette forme d'espoir m'apparaît de moins en moins nécessaire et certainement plus à tout prix. L'espoir d'être autre me déprime car je n'y arrive jamais. C'est souffrant d'être sans espoir mais combien plus difficile d'essayer d'y échapper. Consentir « au sans espoir » devient pour moi un allègement. Laissez-moi vivre avec ma souffrance car elle donne un sens à ma lutte pour vivre et je n'ai plus à vivre dans l'espoir d'échapper à ma réalité profonde. Là où je souffre, c'est là où je vis et là où j'espère, c'est là où je meurs, où je ne suis plus, où je dois échapper à moi-même. Mais n'entendez pas par là que je ne suis pas heureux; au contraire, c'est aussi là où je trouve satisfaction et dignité dans ma lutte à tenir ma vie, jusqu'à sa réalité la plus douloureuse, celle du « sans espoir »... n'être autre que ce corps en mal d'être et en attente de sa mort.

L'apport scientifique de l'abandon corporel a la grande portée de faire de la place à toute l'humanité que nous sommes. Mais attention, dans une intention qui lui est spécifique, qui est de recevoir qui nous sommes au-delà de tout savoir, dans et par le corps que nous sommes, dans et au-delà de tout agir. C'est avant tout de se recevoir et non pas à combattre, à changer ou à éliminer. C'est plutôt de prendre le risque de sortir de l'agir et de faire de la place à l'être comme il est, dans sa singularité, sa vulnérabilité, comme un maillon du devenir humain. C'est de se relier à soi et aux autres avec sa singularité et sa vulnérabilité dans un devenir sans fin. Et ce n'est pas peu dire. L'abandon corporel nous conduit progressivement à sortir de la causalité en ce qui nous concerne personnellement, collectivement et dans le devenir humain! Cette façon que nous disons « ontologique » de faire de la recherche est d'un sérieux et d'une rigueur qui ouvre sur des découvertes complémentaires à toutes les autres formes de recherche. La place de la subjectivité dans la recherche ontologique est centrale et fondamentale, tout autant que l'objectivité l'est pour les autres formes de recherche. La subjectivité contient tout autant de sens, seulement par le fait qu'elle existe réellement et concrètement.

Cette position de « se recevoir dans tout ce qui est soi » n'oblige-t-elle pas à consentir, du moins progressivement, à qui l'on est... et rien d'autre? Tout au long du chemin, il y a à rencontrer tous les refus de soi et des autres pour se rendre compte que ce qui est... est... et cela pour toujours.

Être qui l'on est... ne rien changer serait tout un changement! Depuis ce tournant radical, ma vie se meut dans une transformation, une actualisation de moi-même de plus en plus enracinée dans mon et dans notre humanité.

« Tais-toi » ou le silence pour entendre!

Ariane Meyenberg

Genève, Suisse

arianemeyenberg@yahoo.fr

Le silence rencontré en soi peut être vécu comme insupportable et conduire à une rationalité privant du lien à soi. Que peut apporter l'ouverture au silence en soi? Et qu'en est-il du lien aux autres?

Quand je suis en moi-même, c'est le silence que je retrouve inévitablement. Ce silence m'occasionne bien des difficultés et des questionnements. Pour moi, l'existence et l'identité devaient nécessairement passer par les compréhensions et par les mots. Pour moi le silence était synonyme de rien, c'était rien et ça ne donnait rien. C'était un retrait, un enfermement quasiment mortel. Je me suis donc mise en quête de savoir!

Mais on m'a aussi dit, de toutes sortes de manières de me taire: en me laissant là, en s'éloignant ou en se retirant, en s'énervant ou en me disant qu'on ne me comprenait pas... Et en écrivant cela, je sens en moi les blessures et l'envie de pleurer. Que de solitude, de vécus d'impuissance, que de désespoirs, de retraits et de vécus d'échecs dans mes essais de me dire ou de dire, dans mes essais de donner sens à ma vie et à la vie.

Je pense alors à d'où je viens, aux touchers affectifs à ne pas exprimer, aux différences à tuer, aux vraies paroles à taire... et je réalise que je suis aussi faite de cette organisation, où exister et prendre parole, c'est souvent à taire, à tuer tout autant pour moi que pour les autres! J'essaye de faire par-dessus, j'essaye de dire sans toucher et sans être touchée mais c'est dès lors difficile de trouver un chemin pour me dire. Je ne démêle pas bien les mots qui donnent la vie de ceux qui égarent ou qui l'enlèvent!

J'ai donc cherché à savoir, j'ai essayé de dire par-dessus sans trop toucher mais je me retrouvais de plus en plus embrouillée. Du savoir à l'être, il y a tout un chemin!

Mais, plus tard, on m'a dit: « Tais-toi que l'on te comprenne! ». Là, quelque chose a changé. Je n'entendais plus le « tais-toi! » de la même manière! C'était pour me comprendre! Dans cette position, l'autre, loin de vouloir me faire taire, voulait me comprendre? Je découvre alors que, lorsque je parle, ça éloigne... et que, lorsque

je me tais, ça rejoint... Sur le moment, ça me paraît un non-sens. Cependant, une nouvelle dimension s'ouvre ainsi en moi!

Bien que, consciemment, je faisais depuis longtemps l'éloge du silence, sur le plan intérieur, il en allait autrement. Je commence à entrevoir et même à consentir que ce silence ne soit pas rien! Je commence à reconnaître que ce silence ne me coupe pas nécessairement des autres et que les rapports passent par des chemins bien plus larges que les mots et les compréhensions. Certainement que la peur ou le refus de ce silence m'amenaient à me perdre ou à me blesser souvent.

Fatiguée des essais de parler qui ne rejoignent pas, je sens que ça lâche, que je lâche... j'abandonne la partie... je m'abandonne...

Mais consentir à rester dans cet espace me donne encore l'impression de quitter ou de me couper du monde extérieur, l'impression de risquer un enfermement, une disparition, un anéantissement et d'être à jamais réduite et enfermée dans ce silence, dans une dépossession angoissante.

Toutefois cette rencontre avec mon expérience intérieure, me met dans un espace où je me sens en suspens, comme en latence d'être, comme avant le temps et avant l'humanité, dense et sans forme saisissable, comme à la source de la vie! Serait-ce à la source de ma vie?

Dans cette ouverture à ce silence en moi, il m'est venu des rêves... des expériences... de nouvelles compréhensions... Je commence à avoir accès à des parties de ma vie qui n'avaient pas été reçues, tuées à la racine ou que j'avais fait taire, tuées, avortées... Celles-ci semblent chercher, dans ce silence, un chemin pour se vivre et se dire...

Et c'est bien paradoxalement en me taisant et en consentant à mon silence que s'ouvre la possibilité d'un rejoint au-delà de mes refus et de mes enfermements. Le silence, loin d'être un espace qui me sépare des autres, loin d'être l'opposé de ma parole, pourrait bien en être la source?

Quand la personne que vous aimez présente un problème de dépendance

Line Alarie

Montréal, Québec

line.alarie.cdc@ssss.gouv.qc.ca

Réflexions sur l'adoption d'une position ontologique dans l'animation de groupes dans un milieu institutionnel, plus spécifiquement auprès de la clientèle entourage du CRDM (Centre de réadaptation en dépendance de Montréal). Comment se présente la détresse de cette clientèle lorsqu'elle consulte? Qu'est-ce que la position ontologique vient changer dans le rapport à soi et aux autres chez les participants du groupe et chez le psychothérapeute?

Quand nous découvrons que l'un de nos proches présente un problème de dépendance (comme une addiction à l'alcool, aux drogues, au jeu ou à l'Internet), nous voulons naturellement l'aider. Comme les méfaits liés à sa dépendance nous amènent à vivre dans un contexte très chaotique, imprévisible et insoutenable, nous avons le réflexe de vouloir arranger les choses en disant à la personne dépendante comment faire, en réparant ses gaffes et en payant ses dettes. Nous essayons aussi d'autres stratégies comme la compréhension et la douceur. En pensant le protéger et se protéger, nous cachons très souvent la vérité. Nous tolérerons des situations difficiles de peur de provoquer un conflit ou des réactions violentes de la part de la personne dépendante. Nous allons même jusqu'à le blâmer ou le menacer pour qu'il change. Quand toutes ces stratégies ont échouées, nous nous retrouvons fatigués, frustrés et découragés.

À travers 13 années de pratique auprès de la clientèle entourage du Centre de réadaptation en dépendance de Montréal (CRDM-IU), j'ai pu constater à quel point les membres de l'entourage vivent une grande détresse dans leur relation avec la personne dépendante. Il s'avère que ce sont surtout les femmes qui sont touchées par cette problématique. La majorité de la clientèle de l'entourage du CRDM-IU est composée à 80 % de femmes (surtout des mères et des conjointes). Cette souffrance est trop souvent méconnue de tous et c'est pour cela que je trouve très important de vous en parler. Cette détresse est composée de différents éléments que je tenterai d'illustrer ici à l'aide de leurs propos.

Les membres de l'entourage accumulent beaucoup de frustrations face à ce qu'ils vivent avec leur proche dépendant. La colère est toujours là, même s'ils essaient de l'éteindre, percevant celle-ci comme « une mauvaise chose ». Une colère tournée contre le dépendant : « parce qu'il n'a plus aucun respect pour moi », dira une conjointe, mais aussi une colère retournée vers soi : la même conjointe ajoutera « ... et je ne me fais pas respecter non plus ! » Mais cette colère, malgré son intensité, n'arrive pas à recouvrir la peine profonde qui les habite.

Les membres de l'entourage éprouvent une profonde douleur de ne pas pouvoir vivre une relation de couple ou une vie familiale comme ils souhaiteraient. Ils nomment : « J'ai tellement de peine de le voir gâcher ainsi sa vie et de gâcher aussi la mienne. »

Les membres de l'entourage ressentent un sentiment de honte. La honte d'appartenir à un milieu familial rendu dysfonctionnel par la dépendance ; un milieu qui ne répond pas aux critères « d'une bonne famille » (Montigny, 2004). Souvent les conjointes nous diront : « Il me fait honte à chaque fois qu'on sort. » Le plus souvent, le jugement des autres fait écho à l'image qu'elles ont d'elles-mêmes, celle de ne pas « être normales » : Elles ajoutent « Ils ont raison de penser que je suis folle de rester avec lui. »

L'entourage vit aussi beaucoup d'inquiétudes. Si le consommateur ne rentre pas chez lui comme prévu ou s'il ne répond plus à son cellulaire depuis plusieurs heures, l'entourage devient rapidement inquiet. Une inquiétude souvent fondée, car le dépendant se positionne parfois dans des comportements très risqués. Alors, les membres de l'entourage se mettent à imaginer des scénarios catastrophiques et ils paniquent.

Il y a en plus la peur pour leur propre sécurité. Les membres de l'entourage se questionnent : « Est-ce que mon fils va encore me menacer pour avoir de l'argent ? Va-t-il m'en vouloir si je lui dis non ? Est-ce que mon conjoint va découvrir que je dors couchée sur mon portefeuille quand il se lève la nuit et fouille partout pour trouver de l'argent ? » Dans la littérature, on note qu'effectivement l'entourage se retrouve souvent confronté à la violence verbale et physique du dépendant (Tremblay, Bertrand et Ménard, 2005) et à son chantage affectif.

Cette peur est aussi ravivée quand les membres de l'entourage essaient de nouvelles stratégies comme de mettre plus de limites. Ils craignent que leurs nouvelles attitudes ne donnent pas l'effet escompté et même empirent la situation du consommateur. Le parent, par exemple, va craindre les conséquences pour son fils toxicomane. Il se demande : « Si je refuse de lui donner de l'argent va-t-il se mettre à voler ou se prostituer ? Va-t-il se détériorer davantage ? Va-t-il devenir un itinérant ? Se faire tuer ? Se laisser mourir ? »

Mais ce qui frappe d'emblée chez les membres de l'entourage, c'est l'omniprésence du sentiment de culpabilité. Les membres de l'entourage vont se demander ce qu'ils ont fait pour que leur proche consomme autant et si souvent. Ce qu'ils n'ont pas fait ou ce qu'ils auraient dû faire. Ils nous partagent : « S'il lui arrivait quelque chose, je m'en voudrais pour le restant de mes jours! » Ils s'en veulent à chaque fois que l'autre s'enfoncé. Ils s'en sentent responsables.

Ce sentiment de culpabilité est alimenté par de fausses croyances que les membres de l'entourage ont intégrées comme « Ne rien faire pour l'autre, c'est l'abandonner! » Ils se sentent donc obligés d'intervenir sinon ils restent convaincus d'être inadéquats dans leur rôle d'aidant. La culpabilité les force à agir pour réparer. Un élan qui devient plus fort que tout.

Même s'il est plausible que chez plusieurs d'entre eux la culpabilité soit plus facile à éveiller que chez d'autres, il ne faut pas sous-estimer toute l'énergie avec laquelle la personne dépendante, incapable en raison de son état mental de porter quoi que ce soit, essaie de rendre les autres imputables de ses propres échecs. Sans oublier la famille, les voisins et les amis qui, exaspérés du mode de vie du consommateur, commentent et critiquent à coup de « tu devrais » ou « t'aurais dû faire ça ». Les membres de l'entourage vivent donc dans un univers de reproches incessants.

Les conjointes vivent de plus une culpabilité et un stress très importants devant l'impact de la consommation du conjoint dépendant sur les enfants du couple (Tremblay et coll., 2005).

La culpabilité des membres de l'entourage s'alimente enfin à même leur propre imaginaire. Par exemple, nous entendons souvent la fantaisie : « S'il pouvait se faire arrêter par la police! ». En se disant cela, les membres de l'entourage souhaitent qu'une force extérieure à eux vienne arrêter cet enfer. Mais le fait même d'avoir eu ces pensées les replonge dans la culpabilité : Ils se disent : « S'il fallait que cela arrive! »

Les membres de l'entourage se présentent en consultation dans un état de grande fatigue physique et psychologique. Ils ont très souvent à jongler avec un stress financier important en raison des dettes engendrées par les méfaits de la consommation ou du jeu du dépendant. Les membres de l'entourage vivent un stress interne continu. Cela provoque chez eux des troubles de plusieurs ordres comme des troubles du sommeil, des troubles alimentaires, des maux physiques et de l'épuisement. Ils présentent aussi des troubles cognitifs tels que des problèmes de concentration et des difficultés à prendre des décisions. Très souvent, les membres de l'entourage reconnaissent qu'ils ont beaucoup trop tardé à se préoccuper de leurs propres signes de détresse.

En regard du dépendant, les membres de l'entourage se sentent de plus en plus méfiants et nous affirment : « Je n'ai plus confiance en lui, mais je ne lui dis pas de peur de le décourager »; ils se sentent de plus en plus impuissants en nous nommant : « Je ne sais plus quoi faire, il me semble que j'ai tout essayé! »; et ils se sentent de plus en plus ambivalents : « Je veux rester avec lui parce qu'il est quelqu'un de bien, mais cette relation est tellement difficile à vivre quand il consomme! »

Si les membres de l'entourage se présentent avec une détresse qu'ils arrivent de moins en moins à dissimuler, ils n'ont pas pour autant perdu espoir de pouvoir encore sauver l'autre. Ils viennent chercher de l'aide avec deux demandes : un soutien pour eux-mêmes, conscients de leur état de détresse personnelle et des outils pour favoriser un impact réel sur la relation avec le dépendant, dans l'espoir que la famille se porte mieux.

Au CRDM, dans les dix dernières années, j'ai pu rencontrer plus de 3500 membres de l'entourage. Pour leur venir en aide, le centre offre des services de soutien : par des rencontres individuelles, familiales et de couple ainsi que des groupes pour les accompagner dans leur cheminement.

Aujourd'hui, j'aimerais vous parler plus précisément de mon travail en groupe auprès de cette clientèle. Qu'est-ce que l'adoption graduelle d'une position ontologique, qui fait la place à ce qui « est » chez chacun comme c'est organisé (Hamann, 2003) et comme nous appartenant, change dans le rapport à soi et aux autres chez les participants du Groupe entourage et chez le thérapeute.

Chez les participants

La position ontologique permet premièrement de valider l'expérience subjective de chacun sans jugement, « sans les culpabiliser, les définir, les interpréter » (Hamann, 2003 b). Les participants nomment qu'ils accèdent à leurs émotions difficiles à accueillir comme la honte, l'ambivalence, la culpabilité, la colère et l'impuissance car ils trouvent dans le groupe un lieu où ils ne se sentent pas jugés dans ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Le sentiment de culpabilité, en autres, si fort chez eux, devient moins nécessaire lorsque ce qui était irrecevable de soi peut être enfin reçu. Le fait d'être accueillis dans leurs imperfections, dans ce qu'ils pensaient indigne face aux autres permet un soulagement et surtout une plus grande ouverture à soi. La culpabilité ne disparaît pas mais elle s'atténue. Lorsque celle-ci est vécue autrement; qu'elle ne prend pas toute la place mais prend sa place, les participants ressentent alors qu'ils sortent de cet enfermement.

Comme les membres de l'entourage sont souvent portés à utiliser l'agir pour ne pas ressentir, la position ontologique permet de créer pour eux des conditions pour ce qui «est» puisse être et non agi (Hamann, 2003 b). Le fait de se sentir reçus par les autres et par eux-mêmes dans ce qu'ils vivent maintenant fait qu'ils ont moins le réflexe de retourner dans l'agir répétitif d'avant. Plus syntones avec leur univers interne, c'est-à-dire plus en concordance avec leurs capacités et leurs limites, les participants tentent des actions qu'ils peuvent mieux soutenir, les mettant ainsi moins à risque d'échec.

De plus, même si l'élan naturel des participants se fait vers l'aide au dépendant, ceux-ci réalisent au fur et à mesure des rencontres de groupe comment une distance de plus en plus importante avait été mise par rapport à leur propre vie. Ils apprécient d'être accompagnés pour se rapprocher d'eux-mêmes. Ils se sentent aussi près de l'autre mais d'une façon différente. Cela contribue à transformer leur vision de l'aide.

Pour le clinicien

De la même façon, plus l'animateur sera apte à recevoir ce qui est éveillé en lui comme lui appartenant, moins celui-ci risque d'aller dans l'agir, comme d'aller tout de suite proposer des solutions pour soulager la souffrance du ME. Cela ne signifie pas que toutes les interventions de l'animateur relèvent de l'agir mais d'être conscient que celles-ci ont parfois une fonction, celle d'éviter d'avoir accès à soi.

Avec la position ontologique, l'intervenant se sent donc moins en connivence avec les obsessions des clients-entourage d'être dans le mode solution. Au départ, les participants sont surpris de cette position mais ils constatent que cela permet une plus grande attention à ce qu'ils vivent et un plus grand respect de leur rythme de changement. Ils ne se sentent ni poussés, si stressés par une performance qu'ils souhaitent certainement réaliser mais qu'ils n'arrivent pas à soutenir. L'intervenant fait confiance au processus qui s'installe avec ses avancées et ses reculs, parce que c'est comme cela que les changements prennent place.

Une telle position, adoptée par l'animateur du groupe, favorise chez les membres de l'entourage le passage d'un mouvement constamment orienté vers l'extérieur, où l'entourage fait de plus en plus pour aider la personne dépendante, à un mouvement plus intérieur où il consent de plus en plus à ce qui est là, en lui, comme c'est organisé. Une position toujours à reprendre car il n'est pas simple ni pour l'animateur, ni pour les participants du groupe d'aller à contre-courant de ce mouvement puissant et installé depuis longtemps qui est d'être constamment tourné vers l'autre.

Étant donné le climat de confiance et de respect du rythme des participants qui s'installe grâce à cette position, nous constatons une plus grande rétention dans le groupe. De janvier 2008 à juin 2005, le taux de persévérance est de 80 % (80 % des participants complètent donc les huit rencontres du Groupe entourage).

En conclusion, dans le Groupe entourage, l'accent est mis sur la détresse des participants en rapport avec la dynamique de la personne dépendante. La position ontologique permet à l'animateur d'installer un climat sécurisant et humain où les participants ressentent moins de peur à accueillir leur monde émotionnel. À la fin du groupe, ils disent se sentir moins anxieux et moins coupables qu'au moment de leur arrivée. La position ontologique favorise la mise en place de conditions qui amènent progressivement les membres de l'entourage au cœur de leur propre vie.

Références

- HAMANN, Aimé. Conférence d'ouverture, *Actes du colloque en Abandon corporel*, Nantes, 2003, p. 35-49.
- HAMANN, Aimé. Recherche ontologique en psychothérapie, *Actes du colloque en Abandon corporel*, Nantes, 2003, p. 17-31.
- MONTIGNY, G.. *La honte dans la famille dysfonctionnelle*, Québec, Éditions Le Passage, 2004.
- TREMBLAY, J., K. BERTRAND et J. M. MÉNARD. *Implication des membres de l'entourage dans la réadaptation des personnes alcooliques et toxicomanes*, Montréal, Comité permanent de lutte à la toxicomanie, 2005.

Thématique 6

Applications de la recherche ontologique

Marie Clark	L'écriture de l'involontaire
Céline Lacoste	À force de vie
Céline Lacoste	Traversée de la mère
Marie-Josée Roy	Histoire ontologique : la dépossession
Mylène Roy	L'attachement à soi en concomitance avec l'attachement à l'autre

L'écriture de l'involontaire

Marie Clark

Sutton, Québec

info@marieclark.ca

L'accès à soi est aussi possible par l'écriture. Comment une parole écrite peut-elle devenir une occasion de recevoir son être tel qu'il est profondément? Quelles conditions peut-on installer pour favoriser le surgissement de l'involontaire dans un travail d'écriture personnel ou littéraire?

Suis-je bien moi quand il n'y a pas de mot écrit à l'intérieur de moi?

Gertrude Stein

«Endeuillée» est le premier mot qui me vient. Je porte ce mot comme un vêtement. Éloquent par sa seule couleur. Sur ce mot immense, à la fois plein de pudeur et d'émotions, je ferais longtemps silence... jusqu'à éprouver son insuffisance. Ressentir sur la langue l'appel d'autres mots, pour dépasser le sens connu, éculé; révéler le poids, la profondeur, la portée d'un sens inaudible, «imprononcé»; en goûter peu à peu toutes les nuances, les subtilités insoupçonnées. Il me semble que toute l'humanité en moi, en chacun de nous, manque de mots pour décrire son expérience. Cette insuffisance de la langue à nommer ma réalité, et à travers elle, la réalité humaine, est sans aucun doute ce qui me fait écrire. Tout comme c'est l'insuffisance des sens donnés qui, selon moi, a fait chercher Aimé Hamann jusqu'à son dernier souffle. Chacun dans notre domaine, lui et moi partageons une pareille insatisfaction devant le réel proposé. C'est ce qui nous a réunis dans la recherche.

«Il me manque» est la phrase qui me vient ensuite. Sur elle aussi, je pourrais me taire longtemps. Descendre dans ces mots qui concentrent l'intensité de ce qui ne sera plus. De ce chemin que nous avons emprunté ensemble pendant 10 ans et sur lequel je devrai désormais m'aventurer seule, ou en tout cas – et je l'espère ardemment – avec d'autres que lui. Pour ne pas rester dans l'intolérable de la perte, je me tourne vers ce legs qu'Aimé a déposé patiemment en moi. J'ai en effet appris de mes rencontres avec lui à descendre lentement, longuement, dans le noir de la parole comme dans un lieu sacré, à creuser les mots avec patience, ténacité, rigueur, jusqu'à en voir émerger une compréhension inédite, un sens nouveau et alors en pousser l'exploration.

Oui, mon vrai métier d'écrivaine, je l'ai acquis à son contact, bien plus qu'à travers toutes les formations universitaires et ateliers de perfectionnement que j'ai suivis. Grâce à lui, j'ai appris que toute parcelle de clarté ne peut naître que des ténèbres. Que toute parole vraie ne peut s'élever que sur un silence habité. Je sais maintenant m'agenouiller en moi-même – le recueillement étant essentiel à l'accueil – et écrire comme on entre en prière. L'écriture a toujours été pour moi une quête spirituelle. Cependant, avec Aimé, j'ai appris à écrire pour tenter d'ouvrir plutôt que pour tenir enfermé. J'ai voulu écrire, à son exemple, pour découvrir, comprendre, connaître, « co-naître », pour m'avancer dans le mystère plutôt que pour m'arrêter dans un savoir.

« Comment garder vivant son héritage? » Voilà la question que je me pose depuis que mes rencontres avec Aimé ont cessé. Orpheline du complice chercheur que j'avais trouvé en lui, je tente désormais de partager dans mes ateliers d'écriture les fruits de nos rencontres. C'est ce dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui. J'aimerais vous inviter dans la démarche que je propose dans mes ateliers d'écriture, une démarche qui ne cesse de s'approfondir avec les années.

Je dois vous avouer que je ne pensais pas faire de présentation à ce colloque. Le lent déclin puis le décès d'Aimé m'ont amenée dans le silence, le retrait. Comme si je devais me recueillir pour un temps, traverser ce deuil avant de voir s'ouvrir en moi une nouvelle porte vers l'expression. C'est Yvon Blais qui m'a convaincue de vous partager le texte qui va suivre.

À l'automne 2014 et au printemps 2015, j'ai en effet eu le privilège, grâce à la chaleureuse invitation d'Yvon qui m'a ouvert les portes de sa magnifique maison à Danville, de donner deux ateliers que j'ai appelés « Écriture de l'involontaire », destinés à des personnes engagées comme nous tous ici présents dans la recherche ontologique. J'avais rédigé pour cette occasion un texte qui devait mettre la table, clarifier ce à quoi j'invitais les participants pour la fin de semaine. J'ai lu ce texte aux participants en ouverture des deux ateliers que j'ai donnés à Danville. Ce texte s'intitule : « Une invitation personnelle à l'écriture de l'involontaire ». Le voici.

UNE INVITATION PERSONNELLE À L'ÉCRITURE DE L'INVOLONTAIRE

En guise d'introduction

Si vous avez déjà fait du travail corporel sur le matelas ou en piscine, vous avez l'expérience de ce qui se produit quand vous accueillez votre être tel qu'il est, sans rien vouloir, penser, prévoir, empêcher ni diriger. Vous connaissez le sentiment de liberté qu'on éprouve à suivre son être profond, là où il nous entraîne. Vous avez peut-être expérimenté le soulagement, la détente, le repos que cela peut apporter d'être enfin

soi-même sans contrainte, sans exigence de changement. Vous connaissez également toute la gamme d'émotions qu'il est possible d'éprouver quand on se laisse être soi, et qui ne sont pas nécessairement faciles à rencontrer : tension, dureté, douleur, honte, horreur, dégoût, impuissance, interdit, arrêt, colère, etc.. Malgré la difficulté et même l'impossibilité, parfois, de rester en présence des émotions qui vous constituent, vous êtes néanmoins imprégné des traces que ces parfois pénibles traversées ont laissées en vous. Vous savez qu'elles vous redonnent votre vie et qu'elles vous rendent au bout du compte plus vivant. Peut-être cette disponibilité répétée à votre propre mouvement involontaire vous amène-t-elle parfois à certaines compréhensions aussi inattendues, inusitées qu'éclairantes sur le sens de votre existence de même que sur celui de toute existence humaine.

L'écriture telle que je la conçois est de cet ordre, un outil d'exploration, de connaissance, de « reconnaissance » de soi, l'expression de sa « vraie voix ». J'adopte en écriture la même position d'ouverture à mon expérience propre, la même attitude de non-vouloir, de non-savoir, de non-direction. Je cherche par l'écriture – comme la plupart des écrivains, d'ailleurs – à atteindre des zones inexplorées de moi, là où rien n'a encore été dit, où tout ne peut donc qu'être neuf. La parole écrite devient ainsi l'expression la plus juste possible de la découverte de mon être, et par le fait même de notre être. L'expérience individuelle habitée est toujours universelle.

C'est une semblable démarche initiatique que je propose aux gens dans mes ateliers d'écriture à travers ce que j'appelle « l'écriture débridée » : je les invite à laisser émerger leur parole sans condition, à la suivre plutôt qu'à la devancer et à l'accueillir plutôt qu'à la juger. Je les invite finalement à explorer leur être à travers leur imaginaire. À se permettre d'être au départ d'un processus plutôt qu'à l'arrivée. En chemin plutôt qu'à destination. À ressentir l'inconnu de soi comme bien plus intéressant que toutes les certitudes que l'on peut avoir.

Une invitation en six volets

J'aimerais vous, nous, convier aujourd'hui à une semblable aventure que je nommerai pour la circonstance « écriture de l'involontaire », puisque nous n'avons pas besoin du prétexte de l'imaginaire propre à la littérature. Nous sommes déjà en chemin vers notre être du fait de la démarche ontologique que nous poursuivons, pour plusieurs depuis de nombreuses années, et de l'expérience de recherche qui est la nôtre. Voici plus précisément la teneur de cette invitation personnelle que j'adresse à chacun, chacune de vous.

Première invitation

Je vous invite avant toute chose à vous dépouiller de votre manteau d'espoir et à le laisser au vestiaire. N'ayez crainte, il vous y attendra. Vous arrivez en effet plein d'espoir à cette rencontre. Vous espérez produire ou figoler un texte intelligent, brillant, articulé, structuré, convaincant. Vous espérez également que je vous montre le chemin vers cette réussite et que je vous soutienne dans les étapes d'une telle réalisation. Non pas que l'espoir soit une mauvaise chose, seulement, il risque de faire interférence, de vous garder camouflé dans le rêve d'accéder à une parole autre que la vôtre, de devenir quelqu'un d'autre que vous-mêmes, de vous garder dans l'irréel, donc, alors qu'il s'agit au contraire d'entrer dans le réel de soi, dans votre parole la plus intime, la plus nue. « Il s'agit toujours de partir de la réalité telle qu'elle est », dit le philosophe Pierre Bertrand.

Pour ma part, je ne peux que vous suivre dans l'exploration de votre propre voix, de vos propres contenus. Je ne sais pas plus que vous ce que vous allez, ce que nous allons, découvrir en chemin. Je ne puis qu'être une chercheuse complice, aussi dépourvue mais aussi fervente que vous à vos côtés. Ce n'est pas tant le succès, la performance, que je désire viser avec vous pendant cette fin de semaine, que la mise en place de conditions favorables à l'émergence de ce qui cherche à se dire en vous.

Abandonner espoir ne signifie cependant pas qu'il faille désespérer. Au contraire. Il s'agit simplement de mettre son énergie ailleurs. J'abonde dans le sens de l'écrivain Oscar Wilde, quand il dit que « le succès, c'est d'aller d'échec en échec sans perdre son enthousiasme ». On n'atteint en effet jamais ce qu'on espérait, car l'écriture ne nous mène jamais où l'on croyait. « Trébucher (« se tromper », pourrait-on traduire) est d'ailleurs, selon Pierre Bertrand, une manière originale d'avancer. »

Seconde invitation

Je vous invite ensuite à déposer au fond de vos bottes, les mots « effort », « maîtrise », « habiletés » et « connaissances ». L'écriture est une aventure. Elle ne se décide pas, elle s'impose. Elle ne se planifie pas, ne se contrôle pas, ne se dirige pas, elle survient, surprend, étonne et déroute. Ce n'est pas avec sa volonté ni son savoir qu'on écrit, mais avec son être, cet être qu'on connaît si peu, à qui on donne si peu souvent la parole, au point que lorsque celle-ci s'élève enfin, elle nous semble presque étrangère. « Ce que je connais, dit Christian Bobin, je ne l'écris pas. Ce que je ne connais pas, je l'écris. » Nous chercherons donc ensemble à ce que « l'acte d'écrire engendre lui-même son contenu », pour reprendre les mots de Pierre Bertrand.

Comme vous le voyez, nous avons beaucoup de choses à laisser au vestiaire de l'écriture. C'est le plus nu, le plus léger possible que nous devons entreprendre ce voyage dans notre parole.

Troisième invitation

Je vous invite maintenant à commencer par ne pas écrire. À vous mettre en recueillement, en silence, à l'écoute. À «être tout oreilles pour une voix qui pourrait surgir/un jour à la croisée des silences», ainsi que le dit le poète Fernand Ouellette. L'humanité a commencé dans un grand silence. Le silence est notre lieu d'origine. L'écriture doit entrer par effraction dans notre silence propre, tout comme la parole a sans doute surgi par effraction dans l'ordre animal auquel nous avons d'abord été soumis. Je vous invite donc à vous assoir silencieusement auprès d'un barrage, d'une absence de parole en vous, pour regarder le courant se gonfler jusqu'à la défaillance de vos mécanismes connus d'écriture ou de non-écriture, pour qu'une parole nue, vraie, s'infilte par une fente de la digue, qu'elle surgisse comme une déferlante, puissante, chaotique, imprévisible, renversante. «Pour être sincère (je dirais pour ma part «authentique»), dit Pierre Bertrand, il faut d'abord être extrêmement là, ouvert et disponible.»

Quatrième invitation

Je vous invite ensuite à la patience. Il faudra sans doute que vous épuisiez d'abord votre parole habituelle, quotidienne, routinière, convenue, qu'elle soit habile ou maladroite, éloquente ou rare. Notre langue est usée par l'usage millénaire que nous en faisons. Il s'agit de faire dire à une litanie de vieux mots qui se fatiguent depuis toujours en surface quelque chose de nouveau, venu des profondeurs, qui n'a encore jamais été révélé de notre expérience humaine, individuelle et collective. Et qu'est le nouveau si ce n'est «ce qui est déjà là, mais qu'on n'a pas encore vu?», pour reprendre les mots de Pierre Bertrand. L'écrivain Charles Juliet dit pour sa part qu'«on ne crée rien, qu'on ne fait que porter au jour ce qui en nous attend de naître.»

Cinquième invitation

Je vous invite aussi à vous faire «archaïque», comme Gaston Miron, à veiller autour d'un feu millénaire, aux côtés de nos ancêtres. Aucune voix humaine ne s'élève seule, elle se joint, s'entremêle constamment à celle de nos prédécesseurs; on ne parle jamais que dans la continuité d'une parole entamée bien avant nous et qui continuera après nous. «L'acte d'écrire est indissociable, dit Pierre Bertrand, de ce qui est déjà écrit. En allant au fond de nous-mêmes, nous touchons à la nature humaine qui se trouve en chacun de nous.»

Il s'agit également de vous approcher en vous d'une langue primitive, dans le sens de « proche de l'origine », donc du chaos, du désordre. Notre langue première est analogique et non, logique, selon le poète Michel Pleau, elle parle par image davantage que par idée. D'ailleurs, pour Pierre Bertrand encore, « le chaos n'est qu'un autre nom pour ce qui est, quand on le prend tel qu'il est, en dehors de toute interprétation, de toute attente, de toute illusion, de toute justification, de toute rationalisation. Écrire effectue un travail d'éclaircissement, même s'il se fait en direction de l'obscur. »

Sixième invitation

Je vous invite finalement à plonger dans le magma de vos eaux, à descendre jusqu'au tréfonds de votre néant, dans vos trous noirs. J'aimerais vous faire découvrir le néant comme principe d'écriture. Là où ça n'existe pas, me direz-vous, ça ne peut pas écrire. C'est pourtant le point de départ de toute écriture. « C'est pour s'approcher de l'indicible que l'écriture se met en branle », dit Pierre Bertrand. Ainsi, en écrivant que l'on n'est rien, on devient quelqu'un, on acquiert un nom, une parole. « Le périple commence toujours par l'abîme », selon le poète Fernand Ouellette. Écrire est une extraordinaire façon de manquer à son inexistence, de participer à l'extrême pauvreté natale qui caractérise tout être humain, de se permettre d'errer dans cette pauvreté. Car « errer, explique le poète Pierre Nepveu, signifie qu'on porte en soi la destruction, qu'on la conserve à la fois comme une mémoire et comme un avenir, pour tout dire, comme une passion ».

Tout un programme!

Tout ceci paraît bien ambitieux, mais comme le dit Pierre Bertrand, « ne passons-nous pas notre vie à affronter des défis trop grands pour nos frêles épaules? » N'arrivons-nous pas ainsi à nous dépasser? J'ai appris par l'écriture que partir de l'impossible est le seul moyen de m'élever au-dessus de mes pauvres capacités.

J'ai par ailleurs en me relisant le net sentiment de me convier moi-même à travers vous. « Celui qui donne des conseils, dit l'écrivain Martin Page, cherche d'abord à s'éduquer lui-même. » Je suis d'accord avec lui, « parler à quelqu'un est une manière détournée de se parler à soi ». L'autre nous permet également d'accéder à notre propre intimité.

Je souhaite en terminant que nous repartions d'ici avec un vêtement de plus que ceux que nous avons laissé au vestiaire en arrivant. Un vêtement que nous n'avons pas mis dans notre valise, que nous ne savions même pas que nous possédions, encore moins qu'il nous allait à merveille, c'est-à-dire un texte émanant de notre être véritable,

un texte « qu'on a toujours déjà lu, même sans l'avoir lu, et qu'en même temps on lit toujours pour la première fois » pour reprendre les mots d'Italo Calvino.

Conclusion

Qu'ajouter d'autre pour terminer cette présentation que « je ne serais pas celle que je suis devenue dans l'écriture sans ma démarche en psychothérapie avec Hélène Marchand, sans les chères fidèles consœurs chercheuses de mon groupe de thérapie et sans mes rencontres de recherche avec Aimé »? Nous avons, lui et moi, souvent parlé d'écriture. J'ai envie de terminer en lui laissant la parole: « C'est terrible, écrire, m'a-t-il dit un jour, tu poses une phrase, tu ne sais pas ce qui vient après. » Jamais aucun littéraire n'a si bien résumé à mon sens ce en quoi consiste tout l'art d'écrire.

Références

BERTRAND, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Liber, 2000.

BERTRAND, Pierre et Thibault, Martin, *Paroles de l'intériorité*, Liber, 2007.

JULIET, Charles, *Accueils-Journal IV*, 1982-1988, P.O.L., 1994.

JULIET, Charles, *Rencontres avec Bram Van Velde*, P.O.L., 1998.

NEPVEU, Pierre, Préface de *L'homme rapaillé de Gaston Miron*, Typo Poésie, 1998.

OUELLETTTE, Fernand, Extraits de poèmes in livre disque de Chloé Sainte-Marie, FGC inc., 2014.

PAGE, Martin, *Manuel d'écriture et de survie*, Éditions du Seuil, 2014.

À force de vie

Céline Lacoste

Montréal, Québec

clacoste@sympatico.ca

L'abus sexuel durant l'enfance constitue un terrain truffé de mines personnelles qui risquent d'exploser à tout âge de la vie. L'utilisation d'une forme d'écriture poétique peut-elle permettre d'incarner davantage l'insoutenable vécu éveillé à l'occasion d'un tel traumatisme et de mieux rendre compte ainsi de la grande détresse à accueillir?

Les mines antipersonnelles sont des sortes de bombes qui fonctionnent sous la pression d'un pied détruisant tout sur son passage. Ainsi en est-il de l'abus sexuel durant l'enfance, terrain truffé de mines qui risquent d'exploser à tout âge de la vie, comme ce fut le cas pour cette cliente à 45 ans. Ce qui est relaté ici est sans commune mesure avec la gravité des conséquences de l'inceste sur tous les aspects de sa vie.

J'ai suivi cette cliente de 2005 à 2011. Lorsque je l'ai contactée pour obtenir l'autorisation de publier, elle a insisté pour garder son prénom. Son premier commentaire a été « Tu me fais un cadeau; quelqu'un m'a crue ». Le cadeau est réciproque; je me sens privilégiée d'avoir pu approcher la vie d'aussi près. Dans le contexte d'urgence et de débordements perpétuels qui prévalaient, les concepts et la théorie de la psychologie se sont avérés de peu de secours. L'humanisation du traumatisme s'est faite dans l'accueil de cette détresse sans nom, sur le fragile et solide échiquier de la rencontre et de l'interdépendance, matrice de tous les espoirs.

Sylvie m'a rappelé, lors de notre dernière conversation, que si j'avais désamorcé les bombes durant toutes ces années, elle pouvait maintenant le faire par elle-même.

À force de vie

Am stram gram
Pic et pic et colegram
3 ans de rêves dorés
au cadran de l'insouciance

mère timorée
le regard ailleurs
éclipse de lune fatidique

l'oncle pervers
entre dans la chambre
à pas de loup
déchire la Voie lactée

touchers funestes
sexe de porcelaine brisé
une traînée de sang
entache le sanctuaire profané

les étoiles pendent dans le vide
arrachées au firmament
de l'enfance

*

mantra de la peur
durant « l'impensable »
son corps, menu
vole en éclat
sous les coups répétés
de l'obscénité
l'odeur fétide du sexe
s'incruste
sous sa peau de gamine

rires tuméfiés
de l'innocence en berne
identité en miettes
6 ans d'ignominie
à ciel ouvert
une plainte fauve retentit
aux 4 points cardinaux

*

assujettie
captive de l'horreur
son être se disloque
frêle barque échouée
sur les rives du désespoir

prénom de baptême: Sylvie
à l'école: Marie-Josée
nom d'emprunt, substitut
pour effacer l'autre
crucifiée au désir de la brute
garde-fou
pour surseoir à l'épouvante
scinder le ciel et l'enfer

*

souillures
abjections disséminées
sous les mémoires de braises
un cratère rugit dans son ventre
le ciel se déchire encore et encore
entre les draps

carrés noirs de la honte
écorchures vivantes
qui ne cessent de s'agiter

nuits sans fin ni repos
peuplées de cauchemars
l'ombre géante de l'homme
plane sur le jardin saccagé
saccagé à l'aube

*

passage à vide des décennies
la souffrance du monde
pèse sur elle
éclopés, exclus, mal-aimés
tant de cœurs à rescaper

consolatrice des affligés
elle allaite la terre entière
s'acharne à soulager la misère
toupie ensorcelée
incapable de s'arrêter

démessure
épuisement annoncé
à bout de force
elle tombe
dans un puits sans fond
s'y noie à l'infini

*

somatisation en boucle
idées noires
mêlées d'hallucinations
le cancer chevauche à nouveau
son corps dérégulé de toutes parts

au-dedans d'elle
les traumatismes passés
rampent sous sa fragile écorce
redoutables bombes
à retardement

courants froids du suicide
dans les veines
un fil ténu
la relie à la terre
911 hurlements des sirènes
vouloir mourir
qui ne s'éteint pas

*

intoxication funeste
ronde infernale
des comprimés sous la langue
26 petits missiles
bombardent son corps presque éteint
pharmacopée incompatible
et doses massives
l'achèvent à petit feu

Eureka
médication revisitée
sevrage en douceur
l'horloge marque
le compte à rebours

*

houle de détresse sans nom
radeau de psy en haute mer
autopsie
curetage de l'indicible
démantèlement
d'empreintes toxiques

pansement humanisé
le bercement de la parole
cathartique
enterre le rouge et le noir
mot à maux
purchasse les fantômes

jonctions des impossibles
le jour se lève
un doigt à la fois
entre les barbelés de l'inceste
transmute les blessures

*

sortie du cloaque
« moi-peau » remaillé
liséré d'espoir
sur la passerelle du désir
enivrée, titubante
elle renoue avec les saisons
laissant le chaos derrière elle
une fine lueur clignote
dans les contours de la nuit

*

plus forte que la mort
inextinguible
la fureur de vivre
s'empare d'elle
l'ombre maléfique
qui cachait le soleil
s'évanouit

fenêtres ouvertes sur le monde
de résurrection en résurrections
Sylvie retourne
sur les bancs de l'école
retrouve les gestes désappris
signe son nom
en lettres de liberté

capteur de rêves
l'arbre de vie bourgeonne
ivresse
moment d'épiphanie
Sylvie a rendez-vous
avec son petit fils à naître
et avec elle-même

*

Traversée de la mère

Céline Lacoste

Montréal, Québec

clacoste@sympatico.ca

La façon de se relier à une personne marquante à une époque de sa vie peut se transformer suite à une expérience fortuite et significative. En quoi l'expérience d'une démarche ontologique peut-elle participer à la transformation d'un tel rapport? Qu'advient-il dans cet espace nouvellement créé?

Les chiffres parlent parfois plus que les mots : ma mère est décédée le 20 mai 1984 et il m'a fallu 15 ans avant de retenir cette date qui ne s'inscrivait pas dans ma mémoire.

Les composantes d'une relation mère-fille sont variables à l'infini, comme le bleu de l'océan. Tableau impressionniste d'un espace-temps, ce texte allégorique est un fragment très partiel d'une réalité beaucoup plus complexe. Je vais d'abord le lire avant de le commenter.

Mère affamée

gueule grande ouverte
abominable, ta succion
me laisse
molle et invertébrée
vidée de ma substance

trophée imaginaire
hochet dérisoire qui s'agite
dans tes mains
je suis le miroir sans tache
dans lequel tu te mires

*

épousailles forcées
l'anneau de la symbiose
maléfique
brouille nos frontières
qui est qui?
vertige kafkaïen
ma mère et moi
deux liquides
mêlés à tout jamais

ma vie par procuration
en orbite de ton désir
ma peau cousue à la tienne
mes ailes repliées

j'étouffe
j'étouffe dans ta bouche
si tu m'aimes
aime-moi d'un peu plus loin

clouée au banc de la fusion
je me débats en vain
dans tes serres maternelles
ligotée
ma psyché chancelle
engluée dans la tienne

billet périmé pour le bonheur
en rêve je dérive
sur une banquise
seule avec toi
ghetto funeste
qui me soustrait à l'Éros

liaison perverse
à huit clos
sans braises pour allumer
d'autres feux de l'amour

détroussée de moi-même
je me consume
mutique
dans l'errance

*

trop de mère
pas assez de mère
insoluble dilemme cornélien

impuissante à t'aimer
incapable de te haïr
j'incarne ton désert
ce nœud coulant auquel
je continue de me pendre

*

greffée à l'arbre généalogique
je suis ma mère inachevée
son manque ressuscité
sa peine oblitérée
sa rage en stéréo
intimes résonances
de ta présence en moi

nappes de brouillard
empreintes délavées
ton visage
enseveli dans ma mémoire
se refuse à mon souvenir

montagne
au centre vide
le manque sidéral
persiste et signe

triste, aliénée
je cherche ma mère
qui cherchait sa mère
qui avait perdu la sienne

Ainsi soit-il

Au printemps, lorsque j'ai peaufiné ce poème écrit il y a plusieurs années, et choisi ce titre parmi d'autres, je n'avais aucune idée de la « traversée » que j'allais entreprendre.

Une fois le texte terminé, j'ai senti un malaise grandissant en le relisant, comme si j'étais devenue étrangère au contenu, alors qu'au moment de l'écrire, les mots s'étaient imposés avec force. Ce qui avait été une réalité depuis toujours résonnait différemment

à l'intérieur de moi. Qui plus est, je suis devenue inquiète du regard que l'on pourrait porter sur ma mère. J'ai donc tenté de comprendre ce revirement.

Jusqu'à l'hiver dernier, je m'étais toujours sentie quelque peu en marge de l'abandon corporel, malgré mon indéfectible participation aux groupes depuis 34 ans et les nombreuses relations que j'y entretiens. D'année en année, je réitérais que je n'arrivais pas à me sentir ni à me définir comme psychothérapeute en abandon corporel et je me braquais lorsque je n'étais pas entendue.

En remontant le fil du temps, je me suis souvenue qu'un mouvement intérieur s'était amorcé à la fin de la session de décembre dernier, soit le désir impérieux de faire partie d'un groupe de semaine à long terme. Par la suite et à mon insu, ma résistance et mon ambivalence ont commencé à battre de l'aile à mesure que germait une révolution dont j'ignorais encore la promesse. J'avais aussi fait la paix avec Aimé. Tant et si bien qu'au début du printemps, j'avais dit à deux collègues que je commençais à me sentir « psychothérapeute en abandon corporel ». J'y réfèrais de plus en plus souvent dans l'exercice de ma pratique.

En juin, le décès et les funérailles d'Aimé que j'ai vécus à distance, dans une intense détresse de l'autre côté de l'Atlantique, sont venus cristalliser un processus entamé depuis longtemps. La douloureuse expérience d'être au bout du monde et *sans les autres* a été fulgurante. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment pris conscience de la profondeur de mon engagement et de mon attachement arrimés à un sentiment d'appartenance dont j'étais loin de soupçonner l'ampleur. Dramatique, dans un premier temps, cet événement a providentiellement raccordé et branché d'un seul coup tous les fils tissés dans les groupes au fil des ans. Le mot *filiation*, jusque-là à l'état de concept, venait de faire une entrée percutante dans mon corps; le chaînon manquant se mettait en place.

Fin juin, assise dans mon bureau en présence d'un client, je me suis soudainement sentie partie prenante d'un tout. Le courant de l'abandon corporel coulait dans mes veines, vivifiant. J'étais inscrite dans une lignée. Jusque-là flottante, sans origine, j'étais fille de... j'avais un père, une fratrie. J'étais un individu parmi d'autres, une branche sur le tronc de l'humanité.

Tout donne d'être, disait Aimé, convaincu et convaincant, et la vie est arrivée là où je ne l'attendais pas, pour une deuxième fois, car la reconnaissance d'une filiation, ou le consentement à une filiation, a fait basculer la relation avec ma mère. Refusé depuis toujours, ce lien figé m'avait gardée dans une distance avec les autres et avec moi-même en plus de me laisser dans un état d'extrême privation que je commence à peine à ressentir.

Les côtés sombres de ma mère n'ont pas disparus pour autant mais d'autres ressortent, qui n'avaient pu exister auparavant, réclamant le droit de cité. J'ai une mère, comme tout un chacun, celle qu'elle a été. L'embargo d'aimer et de me laisser aimer est levé. J'ai maintenant l'expérience et la certitude que les êtres aimés resteront vivants en moi au lieu d'être avalés par l'oubli. Je ne mourrai plus seule. Je me suis longtemps sentie comme un ovni, sans connexion avec la terre, coupée de mes racines. L'infinie solitude qui m'a longtemps traversée de part en part, me gardant en marge de la vie, prend maintenant tout son sens.

Ce changement de paradigme demeure difficile à saisir dans son entièreté, car il est encore à l'état embryonnaire. La portée et le sens de cette mutation restent à décrypter et à intégrer. Toutefois, l'impact sur ma vie et sur ma pratique est indéniable, comme j'ai pu le constater à maintes reprises. Le concept de la mère qui donne tout ou qui enlève tout a disparu, emportant avec lui l'enfermement et la rigidité d'une telle polarité et les a priori qu'elle supposait. Dans cet espace nouvellement créé, les dédales de la fusion mère-fille fourmillent de vie. Le tango de l'attachement se joue sur un tout autre registre. Le poids de l'amour est relatif, les enjeux relationnels toujours en mouvance, les jeux jamais faits.

J'ai reconnu une paternité; j'ai rencontré une mère, corrélation inattendue et inespérée. Ici s'ouvre un nouveau chapitre, portant l'espoir d'ensemencer le néant et l'absence. Depuis quelques mois, la vie me remue de plus en plus. Je sens une chaleur accrue venant de moi ainsi que des autres à mon endroit.

Je ne cherche plus ma mère car, pour reprendre les mots de Miron,
« Je suis arrivée à ce qui commence. »

Histoire ontologique: la dépossession

Marie-Josée Roy

St-Lazare, Québec

mjroy64@videotron.ca.

Une approche ontologique d'une dépossession de soi. Sous des apparences de légèreté, le recours systématique à la séduction comme mode de rapport cache pourtant un réel désir de rencontre. De quoi est fait ce désir? Quels mouvements intérieurs entrent en jeu? En quoi le fait de prendre une position de se recevoir peut-il permettre de se sortir de cet enfermement? Dans cet espace nouvellement créé, quelles sont les expériences de soi qui peuvent surgir?

J'ai envie avec ce texte de vous partager mon expérience de la dépossession. J'écris pour me donner une existence, une consistance.

La dépossession

Vouloir apparaître une illustration de soi-même, une illusion, une allusion. Faire de soi une fantaisie; la fantaisie est un objet fabriqué qui s'écarte de l'ordinaire et dont la valeur réside principalement dans la nouveauté, l'originalité. Porter le désir d'être l'objet fantaisiste de l'autre et finir par ne plus savoir que je m'appartiens et qui je suis. Je me coince dans mes rapports, comme je me coince parfois dans mes vêtements. Je me sens piégée en moi-même, muette, démunie, lorsque ça se dépossède en moi. Un moment, un état où l'espace est très restreint; il y a à peine de l'espace pour mon corps, je me vois dans un tunnel, dépossédée de ma pensée, de ma voix. J'agis alors comme un robot, je me lève et va vers ce que l'autre demande, je suis très mal, et il faudrait que je réagisse, mais je suis dépossédée de ma force intérieure. En pâturage, dépossédée de mon désir, de mes repères, dans le trouble. Troublée.

Le trouble

La honte de ce qui apparaît, de ce qui est apparu. Le mélange, l'indéfinition, le trouble en soi, en l'autre. À la fin d'une rencontre de groupe, j'ai pu entendre qu'on avait tous du mélange, de l'indéfini, un trouble en nous à peine abordable, et j'ai eu moins honte du mien, je m'en suis sentie moins coupable. Je m'en voulais de mettre le feu à des rapports de séduction et d'en sortir souvent brûlée. Je constate que mon rapport aux autres va au-delà du volontaire, qu'il se tisse sous l'influence de l'involontaire. Quelque chose se trame dans nos rapports à notre insu, des portes s'ouvrent, d'autres se ferment, quelque chose de soi passe, ou ne passe pas, sans qu'on le sache. La rencontre se fait dans le brouillard de nos vies. Ce chemin fait dans la confusion et la dépossession a un sens, une direction. On est habité par quelque chose qui est devenu, on est un chemin de l'humanité, et on porte cette matière qui cherche à se définir, à devenir et qui porte cette quête de rapport.

La face cachée du désir

Le rapport à l'autre peut mener à la découverte de soi comme à la perte de soi. De quoi est fait ce désir, cet élan vers l'autre qui semble prometteur, qui nous libère de nos prisons intérieures, de nos lourdeurs, de nos enfermements? Le désir de rencontre s'érige sur un sol craquelé fait de manques, de solitude, d'absence à soi, de dépression, de dépossession. Désirer échapper à la lourdeur de sa vie, se reposer de soi, se reposer en allant dans l'univers de l'autre. Avoir l'impression de naître, et en fait, disparaître dans le désir de plaire, dans le s'adapter à l'autre, dans le céder.

Se déposséder subrepticement, en douce, à son insu, dans le désir d'être beaucoup pour l'autre et la peur d'être rien. Dans la rencontre, en trame de fond, se joue notre vie. Je peux me retrouver coincée en moi-même donnant des accès à l'autre sur moi que je ne voulais pas. N'y étant pas, pas complètement en moi, ça ouvre la possibilité que l'autre m'utilise comme objet sans que j'aie donné mon consentement.

Les ailes du désir restent coincées dans son cocon

Aller vers l'autre est toujours au risque de me piéger, dans le risque de me déposséder. Comment marcher au rythme de l'autre, sans perdre le sien? Ma sensibilité à l'autre, à la gravité de ce qu'il vit, m'enferme dans un dilemme: négliger l'autre ou me négliger, abandonner ou m'abandonner. Quelque chose est organisé en moi dans le sens où ça va répondre aux désirs de l'autre, aux besoins de l'autre. Portant l'espoir que l'autre en fasse autant, l'espoir de me libérer de mon fardeau, de ma charge, espérant que l'autre s'en charge. Et lorsque ça se fait, j'ai peur, je me sens disparaître, ça se dépossède, mon discours intérieur s'est tu, et je deviens muette. Dans un deuxième temps,

je sens la peine, la colère, et mon intention est de ne plus toucher, ne plus m'approcher, me reposer, éteindre le feu pour échapper au trouble en moi dont ne je veux plus. Je constate ensuite que la vie continue, que même au repos on peut se faire faire des coups, et en donner.

Le désir de rencontre, le retrait

J'aurais voulu être un feu de camp, mais la plupart du temps, je suis une flamme. J'ai senti cette petite flamme après plusieurs années de démarche, un jour en montant les escaliers qui mènent à mon premier étage. Une prise de conscience, un senti de ma valeur. Depuis, je ne m'abandonne plus à mon désir de m'éteindre. Je veux garder la flamme, c'est ma matière. La flamme vaut le feu de camp. Je me nourris de petites choses, je crains que si je prends de grandes bouchées, j'aurai mal au ventre. La flamme n'a pas toujours à s'embraser. La flamme peut faire jaillir le feu de camp de temps en temps pour quelques heures.

La légèreté de la séduction

Je perçois mieux maintenant que la séduction sous des apparences de légèreté sous-tend une quête, un désir de rencontre, sans y être tout à fait. Les mots de Ying Chen, utilisés dans un autre contexte, décrivent bien comment je me sens lorsque je suis sous le mode séduction. « Mais c'est moi, chose étrange, qui ne suis plus tout à fait là. On ne me trouve jamais dans un endroit précis. Le rapport qu'on s'efforce d'établir avec moi n'est qu'un pont qui grince... », où j'ose à peine poser les pieds, et j'ai raison d'hésiter. J'ai peur du lien, bien que je le recherche. Dans mon rapport aux autres, je démissionne souvent. Je me retire. La lourdeur des rapports, la douleur des atteintes me font fuir, et j'ai eu l'occasion de finir souvent seule. Je demeure avec l'expérience subjective d'être trop ou trop peu signifiante pour l'autre, et je me retire afin d'éviter la douleur, la révolte, la colère de l'autre.

S'appartenir

Le long chemin pour s'appartenir un peu plus, pour tenir à sa part d'humanité. Le long chemin est à faire avec la peur de perdre, de prendre, de recevoir. Recevoir l'être que l'on est à l'occasion de l'autre, ressentir les désirs qu'on porte, aller à leur rencontre plutôt que de se retirer, que de s'enfermer dans une définition de soi-même exigüe, définie et rassurante. Prendre le risque d'être en contact intime avec soi-même, consentir à devenir qui je suis à l'occasion de l'autre, me donne mon être et poursuit le chemin de l'humanité que je suis. Sentir les murs de mon enfermement, du peu d'options, repousse les murs, redonne de l'espace pour se vivre.

La mouvance de la vie

En accompagnant des clients, des clientes, sur ce long chemin qu'est s'appartenir, je constate qu'il y a toutes sortes de départ de vie qui favorisent la dépossession de soi. C'est en soi, c'est transmis dans la lignée comme moyen de survie. Je me souviens d'une expérience corporelle vécue en revenant à la maison familiale pour une fête. Je me suis sentie perdre mes contours et me fondre dans la famille. La dépossession est une façon de vivre. Suite à une plus grande connaissance de ma réalité intérieure, j'ai pu progressivement me définir et m'accomplir davantage, me sentir plus proche de moi. Graduellement, me laisser sentir mon expérience donne de la crédibilité à mes propres yeux, à mes ressentis, à mon expérience, au mouvement que je suis. Ma démarche me donne mon isolement, ma difficulté à me relier aux autres, la fragilité de mes rapports, et parfois l'expérience de quasi irréalité de l'autre. Ma démarche m'a permis de consentir un peu plus à mon être, et à me protéger un peu moins de ce qui n'est pas supportable en moi, en soi. Ma démarche rend plus concrète mon expérience de vie qui a été occultée par mon besoin de faire partie.

Le cerveau

Nos perceptions et nos représentations de ce, et de ceux qui nous entourent sont façonnées par l'institution que l'on est, et celle où on naît. Le modèle idéal d'une famille ou toute autre forme d'institution, façonne notre perception. Les règles, les connivences et les conventions tacites à respecter pour s'assurer l'approbation du milieu auquel on appartient cultivent un manque de discernement; cultiver un manque de discernement pour tenter d'éviter les menaces pressenties et tenter de répondre à ses besoins affectifs. Ce compromis avec soi-même a pour fonction de nous protéger de ce qui n'est pas supportable en soi, et semble modifier le fonctionnement du cerveau de la même façon qu'un œil fermé affecte la perception. Lorsqu'un œil est fermé l'espace visuel est limité au champ monoculaire ouvert, l'angle spatial est restreint, la profondeur s'atténue et le focus n'est pas aussi clair, créant ainsi une certaine confusion dans la perception. Il semblerait que lorsque le fonctionnement d'un hémisphère est endommagé, cela peut affecter la performance de l'œil correspondant, perturbant ainsi grandement la perception. Dans certains cas de lésions graves à un hémisphère, il se peut que ce qui n'est pas perçu par l'œil soit annulé par le cerveau, c'est-à-dire que ce qui n'est pas perçu n'existe tout simplement pas pour la personne ayant un tel type de lésion. Ces personnes atteintes de ces lésions graves ignoreraient ce qu'elles ne perçoivent pas, et pourraient par exemple, dessiner une marguerite avec les pétales d'un seul côté, ou se laver un seul côté du visage.

Dans certaines situations, où pour se garder organisé il faut fermer l'œil, il y a une forme d'agnosie, une incapacité à reconnaître ce qui est, alors que les organes sensoriels sont intacts. Une sorte d'agnosie fonctionnelle, une forme d'atteinte des fonctions d'intégration des perceptions caractérisée par une incapacité à identifier ce qui se passe vraiment. Un manque de discernement s'installe.

Conclusion, mais les choses changent...

Ma démarche m'aide à ouvrir l'œil. Reconnaître l'existence d'émotions qui n'existaient pas pour moi, dont j'étais dépossédée, me donne mon existence. Supporter un peu plus l'insupportable de ses émotions, me donne ma consistance. Comme si tout était là, dès le départ en moi, un univers contenu, compressé, dense, qui cherche à prendre de l'expansion. Ma démarche en abandon corporel favorise cette expansion, elle m'a redonné accès à comment je me ressentais enfant, m'a redonné et me redonne des parties de moi dont j'étais dépossédée, de moments qui me rapprochent de moi, des moments de vies, de morts. Ma démarche me donne non seulement mon isolement, mes enfermements, elle me donne ma vie. Ma vie est aussi faite de gaieté, et à ce moment-là ma légèreté est comparable au poids de ma lourdeur. Des moments furtifs de joies enfantines émergent de moi, et je crois que mon travail en abandon corporel participe vraiment à me redonner accès à ces expériences de moi. Il y a des petites morts, là où des petites parties du monde ont disparues. De recevoir ces petites morts vécues il y a un moment plus ou moins lointain, redonne vie à ces moments où j'avais disparu à mes propres yeux. J'ai ressenti des choses de moi que j'avais occultées quand j'étais enfant, par exemple, comment on me parlait peu, et comment je parlais peu. J'étais souvent enfermée en moi-même et, en même temps, intriguée par l'immensité de l'univers, par la mort et l'éternité.

L'abandon corporel a favorisé aussi l'accès au ressenti du Soi en moi à l'occasion de rêves éveillés. Dans un de mes rêves éveillés, j'étais vivante; ni gaie, ni triste, au milieu de toutes choses, de toutes émotions, assise au volant d'une auto sur une autoroute dans un espace large, haut, profond, immobile. Le temps arrêté, dans une situation ordinaire, assise dans une auto, je sentais comme jamais que là je vivais. Une expérience forte d'être vivante, de Soi, je crois.

Ma démarche ontologique fait que je suis une meilleure mère que je l'aurais été si je n'avais pas été accompagnée, j'ai appris à entendre, j'ouvre l'œil. J'ai une force qui était là dès le départ, mais qui a poussé. Une consistance professionnelle a germé grâce à mon implication dans ma démarche, dans ma vie, qui fait de moi un repère pour d'autres. J'ai commencé ce texte en écrivant que j'avais besoin de me dire avec l'impression de n'avoir rien à dire.

Références

D. Akhundov (1986). *Conceptions of space and time*, p.25-26. Traduit en anglais par Massachusetts Institute of technology.

Parole d'Aimé. Le 26 novembre 2010. Groupe-synthèse sur le corps.

«On est habité par, on est devenu, on l'est, on le porte, de l'involontaire, comme s'il y avait quelqu'un à l'intérieur de nous qui nous définit, qui a sens, qui a direction. On est sous l'influence. Notre personnalité est notre corps. D'où ça vient; qu'est-ce que ça implique? C'est quoi que ça cherche? Ça parle du début de l'humanité. On est en quête de quoi? Les humains auraient besoin de devenir, une capacité d'entrer en rapport qui n'est pas inscrite, qui est à devenir. Le corps. On est subjectivité constitutive (on interprète), et c'est là l'interdépendance, le consentement à devenir qui je suis à l'occasion de l'autre me donne mon être. Faisant de moi un lieu d'interprétation de la vie. On est tout le chemin de l'humanité, faire de la place à soi, fait de la place à toute l'humanité. On porte tout ce qui n'a pas pu être.» Aimé.

«Si on supporte l'insupportable, ça développe, je deviens une consistance» Jacqueline.

Ying Chen (1998). *Immobile*, Les Éditions du Boréal, Montréal.

L'attachement à soi en concomitance avec l'attachement à l'autre

Mylène Roy

Lévis, Québec

mylene_roy@hotmail.com

L'attachement à soi se vit en concomitance avec l'attachement à l'autre, et cela, peu importe la nature du rapport expérimenté. Comment cette concomitance peut-elle se révéler au fil du temps à travers le parcours de ses propres empreintes d'attachement?

Écrire sur l'attachement s'est imposé en moi de façon progressive. Je me suis d'abord impliquée dans un cheminement personnel pour mieux me connaître, me comprendre et m'accepter. Puis, j'ai participé à des groupes d'abandon corporel hebdomadaire, de fin de semaine et d'écriture. Ma recherche personnelle s'est poursuivie en assistant à deux colloques en abandon. À l'occasion du dernier colloque, j'ai été à la fois témoin et partie prenante d'expériences d'attachement très touchantes qui ont renforcé mon élan d'écrire sur ce thème. Finalement, l'impulsion m'est venue de m'inscrire dans ce colloque et d'oser apparaître dans mon intention de m'exprimer sur le thème de l'attachement. Je porte cette intention tantôt avec ambivalence, tantôt avec insouciance, tantôt avec une frousse immense. Je suis convaincue qu'un chemin en soi ne peut pas se réaliser sans faire l'expérience de l'attachement quel qu'il soit et qu'il en est de même pour un chemin vers l'autre. J'ai aussi la conviction que l'attachement à soi se vit en concomitance avec l'attachement à l'autre, peu importe la nature du rapport expérimenté.

Des questions en abondance m'ont habitée et portée dans cette recherche. Y répondre est mon désir, mais je m'aperçois que mon ignorance est légitime. Il y a des questions et des réponses qui évoluent tout comme les êtres que nous sommes. Tout de même, je me risque à décrire ce qu'est l'attachement pour moi et comment se vit la concomitance à l'intérieur du rapport.

Ma conception actuelle de l'attachement

Par analogie, l'attachement est une essence transmettant à la fois la vie et la mort. Cette essence anime les liens qui se créent entre les personnes. S'attacher, c'est vivre inconsciemment ou consciemment l'expérience de ressentir des liens se créer à l'intérieur et à l'extérieur de soi. Ces liens se créent par la sensibilité et le souci éprouvés tant à l'égard de soi qu'à l'égard de l'autre de même que tant de l'autre à l'égard de soi, qu'à l'égard de lui-même ou d'elle-même. Pour moi, l'attachement comporte aussi la dimension interactive de présence de soi à l'autre et de présence de l'autre à soi; autrement dit: être avec soi tout en étant avec l'autre. Cette dimension interactive de présence s'avère un défi de taille. À certains moments, il est quasiment impossible d'atteindre cette dimension de présence et/ou de rester là sans se perdre de vue. La tendance d'être qu'avec soi ou qu'avec l'autre est si puissante qu'elle balaye le reste. Ce n'est pas une chose facile que de ressentir et d'habiter tout ce qui compose cette expérience en cours. Être à la fois proche de soi et de l'autre peut entraîner fortuitement les opposés: la vie/la mort, l'amour/la haine, le désir/le non-désir, le courage/la peur. Je note que ce qui est touché dans l'accueil de cette proximité facilitera soit la conciliation des opposés, soit le positionnement sur un pôle ou l'autre. C'est dans cet espace interactif du rapport que la concomitance dans l'attachement à soi et à l'autre m'est apparue.

Dans mon cheminement personnel, je découvre comment ma sensibilité et ma sollicitude me lient à moi-même, à l'autre. Aussi, comment ce lien évolue dans le rapport entre moi et l'autre. De plus, j'observe des composantes qui modulent les liens tissant mon tissu « attachement ». Il y a mon contact à moi-même et à l'autre; mon monde subjectif et celui de l'autre; mes modes de rapport et ceux de l'autre; l'interdépendance; l'ambivalence; les besoins, désirs et attentes et évidemment, la capacité à se recevoir en tout ou en partie là-dedans.

La concomitance à travers le parcours de mes empreintes d'attachement

La partie de moi ayant grandi trop vite a jusqu'à maintenant ordonné et expliqué des choses. J'invite ma partie d'enfant plus intuitive à nous conduire sur ce que j'appelle mes empreintes d'attachement. Cette partie de moi garde près d'elle la pensée suivante de Haim G. Ginott¹: « **Les enfants sont comme le ciment humide... Tout ce qui leur tombe dessus imprime une marque sur eux.** »

1. Tiré de Wikipédia: « Rescapé des camps de concentration, Haim G. Ginott (1922-1973) était un enseignant, un psychologue des enfants et un médecin psychothérapeute travaillant avec les enfants et leurs parents. Son travail à la Clinique de Jacksonville (*Jacksonville Guidance Clinic*), en Floride, lui a permis d'élaborer une attitude éducative articulant étroitement compassion et fixation des limites. Il a écrit quelques livres, entre autres: *Between Parent and Child* (1965). »

En compagnie l'une de l'autre, mes deux parties ont bien des choses à communiquer, bien de la vie et de la mort à laisser prendre place en moi pour mieux contacter mon authenticité. Mais pour cela, il faut que je laisse les empreintes de l'attachement me toucher, m'habiter et m'offrir le choix des directions possibles. Il y a tout un parcours à faire. Il me semble que je vis souvent ce parcours comme celui de la combattante qui ne connaît pas ses forces, ses outils et ses alliés.

La première empreinte d'attachement est de ressentir une base physiologique plutôt sûre. En effet, le ventre de ma mère semblait m'offrir un refuge dans lequel je comblais ma faim et ma soif tout en me laissant le loisir de me reposer. Mon petit poids laisse toutefois entrevoir des manques. S'agissait-il déjà d'une difficulté pour moi de recevoir ce que m'était destiné ou d'une difficulté de ma mère à s'accorder l'importance nécessaire pour nous satisfaire toutes deux? Cela reste une question en suspens puisque l'information m'est inconnue. Dans ce refuge, j'étais à l'abri des intempéries extérieures par contre le climat intérieur avait son lot d'émotions. Émotions dont je pressens l'absorption de ma part et la contamination croisée puisqu'aujourd'hui encore, j'en suis habitée dans mon corps. Ma mémoire corporelle me dit que nos éponges émotionnelles se sont mutuellement contaminées et inter-influencées.

Quant à la deuxième empreinte d'attachement, elle a une saveur d'ambivalence et de report à plus tard. Il semble que les semaines de grossesse de ma mère s'étiraient au fil du temps. La naissance de ma sœur qui me précédait a dû être déclenchée. Ce ne fut pas mon cas. J'ai l'impression que ma mère et moi avons pris notre temps pour décider de se présenter l'une à l'autre en face à face. L'ambivalence de passer de la fusion corporelle à la séparation puis à l'étape de faire connaissance était bien présente. Tacitement, nous avons attendu, reporté à plus tard. Mais qui de l'une ou de l'autre a initié l'élan pour la rencontre en face à face? Cela restera sans réponse... comment savoir si ma mère ou moi avons manifesté l'une avant l'autre le désir de cesser le report et sortir de la position ambivalente tout en quittant la fusion corporelle. Une chose est sûre aujourd'hui, je porte en moi, tout comme elle, la trace de l'ambivalence et du report. Est-ce positif ou négatif? Les deux, puis ni l'un ni l'autre en ce sens que cette trace est une saveur de l'attachement à expérimenter sans jugement ni catégorisation. Cela me définit et m'indéfinit pour mieux me mener à cette orientation propre à moi-même. Je suis l'être que je suis même si parfois, je prends d'autres orientations que la mienne. Je finirai toujours par être ramenée à mon orientation intrinsèque.

La troisième empreinte d'attachement est l'expérience de l'absence. Ma mère avait peu d'énergie pour s'investir auprès d'une autre personne puisqu'elle était continuellement sollicitée au plan physique, mental et affectif par quatre enfants et un mari. Assiégée par tous les besoins à combler autour d'elle, sans force ni outil pour se prioriser afin de récupérer son énergie et ayant si peu connu l'expérience d'être

maternée, que pouvait-elle offrir hormis l'absence? En outre, ma mère s'est probablement désertée elle-même en croyant rendre cela plus tolérable. De son côté, mon père ne restait pas en place telle une boule bondissante d'énergie. Toujours quelque chose à faire, souvent appelé ailleurs, il ne s'occupait pas des bébés. Fils unique habitué à recevoir l'attention des adultes et sachant comment la retenir, il ne savait pas comment prendre soin d'autrui. Sa croyance d'être un pourvoyeur renforcée par l'attitude plutôt contrôlante de ma mère le menait à rester loin des bébés et à moins s'en soucier. Par ailleurs, ma fratrie était peu encline à s'associer à un petit être dépendant qui demande d'être nourri sous diverses formes. Mes frères et sœurs percevaient cela comme une besogne et une interférence dans leur temps avec leur maman. Sauf l'aînée des filles, elle, qui aime bien la poupée vivante qu'on lui laisse découvrir et cajoler. Et moi, poupon, j'avais déjà appris à m'absenter de moi et de l'autre. J'étais à la fois raisonnable en faisant peu apparaître mes besoins et en m'investissant vers ma grande sœur plus accessible et parfois disponible bien autrement que mes parents. J'ai consenti à me contenter du peu existant et à apprendre à me passer de la présence d'autrui.

La vulnérabilité et l'impuissance forment une empreinte qui fut solidement ancrée dans l'expérience familiale et intergénérationnelle, j'oserais dire. Mes deux parents se sont vus imposer le pensionnat pour des raisons différentes. Tous deux ont rapporté avoir connu la sévérité et la rigidité dans ce milieu. Ma mère portait en elle un vécu difficile : décès de sa maman alors qu'elle a 5 ans, remariage de son papa et placement en pensionnat par le biais de la nouvelle épouse. Ma mère a expérimenté la constante critique et la manipulation affective de la part de sa belle-mère et de plusieurs religieuses du pensionnat. Elle a développé peu d'outils face à la vie. Elle s'organisait seule et maintenait une résilience fragile. Sa survie résidait entre autres dans le contrôle de son environnement lorsqu'il lui était possible et dans la soumission induite lorsqu'elle était rabrouée. La seule place pouvant légitimer momentanément sa présence vulnérable et impuissante devenait l'infantilisation, la déresponsabilisation. Étant en couple avec un homme qui désirait ardemment prouver sa force et ses compétences en plus d'obtenir la reconnaissance, le jeu du contrôle s'inversait. La dynamique conjugale pouvoir/statu quo/soumission a coloré fortement leur rapport et leurs liens d'attachement réciproques de même que ceux qu'ils entretenaient avec leurs enfants. Les paradoxes de force-neutralité-vulnérabilité et puissance-impuissance sont fréquemment expérimentés dans notre famille immédiate et élargie. Le frère cadet de ma mère a connu ces paradoxes de bien des façons. La façon la plus marquée pour lui fut de porter le statut du dernier-né de la fratrie associé à l'infection qui a emporté leur maman. Il s'est senti impuissant et vulnérable de cet abandon involontaire, mais fort et puissant d'un statut devenu odieux duquel il cherchera à s'affranchir. Cet oncle s'est investi progressivement dans un rapport avec l'enfant que j'étais en me témoignant des marques d'affection. Pourtant, il a involontairement reproduit l'abandon en reportant tout son intérêt vers ma

sœur cadette. Les sentiments de vulnérabilité et d'impuissance que j'ai ressentis en jeune âge étaient surtout reliés à l'absence parentale me laissant à moi-même la plupart du temps. Il y avait aussi les demandes impératives de mes parents de devenir docile et raisonnable en plus de devoir développer tôt mon autonomie. Ces demandes existaient puisque la venue de ma petite sœur chamboulait les dynamiques interpersonnelles établies dans la famille. Dans mon répertoire d'expériences, la force et la puissance n'ont pas été vraiment vécues au contraire de la soumission qui fut vigoureusement approuvée par les personnes significatives de mon entourage. Et l'abandon a constitué une expérience massive en moi avec la tristesse profonde qui l'accompagne.

À coups d'absence et de désertion de soi-même tant chez ma mère que mon père, tant chez ma fratrie que mon oncle, l'abandon et la peine se sont vite logés au creux du tissu de l'attachement. J'ai plongé un peu plus dans le vide de l'abandon avec le départ de l'aide familiale qui entretenait une affection et un intérêt pour moi. Seule la présence de ma grande sœur demeurait pour maintenir la résilience que je me forgeais. La tristesse habite le tréfonds de mon intérieur au même titre qu'elle a habité un espace dans chacune de mes personnes significatives. Cette tristesse a appris à se bercer de temps à autre. Par moments, elle a été refoulée et ignorée pour survivre dans le monde réel. Mes modèles de résilience étaient ces êtres fragiles de leurs manques importants, mais forts de leurs coupures avec la souffrance et la solitude. Je côtoyais donc des gens ayant peu de moyens pour traverser les épreuves de la vie. Ensemble, nous avançons avec l'équipement minimum reçu et développé comme il nous était possible de le faire. De là, entre autres, sont venus des états d'exigence, d'avidité, d'intrusion et d'invasion associés au contrôle pour retourner à la fusion interpersonnelle. S'y sont ajoutés des sentiments de culpabilité et de honte alliés à la culture du secret et de la censure.

Le bébé a disparu depuis longtemps. L'enfant grandit. Par contre, les besoins et les désirs restent vivaces et crient famine. Le vide de l'abandon appuyé intensément par les besoins et désirs de l'être revendique une nourriture. Tourbillons de vie et de mort à soi, à l'autre, à l'espace relationnel entre les deux, voici comment décrire un peu le tableau. Que risque-t-il de se passer quand il y a carence? Le combat de la satisfaction. Équipés comme nous le sommes, mes proches et moi avons visité plus d'une fois des états d'exigence, d'avidité, d'intrusion et d'invasion. Ces états étaient associés à un contrôle pour retourner à la fusion interpersonnelle laissant l'impression d'un soulagement d'une tension et d'une solitude intenable. Le simili remplace le vrai et on s'en contente faute de rien. Ce serait restreindre que de mettre tout cela dans le simili, car ces états révèlent une force de vie qui tente de se créer un espace d'attachement plutôt vers le désagréable direz-vous et pourquoi pas. Peut-être faut-il se sentir à la fois fort vivant et mort par l'expérience de s'exiger et d'exiger à l'autre des choses

impossibles; d'avidement demander, prendre ou donner; de faire intrusion là où ce n'est pas attendu; d'envahir coûte que coûte pour ne pas se voir effacer et de laisser l'autre s'imposer à soi. Du contrôle là où il n'y en a pas ou là où il y en a trop ou là où il y en a peu. Une fusion interpersonnelle qui cache et révèle qui nous sommes et ce que nous voulons. Encore une fois, pourquoi pas ces fils ne se glisseraient-ils pas dans la trame de l'attachement – oui, ce n'est pas une vision agréable, mais c'est ainsi que ça existe. Mes proches et moi étions obnubilés par les dichotomies et le jugement critique afin de nous assurer de bien catégoriser les choses et surtout de bien paraître. Ce faisant, il va sans dire que l'expérimentation de sentiments de culpabilité et de honte ainsi que la culture du secret et de la censure étaient prévisibles. Nous voilà de retour dans la contamination émotionnelle croisée! «C'est toi qui as fait ça! Non, c'est de ta faute! Je n'y peux rien, je suis fait de même!» Stop! Nous sommes dans la subjectivité et l'interdépendance incontournables du lien à soi et à l'autre. Peut-on dire qu'il s'agit d'un espace de l'attachement qui souffre seul? Peut-être.

Voilà quelques empreintes d'attachement imprimées dans leur ciment humide que j'ai consenti à vous partager. Le raisonnable et le vulnérable en moi vous les partagent pour sortir un peu des dichotomies, du jugement, de la culpabilité, de la honte, mais surtout du secret et de la censure. Ces parties de moi ont souffert seules chacune dans leur retrait. Aujourd'hui, elles se sont ralliées pour être moins seules et bénéficier de votre présence. Doucement, je me réapproprie mes racines, mes origines et ce qui me détermine. Après un long passage tourmenté dans la résistance et le refus, j'apprivoise un élan de sollicitude, de compassion, d'acceptation, de réconciliation et de sérénité avec cet attachement tissé au fil du temps, mais dont la trame n'est jamais terminée ni définitive. Car tout laisse place à la relecture, au changement, à la modification et au retissage de la trame dans la concomitance de l'attachement à soi et à l'autre.

Thématique 7

Rencontre de la recherche scientifique et ontologique aux confins de la matière

Denis Matthey-Claudet	La tortue-serpent, le tiers inclus et la recherche ontologique
Monique Saint-Jules	Être en chemin et assumer sa matière
Jacqueline Comeau	Le mouvement et l'arrêt en recherche ontologique

龜 蛇

La tortue-serpent, le tiers inclus et la recherche ontologique

Denis Matthey-Claudet

Yverdon-les-Bains, Suisse

denis.matthey@bluewin.ch

Le passage à l'ontologique provoque un changement de paradigme. Ces moments qui modifient notre regard sur toute réalité existent dans différentes cultures, différentes recherches, voire la physique quantique. En quoi la recherche ontologique se différencie-t-elle de manière radicale? Qu'est-ce que le tiers? En quoi est-il incontournable comme chemin pour habiter l'institution que l'on est, chacun et comme groupe?

*Pour Aimé Hamann
qui avait espéré lire ce texte et
à la mémoire de notre amie Lorraine Lavallée-Desmarais
avec laquelle j'ai partagé l'aventure de ce texte.*

« Je suis tout à la fois l'objet de mon sujet et le sujet de mon objet dans ce lieu en mouvement qu'est soi. »

Ce titre évoque et met en rapport la tradition, par une figure archaïque de la culture chinoise, la science, par un concept venant de la physique quantique, avec la spécificité de notre position en recherche ontologique, la trouvaille du chercheur de l'humain sur l'humain.

Ce que je me propose de développer était déjà présent il y a deux ans, toute une question autour du tiers...

Altérité et illumination

Mon tout premier texte écrit en abandon corporel, présenté au colloque de 2005 avait pour titre « La mise en abyme – du meurtre essentiel au mythe fondateur, de l'agir au consentir ». Ce texte s'articulait autour de l'élimination et de l'enfermement, lieu de passage incontournable à une ouverture en soi à l'autre. De manière embryonnaire, il y avait déjà l'idée du passage, d'un changement de paradigme, par le consentement à l'arrêt, dans la reconnaissance de « ce qui est », dans le plus profond du rejeté de soi. L'ouverture au mouvement intérieur. Le passage à l'ontologique.

Cette recherche se continue dans mon écriture aussi. Depuis environ six ans, je suis porté par un puissant désir de trouver une écriture pour extirper du sens à être, à partir de cette matière sombre que je suis. À devoir faire le passage en habitant le plus dépossédé et enfermé de moi, par cette absence où tout de soi est. Cette matière sombre émergeant par des atteintes insupportables et réellement innommables, ne pouvant d'abord être qu'agie sur soi et sur l'autre.

Il y aurait de quoi en écrire un bouquin! Je vais essayer de vous partager les lignes de force de ce questionnement sur et par notre travail.

Dans ce sens, pour moi, le passage à l'ontologique provoque un changement de paradigme. La perception de moi-même ouvre à la possibilité de la reconnaissance de l'autre, lui donnant le droit d'être d'abord une menace d'élimination, ouvrant à habiter cette subjectivité, cette distinction dans l'interdépendance.

Ainsi, je viens d'un monde intérieur enfermé, un monde sans autres, que je me suis d'abord nommé comme étant « ma société primitive ». C'est dire que je me suis constitué à partir d'expériences non-subjectives, tout en étant en connexion, en intrication créatrice avec le monde, un monde révélé sans en faire l'expérience... État qui m'a donné de recevoir des savoirs et des savoir-faire sans les avoir appris. Je viens aussi quelque peu de la science qui se veut aussi « objective » puisque je suis ingénieur de formation. Je viens de sociétés traditionnelles par les enseignements chinois et japonais que j'ai reçus et reçois depuis trente ans. J'ai donc eu des perceptions et aperceptions de ces mondes-là, avant même de nous rencontrer, nous. J'ai également fait des expériences d'état d'éveils fulgurants très brefs sur ce que je vivais et me faisais vivre.

Dans ces fulgurances, j'ai réalisé l'improbable, que la perception de moi-même et du monde ne passait que par moi. « Est-ce que l'autre existe? », est alors devenu une question fertile. Dans la toute-puissance de l'enfermement, en vérité, l'autre n'a droit d'être que semblable ou ennemi.

L'institutionnalisation dans ma société primitive m'a permis de faire mémoire, d'y revenir et surtout par vous d'en revenir!

Dans mon parcours de vie à partir de toutes ces expériences et d'autres sur lesquelles je reviendrai, il s'est fait, au très grand risque d'être dans des interprétations déformantes, du semblable par analogie réductrice, des parallèles, du symbolisme, des isomorphismes entre notre propre travail qui est dans le désir, dans le mouvement d'un passage à l'ontologique et les autres recherches. On trouve, en effet aussi, dans différentes cultures, dans différentes sciences, dans différentes approches, qui touchent à l'humain sur l'humain, des changements de paradigme.

J'ai été intéressé à mieux comprendre comment se produisaient ces changements de paradigme. Comment en arrive-t-on à modifier notre perception de soi, de la réalité, de la vie? Quel est le processus qui donne lieu à de nouvelles institutions, des théories, approches et visions de l'homme et de la réalité?

Un phénomène récurrent dans ce processus a attiré particulièrement mon attention. Il est très fréquent que ça se produise suite à une immobilisation physique qui peut survenir, dans différentes circonstances, dans un arrêt de la vie. Par exemple, après une période de coma, comme pour Milton Ericsson à qui il ne restait que 24 heures à vivre, il va en fonder sa pratique future, et pour Ramana Marashi qui se vit mort, en extase et devient maître à son insu. Pour Jakob Boheme au XVII^e siècle, cordonnier, c'est en regardant la brillance d'un pot d'étain qu'il est entré dans un état d'illumination et a accédé au sens caché de la vie et devient philosophe. La liste peut s'allonger infiniment. Cet état particulier génère des changements du plus personnel au plus collectif. On peut aussi faire le rapprochement avec les phénomènes de mort éminente, les expériences transcendantales et même à ce que l'on pourrait appeler le fleurissement des éveillés de la spiritualité du 3^e millénaire. Je pense aussi à nous, ouverts à être là en restant de longues heures sans mouvement volontairement agi, dans un touché présence, par l'ouverture à tout, en bien et en mal.

C'est dire que pour nous, les humains ouverts à l'humain, c'est lorsque nous sommes placés dans des situations extrêmes, et plus particulièrement dans un arrêt de mouvement volontaire, que s'opère un changement de paradigme, rejoignant ce que dit Jacqueline Comeault dans son texte de 2015 « Le mouvement et l'arrêt en recherche ontologique ».

Il s'est développé de nombreuses recherches de l'humain sur l'humain à partir de ce type de moments particuliers nommés « révélation », « illumination », « éveil », « phénomène numineux ».

Et puis, je n'oublie pas que je viens aussi de cela, institutionnellement. J'ai fait partie, avec des collègues et amis, d'une mouvance où nous étions dans la quête de l'illumination. Dans des états particuliers qui, consentant à ce que l'on est, nous permettaient d'accéder à des moments d'éveils par une contrainte consentie. Souvent, il s'agissait juste de phénomènes, parfois, de vrais changements intérieurs. Sinon, des savoirs sur soi. Mais cela ne donnait pas accès au mouvement infiniment à renouveler du passage à l'ontologique dans le rapport. Dans ce phénomène ce qui m'a le plus marqué fut d'entrer dans un véritable état expansif de résolution d'un violent conflit intérieur, en trouvant une troisième voie sans renoncer au sens de ce qui s'opposait.

Ainsi, ce type d'expériences ne nous redonnent pas pour autant la recherche de position d'ouverture à être dans le rapport. Mais elles me font découvrir que ces éveils furtifs fondent de l'institution, nous apprenant ou rappelant que nous sommes institutionnellement constitués de l'illusion de penser connaître et être en faisant l'économie de notre subjectivité.

Recevoir cela est une ouverture, une ouverture première à toutes les autres recherches. Je me rends compte que c'est tellement proche de moi. Cette croyance illusoire est le fondement même des sciences qui recherchent l'objectivité en se protégeant de la subjectivité des chercheurs. Je pense, par exemple, à la physique et à la physique quantique plus particulièrement. Mais avec elle, cette évidence ne peut plus s'appliquer radicalement. Je vais y revenir.

Tous ces humains à la recherche d'humanité depuis la nuit des temps, et à l'origine du temps, sont soudainement, sans l'avoir cherché, plongés dans des états émergents qui les amènent à un changement de paradigme. Ce qui est frappant, c'est que tout en s'ouvrant globalement à une évolution radicale, le contenu d'une nature particulière, va s'institutionnaliser inévitablement et devenir institution.

Toute la différence radicale avec notre recherche, c'est le choix du risque pris du rapport renouvelé. L'intrapsychique étant essentiellement l'expression même de l'institution que nous sommes.

La spécificité dans notre recherche, c'est de rester dans cette ouverture en tentant de garder ce lieu de recherche qui est en permanence dans l'écoute renouvelée de soi à l'occasion de l'autre, l'écoute du monde ou l'écoute des autres. Mais inévitablement on institutionnalise nous aussi. Pour moi, c'est de se reconnaître institution et de l'habiter qui est fondamental, au-delà des découvertes que l'on peut faire.

Pour continuer cette approche particulière de notre position, je vais vous parler du « tiers ».

À propos du tiers, du tiers présent, absent, et inclus

Au moment où j'ai découvert l'introduction d'Aimé dans «... au risque d'être soi¹», j'ai en même temps découvert un autre bouquin qui m'a particulièrement mobilisé. La transdisciplinarité de Basarab Nicolescu². C'était encore l'époque où je faisais partie d'un groupe clinique interdisciplinaire, avec médecin, homéopathe, ostéopathe, naturopathe, guérisseuse. Dans ce groupe, j'ai découvert la vertu de la rencontre des autres dans des spécialités différentes, donnant plus que ce que l'on est chacun, mais aussi la limite de ce travail clinique et de recherche. Ce groupe s'est effondré car l'interdisciplinarité qui ouvre à plus que soi dans la rencontre de travail, demande pour pouvoir devenir, que chacun consente à s'interroger sur lui-même, à ouvrir à minima sa subjectivité dans le rapport aux autres. C'est alors l'ouverture au passage à la transdisciplinarité. Cette expérience m'a énormément appris et donné.

Basarab Nicolescu est un physicien théoricien, chercheur et professeur qui a fondé le centre international de recherches et d'études transdisciplinaires. À mon sens, il propose une ouverture qui touche à l'interdépendance et à la paradoxalement. C'est dire qu'il est aussi question pour lui d'une position ontologique dans le rapport aux autres, dans des institutions, des traditions, des arts et des sciences, mais il ne touche pas à la subjectivité dans le sens où on l'entend, et pourtant. Il semble bien que là, le «recevoir et donner d'être» se passe au niveau des institutions dont chacun est le spécialiste. Pour que cette rencontre transdisciplinaire donne humainement plus que la rencontre de chaque spécialité, cela demande que chacun reste dans la spécificité de sa recherche personnelle. C'est un mouvement qui m'a donné des ouvertures et m'a apporté certaines compréhensions.

Nicolescu est par ailleurs aussi, éclairé, transmetteur et vulgarisateur de la philosophie de Stéphane Lupasco, développée à partir d'une philosophie de la physique quantique³.

Mon parcours de vie, fait de toutes ces expériences, et mon parcours professionnel comme praticien en abandon corporel, m'ont amené progressivement à m'intéresser tout particulièrement à la question du «tiers». Elle vient principalement de deux sources.

1. HAMANN, Aimé et al., *L'abandon corporel, Au risque d'être soi*, Les éditions internationales Alain Stanké, Québec, 1993.

2. NICOLESCU, Basarab, *La transdisciplinarité*, Éditions du Rocher, Monaco, 1996.

3. LUPASCO, Stéphane, *L'homme et l'oeuvre*, collectif sous la direction de H. Badescu et B. Nicolescu, Éditions du Rocher, Monaco, 1999.

LUPASCO, Stéphane, *Les trois matières*, Éditions Julliard, Paris, 1960.

NICOLESCU, Basarab, *Qu'est-ce que la réalité?*, Éditions Liber, Montréal, 2009.

Tout d'abord, à partir d'une remise en question qui a été faite, dans nos groupes, de la nécessité, de la pertinence de la présence d'un thérapeute. Mais aussi du travail qui s'est ouvert dans les groupes sans thérapeute. Cette question de l'importance de la présence du tiers s'est donc aussi posée pour moi comme participant de groupes, comme intervenant avec mes clients et, plus largement, à l'extérieur du cadre dit thérapeutique.

Tiers présent, tiers absent, tiers intériorisé

Cette recherche sur le tiers m'apparaît fondamentale. Si on élimine le tiers, comment peut-on entendre sa propre dépossession, sa coupure, sa tache aveugle? Toute élimination de tiers et, de ce fait, toute inversion de position, est une manifestation de ce que nous nommons psychose, un agir de l'élimination. S'il n'y a pas de tiers, qu'il soit nommément présent ou intérieurement présent, on est dans la folie, je dirais d'être sans lieu pour recevoir la coupure ainsi agissante. On est dans le danger de l'escalade enfermante du rapport de force, des passages à l'acte de dépossession, d'élimination, de dévastation, sans possibilité de passage à l'ontologique.

L'autre origine de ma recherche sur le tiers m'est venue par la physique quantique. En fait, la physique quantique met l'humain face à une incompréhension totale de la réalité, de ce qu'est la matière. Cette incompréhension ne peut pas déboucher sur de nouvelles théories, si l'humain ne se remet pas en question dans sa capacité de percevoir ce qu'est la réalité. Ce n'est pas la physique quantique qui devient intéressante, mais c'est l'humain qui essaie de concevoir une réalité qui est impensable dans la causalité. Cet autre niveau de réalité n'est pas tangible, il est non causal, fondamentalement interdépendant. La physique quantique conceptualise cette réalité de la matière-énergie. Cela exige un changement radical de paradigme pour apercevoir cette nouvelle dimension qui fait rentrer dans l'intériorité à la fois de la matière et de l'humain qui la pense, qui essaie de penser l'impensable, l'invisageable du continuum matière-vie.

Je me suis alors intéressé, à la philosophie de la physique quantique de Stéphane Lupasco. Cette philosophie se fonde sur une observation simple et fondamentale « Tout système énergétique est fonction de forces antagonistes, relevant de la nature et du mécanisme même des événements qui le constituent. » Ceci est vrai de l'infiniment grand à l'infiniment petit! Il semble bien que la vision antagoniste du monde soit présente dans les galaxies, dans l'être et la particule... Nicolescu écrit même que la logique de Lupasco est « ontologique »!

Je peux prendre l'exemple de la particule et de l'onde. Les scientifiques savent maintenant que la lumière est une particule mais qu'elle est aussi une onde. Elle n'est

pas qu'une particule, elle n'est pas qu'une onde. Elle est les deux. Et pourtant la lumière est une. Comment trouver une manière de concevoir ce qu'est la lumière en tant que particule et onde sans éliminer l'une ou l'autre? C'est la physique quantique qui résout cette contradiction. On est au lieu même de la paradoxalité. C'est en concevant que ces deux opposés puissent être un tout, en ne quittant pas le caractère propre à chacun.

Libre à nous de prolonger cette réalité antagoniste qui est de toutes réalités, de tous phénomènes, de toutes vies. Nous pouvons penser à des paires d'opposés qui touchent aussi au comportement des humains, dans le rapport intersubjectif, dans les interactions d'interdépendance mais aussi dans l'intrapsychique...

Ce qui va permettre que les paires antagonistes puissent le rester sans être contradictoires et fondent un passage à une nouvelle réalité, comme la lumière est un tout restant double, c'est ce que Lupasco a nommé le tiers inclus, l'état T.

Ainsi, on accède à un niveau de réalité supérieure. Un changement de paradigme que je vais associer au passage à l'ontologique dans les interactions d'interdépendance. C'est l'équilibre de ces deux états dans la reconnaissance de leur spécificité irréductible qui s'opposent, qui permet d'accéder à un nouveau niveau de réalité qui lui, intègre l'opposition des deux dans une nouvelle dimension de la vie. Par exemple, le bien et le mal⁴...

Il est un antagonisme dont j'ai envie de vous parler plus particulièrement. On le retrouve déjà dans ce qu'est la tradition, dans de très anciennes cultures. On pourrait comprendre la tradition comme si c'était la subjectivité de l'institution sociale, se manifestant dans un corps d'indifférenciation.

Le mouvement et l'immobilité, la tortue-serpent⁵

Lorsque j'ai commencé à pratiquer le Qi Gong⁶, ce fut avec les treize mouvements de la Tortue et du Serpent. Mais qu'est-ce donc? Je vais juste tenter d'aller à l'essentiel. Ce Qi Gong (travail du souffle-énergie) propose d'entrer dans des mouvements répétitifs

4. Je suis conscient de la complexité de cette question à peine esquissée. Il ne s'agit pas de réduire le passage ontologique au tiers inclus, ce serait tout un chapitre à développer. Cela demande, entre autre, de distinguer l'état-mouvement de recherche ontologique du passage à l'ontologique comme changement de paradigme. Cela demanderait aussi d'approfondir et de nommer ce qu'est «l'état T» le tiers inclus et le «tiers caché» de B. Nicolescu!

5. La tortue-serpent est psychopompe, au nord elle se situe dans l'axe du ciel et préside à la naissance, à la mort et à la longévité, en un seul animal, l'un s'enroulant autour de l'autre, leur tête s'opposant...

6. Pratique multimillénaire (dessins de 200 av. JC. et textes de 500 av. JC.), aux formes et fonctions très diverses, tendues entre immortalité, santé, combat, et spiritualité. Pratique de méditation en mouvement interne et externe; état d'être qui cherche le numineux par l'équilibre entre mouvement d'endormissement et mouvement d'éveil global comme un seul et même état, dans sa forme taoïste.

particuliers, puis de les laisser s'épuiser d'eux-mêmes faisant place à l'immobilité dans la réceptivité et l'éveil à l'émergence de mouvements intérieurs automatiques et involontaires. En prendre le temps. Quand, dans ce travail du souffle, je m'identifie à la tortue-serpent, j'entre dans tout un monde d'expériences éprouvées et transmises. J'entre dans la tentative folle de faire l'expérience de l'union des antagonistes. Ce sont deux animaux mais en fait, dans la philosophie chinoise, c'est un seul animal fantastique. Des personnes éveillées ont participé, dans la transmission, à fonder la culture traditionnelle par des intuitions, des illuminations et des trances fondatrices.

Ce Qi Gong cherche à nous remettre rituellement dans cette position, source et origine, ici et maintenant. La tortue, c'est l'espace, l'univers, la voûte du ciel et c'est l'immobilité, un champ d'énergie potentielle archaïque. Le serpent est le mouvement et c'est la transformation avec la mue, c'est le temps, l'actualisation du devenir. J'étais donc avec l'éternité et le devenir dans l'espace vertical de mon corps et l'univers entier. Union paradoxale de l'espace et du temps. En physique, on parle dans la relativité d'espace courbe... Mon premier contact avec la culture chinoise a été ce choc-là. Il y a toujours du sens dans l'ésotérisme lorsque l'obscurantisme lève le voile. Par l'expérience de l'être là, ici et maintenant, on arrive à entendre ce qui questionne l'humain de manière fondamentale mais qui reste enfermé dans de l'institutionnalisation. Même si l'espoir est d'être éveillé par l'illumination dans l'union de l'espace et du temps de l'immobilité et du mouvement, union qui ouvrirait au mouvement intérieur, cette expérience permet d'entrevoir les désirs d'être humain, à travers une approche dans l'indistinction du corps institution que je suis.

Face à toutes les autres recherches de l'humain sur l'humain ou sur la vie, face aux autres philosophies dans des institutions, comment peut-on s'ouvrir à ces institutions? Pour moi, c'est en s'ouvrant d'abord à sa propre institution, celle que je suis, celle que nous sommes comme groupe en recherche ontologique.

Je porte, comme nous tous, l'espoir de pouvoir, à mon insu, faire encore l'économie de ma propre subjectivité, restant dans l'illusion de la vérité. Ce qui donne lieu à des connivences tout autant géniales que tordues par rapport «à ce qui est». Et cet espoir se déploie dans les cultures, dans les sciences, dans l'ésotérisme et dans de multiples approches.

Recevoir cette recherche d'évitement, recevoir la nécessité de l'institution protectrice, m'ouvre à toutes les institutions.

Le retour

À notre dernière session de groupe sans tiers nommément présent, dit groupe d'écriture, arrivant tout droit de la Suisse pour m'allonger dans une session de travail à deux, je tombe dans un irrépressible besoin de dormir, facilement explicable par quatorze heures de voyage. Pourtant.

Nous avons tenté d'en entendre le sens, dans ce qui devait être impliqué dans le rapport, en résistant à la tentation de s'en tenir seulement à l'évidence des circonstances extérieures. De quoi était fait cet état de torpeur ressenti d'une manière soudaine? De quelle atteinte il était question qui me tirait ainsi dans un besoin irrésistible de dormir mais aussi de partir...? Nous avons juste pu circonscrire une tache aveugle de soi, de chacun de nous deux, qui, touchée dans l'agir, m'a fait sombrer dans un désastre d'absence... La nuit suivante, j'ai fait un rêve vague: il y avait un enfant handicapé, une personne sans âge, globalement handicapée dans son être au monde, contenant une limite explicite dans sa présence à lui, aux autres. Il y avait la personne avec qui j'avais fait le travail corporel la veille et j'étais là aussi. L'enjeu de nos présences portaient sur comment parler à cette personne handicapée. C'était essentiel d'y arriver et j'étais très mobilisé à nommer, à donner de l'existence à ce qui se passait, étant tous les deux concernés.

Nous sommes constitués d'une matière dont nous savons peu de chose, mais agissante, qui passe à notre insu: dans le rapport, dans l'involontaire, les rêves, le travail corporel.

J'ai écrit un petit texte en me réveillant de ce rêve. Ce texte est peut-être un peu difficile d'accès, mais je vais quand même vous le partager.

« Il est un lieu en soi, en corps inaccessible et agissant qui, à notre insu, peut toucher et concerner tout individu. La tache aveugle qui nous fonde est le manque irréductible qui nous agit comme dans une interdépendance au-delà de la subjectivité, mais l'incluant dans sa tache aveugle. Elle peut ainsi se manifester en négatif et positif. Cela produit à la fois de l'amour universel inconditionnel et de l'extermination, du terrorisme – de la croyance et l'agnosticisme – l'immortalité dans toutes vies antérieures à travers les annales akashiques et une conception éthologique de l'humain, de l'addictif et de l'ascétisme, etc.⁷ »

7. Il s'agirait d'un état a-subjectif dans un lien d'intrication avec le monde et l'univers, souvent nommé quantique (voir par exemple Emmanuel Randsford), cet état serait le fondement des phénomènes « paranormaux ».

Lorsque j'écoute une personne me parler de ses vies antérieures, je peux l'écouter dans sa vérité et, tout à la fois, entendre dans la profondeur du présent, le sens de ce qu'elle me dit, d'un lieu unique en moi.

L'ouverture aux mondes des autres recherches de l'humain sur l'humain ou de l'humain sur la vie passe par le consentement à l'institution que nous sommes. Recevoir de l'être pour pouvoir donner d'être à toutes les autres institutions de la recherche de l'humain sur l'humain. C'est aussi sortir du risque sectaire. On est face à toutes les autres recherches, face aux autres philosophies. Comment on peut s'ouvrir à ces institutions? Pour moi, on peut s'ouvrir en s'ouvrant à sa propre institution, celle que je suis, mais aussi celle que nous sommes.

Postface

Le tiers inclus, c'est l'état et le mouvement en intériorité.

Tout est prétexte et phénomène nécessaire dans l'incarnation.

D'abord la recherche de compréhension de l'humain par l'humain, puis l'attitude d'ouverture à la recherche, ont été les conditions à la découverte de « l'abandon corporel » plus justement appelé aujourd'hui « démarche ontologique ». Ce n'est pas une découverte, c'est un retour au « désir ».

Il s'agit bien d'une quête venant du manque, de la souffrance insupportable de la finitude, de la répétition et de l'enfermement. Une ouverture possible à la distinction et à la rencontre. L'espoir de transmuter la souffrance pour en entendre le sens, avec l'insatisfaction et « l'expansion du doute » en garde-fou à l'arrêt dans la vérité, et à l'adhésion d'être arrivé.

Tout donne, mais pas tout. La gnose chrétienne, l'interdisciplinarité clinique, les enseignements traditionnels du Seitai au Dzogchen, les démarches psychocorporelles, la psychothérapie classique, les thérapies à médiation corporelle, l'approche des pratiques involontaires et le mouvement essentiel, la quête vers l'illumination... Que ce soit par la voie de la révélation ou celle de la progression, rien ne semble donner vraiment, sans comprendre, sauf ces éclats d'intuitions. Rien autant que ces minuscules expériences intimes qui donnent le sentiment d'un accès à tout, sans rien laisser; rien de plus ouvrant et frustrant avec la conviction que l'intrapsychique, le soi de moi est une impasse tout comme la psychologie transpersonnelle. Ainsi, le manque est toujours comblé par des vérités qui dépossèdent.

Je cherche et je lis, je lis l'introduction d'Aimé Hamann du livre *Abandon Corporel*, hiver 1994. On dirait bien qu'il a trouvé le chaudron qui accomplit la fusion : la subjectivité. «Recevoir» d'être donne d'être... Renoncer à rien et pourtant.

Ce n'est pas vraiment une bonne nouvelle mais cela semble bien être ce qui ne sera jamais une vérité mais un mouvement dans l'arrêt, la transformation des agirs en présence à l'institution que l'on est, que nous sommes et dans laquelle nous vivons. C'est à être infiniment.

Ainsi je me suis mis au travail avec lui avec d'autres, avec vous.

J'y suis encore.

En recherche ontologique, de la subjectivité que je suis, à l'ouverture aux mondes de toutes les institutions, de toutes les recherches de l'humain sur l'humain, dans tous les espaces et tous les temps; passer par l'institution que je suis, passer par l'institution que nous sommes. Là, seulement, peut se fonder en moi l'espoir de changement et de rencontre dans l'altérité.

Être en chemin et assumer sa matière

Monique Saint-Jules

Shefford, Québec

m.saintjules@videotron.ca

Les humains cherchent depuis toujours de toutes sortes de manière. Quels sont les principaux axes de direction de la recherche ontologique? Existe-t-il des points de jonction avec les découvertes récentes de la recherche scientifique? Quels nouveaux horizons ces pistes d'exploration ouvrent-elles sur la conception de l'humanité et de l'accomplissement humain?

*Être et faire être
Comme Aimé a fait toute sa vie.
Je vais poursuivre ce qu'il a semé en moi.
Je lui dédie mon texte.*

Introduction

Je cherche depuis longtemps et dans cette recherche, j'ai traversé de nombreuses zones de turbulences. La démarche ontologique m'a amenée au cœur de mon rapport et ce rapport est fait principalement de dépossession, d'isolement et d'anéantissement. Elle est terrible cette recherche de moi-même car elle implique ces lieux-là mais malgré son caractère impitoyable, le manque est un puissant moteur de recherche.

Rendre habité tout son corps d'absence et celui de sa mère absente pour la retrouver, c'est le chemin de toute une vie. Cette mère absente, ce père absent, ce sont les autres de mon origine et ils existent en moi. Recevoir la douleur d'avoir été conçue dans ce terreau d'inexistence conduit cependant à l'émergence du monde relationnel et introduit à l'interdépendance. Cela conduit à inclure dans son humanité tous ces êtres qui portent aussi en eux d'intolérables souffrances et qui pour survivre ont dû s'absenter d'eux-mêmes.

Ce fut l'exigence de mon chemin personnel mais cette démarche est aussi privilège car non seulement elle donne sens à mon parcours de vie mais elle ouvre la porte à une connaissance de notre matière humaine et donne accès à des terrains inconnus de présence à ce qui est.

Cette connaissance ontologique de soi creuse les profondeurs de son humanité dans son histoire, sa lignée, sa culture, son appartenance à la terre et au cosmos.

Certaines expériences de plongée en moi-même dans des groupes m'ont laissé percevoir qu'en-deça de mes souffrances, il y a un état autre, d'un autre ordre que la causalité et l'espace-temps divisé. Habités, l'abîme du manque et le trou noir de ma vie se rendent à la lumière. Y a-t-il une réalité dans les profondeurs de la matière qui échappe encore à notre connaissance?

Actuellement, certains chercheurs postulent qu'il y aurait un quelque chose d'avant la forme, une mer de potentialités propulsant l'évolution de la matière jusqu'à l'humain désirant s'accomplir et ce champ répondrait à des lois d'interrelation sans égard au temps divisé et à la distance.

Comme thérapeute, plusieurs d'entre nous avons faits l'expérience qu'au retour de nos groupes, nos clients se rejoignent plus profondément comme si la présence accrue en nous appelait davantage la présence de l'autre à lui-même. Quels sont les processus physiques qui sous-tendent cette observation? N'y a-t-il pas en nous le courant des forces profondes de l'involontaire qui traversent les distances et relie? Qu'est-ce qui permet que le chemin de présence à soi ait un tel impact chez nos clients par la suite?

Des hypothèses en physique quantique donnent des pistes de réflexions intéressantes qui font sens pour moi. J'ai donc poursuivi ma recherche principalement par la démarche ontologique mais aussi en cherchant des voies de sens dans les nouvelles découvertes scientifiques. Ces pistes d'exploration ouvrent de nouveaux horizons vers les grands mystères de la vie, de la mort et de l'accomplissement spirituel de la matière chez l'humain pour faire être tout le cosmos.

RECHERCHE ONTOLOGIQUE ET RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Les humains cherchent depuis toujours de toutes sortes de manière, extérieurement par la science, intérieurement par la démarche ontologique. Celle-ci est au cœur de nos vies et je vais tenter d'en nommer ses principaux axes de direction.

La démarche ontologique

Le désir d'habiter son être

La démarche ontologique est celle du désir d'être. Tous ont ce désir en eux. Ce désir en chacun est au cœur de la matière et dans ses fondements. Il y a chez l'humain la possibilité souvent latente, mais réelle, d'accomplir les potentialités inscrites au cœur

de la matière dès l'origine afin que tous soient. Ces potentialités ont leur forme singulière en chacun. Cependant l'exigence du chemin est telle que seuls certains peuvent aller plus loin. Beaucoup ne font que situer leur recherche à l'extérieur d'eux-mêmes dans des projets indirectement enracinés dans leur désir. Ils apportent de cette façon leur contribution à l'humanité. D'autres sont tout à fait incapables de prendre contact réellement et vivent l'impossibilité de contact pour survivre. Eux aussi laissent leurs traces dans l'histoire à leurs manières et c'est à respecter. Chacun fait le chemin possible. Le désir en chacun, même s'il est enfermé, ne se laisse jamais muselé complètement; il cherchera toujours son chemin de passage au travers des corps-rapports, des événements de la vie ou à travers celui qui est capable davantage. Il suffit qu'un seul puisse habiter son être pour qu'à travers lui, tous y trouvent leur inclusion dans l'accomplissement de l'humanité. Celui qui fait le chemin pour lui-même le fait aussi pour tous.

L'accueil de ce qui est

La démarche ontologique se fait en habitant de soi tout ce qui s'y trouve. Il s'agit de recevoir son être dans son histoire personnelle, sa lignée d'appartenance, explorant les profondeurs de sa matière jusque dans ses ultimes frontières, à la mesure de son possible. Tout est à recevoir.

Quand nous habitons ces lieux, l'appartenance, la fraternité, la compassion pour la vie humaine qui nous relie les uns les autres ont leur ancrage dans une profondeur de la matière ayant des lois autres que causales. Tout ce qui existe est relié. Aucune mémoire n'est perdue. Aucun être humain n'est isolé. Le temps n'est plus séparé. Le lien traverse tous les outrages, toutes les distances, tous les deuils, tous les écueils.

Cette écoute de soi-même pour accueillir ce qui est, non pas l'agir mais l'être, permet d'accéder à une profondeur de présence qui donne la vie et fait être. Y a-t-il au fond de nous-mêmes, dans des zones encore inexplorées, sous nos douleurs et nos violences, un lieu intérieur intime de son humanité où la densité de matière fait place à un champ de lumière, de tendresse, d'existence et de lien inaltérable pour tous, état d'être fondamentalement humain et faisant la jonction avec tout ce qui est, différencié mais relié. Je ne sais pas mais je l'espère.

Cependant, se rendre là implique un long chemin et une extrême rigueur.

La rigueur

Cette rigueur est celle d'être là où l'on est et seulement là. Pas ailleurs. C'est le chemin qui importe et non les rares, furtifs ou inexistantes moments de grâce.

Se recevoir n'est jamais facile, jamais acquis, jamais terminé. C'est un chemin de recherche constante. La rigueur ici a le sens de suivre ce qui est en soi sans rien provoquer et sans rien enlever. La rigueur est celle de suivre le mouvement de son être, chacun à son rythme personnel. Se suivre de près sans relâche incluant les reculs, les ambivalences, les impasses. Tout est à être. Cette rigueur appelle à rester dans ce chemin même s'il s'y trouve des zones bloquées, infranchissables et des détours arides. Rester là, en chemin. Être tout cela transfigure ces états et donne pleinement la vie là où l'on est.

Cette rigueur à suivre son être dans le mouvement de son parcours et ses méandres est un axe de direction majeur dans la démarche ontologique et cela conduit à une plus grande connaissance de son rapport tel qu'il est constitué. L'involontaire en nous sait ce que le volontaire ne sait pas. S'y soumettre malgré son exigence donne des points d'appui pour accueillir ce qui est et s'y abandonner amène par moment des expériences d'existence inattendues.

Cette rigueur existe aussi en science mais elle a d'autres bases que l'intériorité. Elle n'implique pas le chercheur lui-même, mais demeure une rigueur axée sur l'expérimentation en dehors de lui. Cette rigueur est aussi nécessaire bien que très différente. La science se centre sur l'expérimentation et la recherche de l'objectivité alors que la démarche ontologique se fait au cœur même de la subjectivité. Comment la définir?

La subjectivité

La subjectivité est tout ce qui constitue son rapport singulier à la vie. Cette subjectivité est marquée par l'appartenance à sa culture, sa lignée, ses relations, d'origine et autres, ainsi que par tous les événements qui ont jalonné son parcours. Toutes les émotions, les tensions, les réactions ont façonné la personnalité et la manière de faire face à la vie. Cet accueil de sa subjectivité peut conduire à la connaissance profonde de toute son histoire de vie dans son rapport réel. Cela donne aussi accès à saisir, un peu, les lois de l'être et de l'interdépendance, lois non causales, ces lois d'origine qui sous-tendent la matière et qu'on appelle l'Être, ce que les scientifiques pourraient peut-être appeler le champ quantique d'avant-la-forme.

Dans cette ultime profondeur, l'espace n'est qu'un infini d'accueil. Le temps est un temps continu de présence où le lien n'est jamais perdu. Il reste personnellement un lien actif inscrit dans l'histoire de l'univers. C'est un lien toujours vivant et posant soi et l'autre dans l'être. C'est ça l'interdépendance.

L'interdépendance

Ce que chacun fait tend peu à peu vers l'accomplissement des potentialités inscrites à l'origine dans cet état d'avant la formation de la matière et qui attend l'humain pour se rendre à son plein épanouissement. Etty Hilleson, jeune femme juive morte en camp de concentration, mystique moderne proche de nous nommait « dieu » la très grande profondeur d'elle-même et ce dieu avait besoin d'elle. Il avait besoin de son accueil. Ce dieu a besoin de chacun d'entre nous. En ce sens, dieu a besoin de l'humain et le désir est sa parole. Le désir est peut-être ce mouvement en chacun pour accomplir ce qui au départ n'était qu'espérance d'existence. Chacun contribue à sa manière et ce que l'on ne fait pas, l'autre et les générations futures le feront pour tous car dans le profond espace, l'humanité est une. L'univers est dans tout.

S'accueillir tel que l'on est, habiter sa subjectivité, c'est donner chair à ces lois profondes de présence dans son corps de matière et cela permet une connaissance par l'intérieur de ces lois du cosmos. Cela donne une connaissance de son humanité et de celle des autres car tout est en nous et tout est à être. Tout alors peut donner d'être et féconder la vie.

Devenir qui l'on est, habiter son histoire et recevoir l'institution qui nous constitue, c'est une passion exigeante mais privilégiée. C'est vouloir être et ainsi accomplir la matière. C'est accéder à une fraternité qui tend vers tout ce qui est de tous les règnes. C'est spécifique à l'humain de s'orienter vers ce phare ultime et ainsi contribuer à son achèvement.

Ces lois de l'interdépendance impliquent la rencontre de soi tel que l'on est et par le fait même la rencontre de l'autre tel qu'il est dans ce qu'il fait vivre. Ce n'est jamais acquis, toujours à ré-enligner vers l'accueil. Ce lien habité de son être à l'être de l'autre fait tout exister, relève la dignité et donne sens à tout. Cela accomplit ce vers quoi tend la matière par l'humain.

Science et recherche ontologique

L'être humain cherche depuis longtemps. Grâce à tout ce passé du savoir humain, il y a actuellement une jonction possible entre cette démarche intérieure et la science. Il est fascinant de découvrir que certains chercheurs considèrent qu'il y aurait un avant la matière, un vide rempli d'une mer d'énergie, une mer de potentialités propulsant le long processus de l'évolution de la matière jusqu'à nous. Ce quelque chose d'avant-la-forme répondrait à des lois non causales. Tout y serait relié et le resterait. Rien ne serait séparé. Toutes les potentialités y seraient en attente d'accomplissement. Activée chez l'humain, la matière porterait en elle le désir inaccompli, enraciné à la source et cherchant sans cesse son plein épanouissement. L'éternité et l'immortalité ne seraient peut-être que des états de présence absolue à ce qui est, inscrit en potentiel au fond de chacun et appelant chacun à s'habiter jusque-là.

Il est fascinant de voir qu'aujourd'hui la science découvre un chemin extérieur pouvant rejoindre les lieux de connaissance intérieurs déjà perçus par certains humains ayant fait de profondes démarches. De plus, même si la science n'éveille pas nécessairement le sens de la vie, la compassion et la chaleur humaine, certaines découvertes plongent les chercheurs dans un profond questionnement sur le sens d'être et sur les lois qui dirigent l'univers. Ils éprouvent parfois un grand émerveillement pour la beauté de cet univers et sa puissance. Ils explorent avec étonnement ces étranges lois qui maintiennent l'ordre du cosmos et ouvrent vers de nouveaux horizons d'interrelation des particules jusqu'à nous, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand.

Serions-nous tous reliés, différenciés mais reliés, dans nos extrêmes profondeurs par une immense présence en-deça de l'espace-temps causal? À la fin de la vie, la mort ne serait-elle qu'un passage propulsant vers l'être en faisant quitter l'humain de sa matière dense, causale et institutionnelle? Peut-on supposer que la mort dissolvant la matière organisée permette l'émergence des lois de l'être donnant accès à la lumière, la vie, la présence et le lien personnel à tout ce qui est? Bien que menaçante et sur un chemin de souffrance, la mort est-elle la chute abyssale vers l'expérience absolue du seul Corps-humanité, l'être dans sa pleine interdépendance? Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas mais je l'espère.

Si cet état de l'être ou cet état quantique d'avant-la-forme nous constitue dans les grands abîmes de notre matière, il contient une énergie infinie qui peut propulser la densité organisée de nos corps vers le champ d'existence, lumière de présence pour tous. C'est la force même du désir et de l'involontaire en chacun. Bien que très loin de ce terreau, nous y sommes enracinés depuis toujours en potentiel d'accomplissement. Nous sommes appelés à nous habiter jusque-là ou du moins à cheminer sur cette route qui y mène et qu'on appelle démarche ontologique. C'est le chemin qui importe.

Habiter ainsi sa vie dans toutes ses finitudes à la seule mesure de son possible pourra peut-être nous permettre de consentir à mourir inachevé en se fiant à cette force profonde et mystérieuse de l'Univers active au cœur de toute matière et porté par le désir et l'involontaire au dedans de nous.

Conclusion

En conclusion, cette mouvance vers l'accomplissement par l'humain est une force irrépessible, sans cesse agissante, même dans les vies les obscures et elle prend tous les chemins possibles afin de se rendre un peu plus loin dans sa réalisation. Seule l'humanité a la conscience et la possibilité de cheminer vers la fraternité totale à ce qui est et cela peut aller toujours plus loin d'une génération à l'autre. Ce qui n'aura pu s'accomplir dans nos vies le sera par les autres car dans ces mystérieux et insondables abîmes de notre matière, tous sont. Il n'y a qu'une seule et même humanité. Il n'y a qu'un seul corps-humanité et tous en font partie dans le même espace-temps présence. Celui qui a vécu il y a mille ans et celui qui vivra dans mille ans sont côte à côte, l'un et l'autre, sur un même continuum où l'un fait être constamment l'autre.

Être humain, c'est donc être inachevé sur la route et c'est ce qui importe. Être en chemin et assumer sa matière à la mesure de son possible pour être et faire être.

Le mouvement et l'arrêt en recherche ontologique

Jacqueline Comeault

Montréal, Québec

jacqueline.comeault@videotron.ca

Que ce soit en mathématique, en physique, en ingénierie ou autre domaine, on retrouve le rythme sinusoïdal fait de mouvement et de pause. On l'observe aussi au niveau biologique, dans la pulsation de la cellule et du cœur. Le côté dynamique de ce rythme est souvent survalorisé donnant une impression d'efficacité. Pourtant, la pause est tout autant à l'origine de changements, de découvertes. À quoi donnent lieu, en recherche ontologique, d'avoir accès et d'habiter ce rythme mouvement-pause?

Introduction

De tout temps, les humains ont été des chercheurs. Bien qu'au fil de l'histoire de la recherche nous en soyons venus à réfléchir à partir d'hypothèses précises, souvent la recherche a eu et a encore comme point de départ une rencontre avec l'inattendu, la curiosité, voire la peur. Dans ces recherches, on retrouve souvent des moments particuliers d'observation, de prise de conscience, que l'on expérimente ordinairement comme des moments d'arrêt ou de « pause ».

En recherche quantique d'ailleurs, certains chercheurs avancent même l'hypothèse que l'onde devient particule (c'est-à-dire matière) lorsqu'elle est observée, soit lorsque le chercheur y porte attention, donc un moment de conscience, un moment de pause. Survient alors une transformation d'un état à un autre, comme on le ressent souvent en recherche ontologique. Une transformation émergeant de cette pause, de cette étape particulière dans le mouvement que l'on ressent comme un arrêt.

On pourrait alors en venir à penser qu'une découverte, qu'une nouvelle compréhension, émerge essentiellement d'un mouvement continu sur lequel quelqu'un « pose », « pause » un regard, une attention, une présence. C'est d'ailleurs ce que dit Aimé au sujet du début de l'abandon corporel. Selon lui, ce serait ce type de présence à soi et à l'autre qui aurait permis l'émergence du mouvement involontaire. Un type de présence qui n'avait aucun projet, qui était une pause, une absence d'intervention, et qui permettait à la vie de dire ce qu'elle avait à dire.

Ce mouvement latent, ressenti comme un arrêt, était là, attendant qu'on lui fasse une place pour se manifester. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'assez tôt dans la recherche, l'expérience du mouvement dans les échanges verbaux a aussi jailli d'un temps de pause dans un sentiment de quelque chose d'arrêtée dans le mouvement non verbal.

Le mouvement

Le mouvement et ce qui était perçu comme l'arrêt du mouvement ont toujours suscité de l'intérêt chez les humains. Autant la fascination pour ce qui peut être mis en mouvement que ce qui l'arrête, et particulièrement l'arrêt final qu'est la mort.

Au cours de cette réflexion, j'ai pensé aux découvertes scientifiques fortuites qui, d'une certaine façon, parlent d'un type de mouvement et d'arrêt de mouvement. Certains scientifiques, se rendant compte que leur expérience n'avait pas abouti là où ils croyaient qu'elle devait aller, ou se retrouvant devant un phénomène inattendu, sont restés étonnés et curieux et y ont accordé de l'attention. Ce moment de pause a fait en sorte qu'ils ont quitté le connu, le chemin attendu, pour prendre le risque d'aller ailleurs et de porter attention à un autre mouvement qui s'imposait à eux. Ça a donné, entre autres, la découverte de la pénicilline et de la radiation. C'est le genre d'expériences de recherche qui fait faire un bond en avant.

Dans des expériences plus intérieures, certaines personnes me rapportent comment elles vivent ces effets d'étonnement et de pause. Quelqu'un, pensant que se retrouver seul à la suite d'une séparation lui permettrait d'enfin avoir du temps à consacrer à son écriture, s'est retrouvé devant le phénomène de la page blanche, une impression d'arrêt, jusqu'à ce qu'il se mette à écrire sur sa séparation. En d'autres mots, il est resté là où la vie lui donnait rendez-vous. Un client s'est dit déconcerté par le fait qu'en restant dans l'émotion qui l'étreignait à la suite de « feedbacks » (rétroactions) de membres de son groupe, des pistes de solutions importantes lui sont apparues; sa façon d'exprimer un sentiment de reprise du mouvement.

Dernièrement, lors du décès d'une collègue, j'ai ressenti une émotion dont la force m'a prise par surprise. Graduellement, j'ai ressenti que cet arrêt de vie avait réintroduit du mouvement dans mes deuils non vécus ou réprimés qui figent mon physique et mon ressenti. Un moment d'arrêt qui devenait mouvement, et je dirais même qu'il était mouvement.

Dans ces situations, il est question d'étonnement, mais surtout de respect pour ce phénomène de pause. Il est question de consentement à faire l'expérience de s'attarder là où **c'est** plutôt que de tenter d'être là où on veut être, là où l'on croit devoir être, là où on se sent en sécurité.

Autant au niveau des sociétés qu'à des niveaux personnels, ce genre de pause peut être vécue comme une menace d'ébranlement, le risque possible du chamboulement d'une façon d'être, d'une vérité ou d'une institution qui est au service du maintien de l'organisation. Mais cet ébranlement peut aussi ouvrir sur de nouvelles compréhensions de soi et de l'humain en recherche ontologique ou de nouvelles hypothèses en recherche scientifique.

Le mouvement en recherche ontologique

Il est important de souligner le caractère particulier du mouvement de pause dans l'expérience paradoxale en recherche ontologique. Le mouvement de pause en recherche ontologique est un mouvement d'attention comme dans beaucoup de types de recherche, mais il n'est pas seulement un mouvement d'attention. C'est une position prise, soit celle de consentir à faire un espace à ce qui émerge en soi dans ce moment, de consentir à rencontrer sa propre subjectivité. Il s'agit d'une démarche qui exige de prendre un risque souvent vécu comme menaçant, un mouvement vers l'intérieur plutôt que vers l'extérieur, ce qui la différencie de la recherche scientifique, qui vise plutôt un mouvement vers l'extérieur, un bond en avant dans la connaissance.


La recherche ontologique, de par sa position de faire place à tout ce qui est momentanément comme étant soi, a permis graduellement de sentir ce mouvement dans toutes les sphères du rapport à soi, aux autres et à tout ce qui nous entoure. On pourrait dire que cette position ontologique de faire place à ce qui est a pour effet de révéler un mouvement et de permettre à la matière, par le truchement de la conscience, du « se recevoir » et de l'interdépendance, d'acquérir une dimension ontologique.

Le mouvement et la pause

Pendant toute une époque, il était courant dans notre recherche ontologique en abandon corporel de nommer ce qui se passait soit mouvement, soit arrêt. Dans notre quotidien, habituellement dichotomique, mouvement et arrêt sont des contraires, sans coexistence.

Dans l'approfondissement continu de notre recherche, nous constatons néanmoins (et nous en avons parlé plus particulièrement dans nos dernières rencontres d'écriture) que le mouvement pouvait surgir dans une impression d'arrêt, de fin, d'impasse, des

arrêts comme « nos moments d'institution » qui nous rassurent et protègent notre organisation, une pause qui permet de se déposer. Un impasse-passage comme nous disait Gisèle Legault lors d'un groupe d'écriture.

Dans un univers ontologique, le mouvement est présent dans l'arrêt et l'arrêt l'est dans le mouvement (ex : mouvement qui protège de ressentir, mouvements plus volontaires même si non ressentis comme tels, etc.). Il est quand même intéressant de constater que l'expérience du mouvement dans l'univers ontologique vient rejoindre la science quantique, là où on affirme qu'il n'y a jamais d'arrêt, que la particule est toujours en mouvement. On retrouve cette même philosophie dans le principe fondamental du Tao, le Taijitu , qui symbolise le fait que les apparemment contraires sont les uns dans les autres. Il y a aussi certaines approches au Tai Chi pour qui le moment de pause, ce qu'ils nomment l'enracinement, est considéré et vécu comme un mouvement.

Chaque approche arrive à une conclusion selon sa position de recherche. La particularité propre à la recherche ontologique en abandon corporel est celle de faire place à l'être que nous sommes par le truchement de la reconnaissance de sa propre subjectivité. Cette place faite exige la rigueur de cet « être là », de cette pause. De là découle une expérience paradoxale qui implique un espace fait et senti en soi ainsi que dans l'expérience avec l'autre.

Le mouvement et ses implications

J'aimerais aborder quelques implications de cette qualité particulière du mouvement : d'abord dans notre façon de nommer l'expérience sans cesse renouvelée que nous faisons d'une personne en entrevue, soit le pendant en « mouvement » de ce que les institutions nomment le « diagnostic », et ensuite dans la façon d'envisager le mouvement et la mort, soit toutes les morts, y compris celle de constater tout ce qui ne sera jamais soi.

Cette réflexion sur le mouvement a conduit à modifier certaines de mes perceptions. Au cours de notre démarche, nous avons souvent réagi à l'impression de finalité d'un diagnostic. Dernièrement, dans mes entrevues je m'entends dire de plus en plus souvent : Aujourd'hui je vais te dire ça mais la prochaine fois je te dirai peut-être autre chose à ce sujet.

Je me suis rendu compte qu'il est important de se déposer quelque part et qu'on peut le faire sans l'impression d'une finalité, comme une pierre où déposer son pied avant de faire un autre pas. Une façon de nommer qui prend soin de l'état présent de la personne sans la figer, une parole respectueuse de cette pause qui peut devenir mouvement, un apprivoisement graduel de la subjectivité.

Cette expérience du mouvement nuance aussi mon rapport à la médicalisation de notre société. Il est possible que l'angoisse de ce qui semble arrêté, la difficulté de prendre le temps de faire une place à cette angoisse porte à intervenir avant que l'impasse soit devenue passage. Mais il faut aussi tenir compte que tout ce qui touche l'organisation, que ce soit de la personne ou des institutions, est un enjeu délicat.

L'ébranlement de l'organisation peut donner accès à de nouvelles compréhensions, à de nouveaux espaces dans l'expérience, mais elle peut aussi, lorsque trop déstabilisante, contribuer à rétrécir la capacité d'expérience. La médication demeure donc importante. Elle peut être un lieu où se poser, une possibilité d'être là en évitant le trop-plein d'angoisse ou de douleur qui figent.

Et enfin, je vous fais part de mes réflexions sur le mouvement en lien avec le mourir et la mort.

La mort est bien souvent appréhendée d'un point de vue dichotomique : la vie et la mort sont perçues comme mutuellement exclusives. Pourtant, la vie est pleine de mort et la mort pleine de vie. Premièrement, nous avons à faire le deuil de ce qui ne nous sera jamais accessible compte tenu de notre organisation résultant de notre humanité, de notre héritage et de notre histoire.

Il y a aussi le processus de la mort qui s'apprivoise, ce qu'Anne-Marie Lauterburg appelle « le mourir ». Lorsque la mort n'est pas soudaine, il y a un parcours plus ou moins long où la pause-arrêt s'impose de plus en plus. Il y a la perte irréversible de facultés, un lâcher-prise, un glissement du connu vers l'inconnu, une expérience de mouvement vers un arrêt de mouvement. Pour ce qui est de l'arrêt final qu'est la mort, je suis bien consciente que les réflexions qui suivent ne peuvent se baser que sur les expériences d'arrêt-mouvement de notre vivant. Au niveau strictement de l'organisation corporelle, le mouvement persiste après la mort. Sur des périodes plus ou moins prolongées, le corps retourne à la matière première.

Au plan plus immatériel, la question de continuité est une question qui a interpellé les humains de tout temps et qui a donné lieu à de nombreuses théories. Présentement, ma réflexion sur ce sujet est intimement reliée à ma réflexion sur le mouvement.

Dans tout le processus auquel on a accès dans le travail en démarche ontologique, il me semble que l'expérience de « l'arrêt », de pause se nuance de plus en plus pour acquérir une qualité de mouvement de plus en plus ressentie. Une expérience paradoxale qui nourrit ma réflexion sur le processus d'arrêt-mouvement dans cette réalité qu'est la mort.

Il est difficile d'en dire quelque chose, mais le phénomène voulant que la mort fasse partie de la vie doit avoir une certaine ressemblance avec nos expériences d'arrêt-mouvement telles que nous les expérimentons dans le mouvement en général, sans toutefois perdre de vue que la mort témoigne de la finalité de l'organisation corporelle.

Nous comme humain, comme matière, serions-nous une des pauses dans son mouvement continu, des organisations particulières de cette matière, qui accédant à la conscience ont rendu possible l'expérience ontologique? Ces organisations particulières de la matière que nous sommes, se défaisant, sortant du temps et de l'espace, conserveraient-elles toute la richesse de leur parcours pour continuer de nourrir la dimension ontologique de l'humanité et de la matière? Notre contribution comme humains serait-elle celle d'enrichir cette dimension ontologique vers laquelle la matière tend?

En cela, la mort serait nécessaire, les saisons doivent passer et revenir, la mort est mouvement, elle est vie. Elle acquiert ainsi un sens intérieur. Si le grain ne meurt...

La vie qu'elle soit minérale, végétale ou animale, serait-elle une pause qui dure un temps dans le mouvement cosmique continu? Réflexion à poursuivre.

Les artisans du colloque

Comité organisateur

Yvon Blais
Manon Loiselle
Karine Péloffy

Comité de programme

Yvon Blais
Stéphane Cardinal
Francine Chabot
Jacqueline Comeault

Journée d'étude thématique pré-colloque

Simone Atlani
Jean-Michel Atlani
Yvon Blais
Francine Chabot
Martine Cinq-Mars
Marie Clark
Jacqueline Comeault
Micheline Dalpé
Renée Dauphinais
Gilles Deshaies
Gilles Desmarais
Clémence Dubé
Aimé Hamann
Lyse Latraverse
Jean-Yves Levasseur
Manon Loiselle
Denise Ouellet
Roch Pelletier
Karine Péloffy
Pierre Poupart
Jimmy Ratté
Monique Saint-Jules

Comité d'accueil

Camilla Anctil
Julie Bourassa
Stéphane Cardinal
Colette-Madeleine Casier
Marie Clark
Sylvie Fiset
Hélène Plourde
Monique Saint-Jules

Présentateurs

Line Alarie
Simone Atlani
Jean-Michel Atlani
Yvon Blais
Martine Cinq-Mars
Marie Clark
Jacqueline Comeault
Gilles Deshaies
Céline Lacoste
Lyse Latraverse
Jean-Yves Levasseur
Hubert Massé
Denis Matthey-Claudet
Ariane Meyenberg
René Pelletier
Roch Pelletier
Hélène Plourde
Jimmy Ratté
Gilles Rioux
Claude St-Amand
Monique Saint-Jules
André Stark
Marie-Josée Roy
Mylène Roy

Consultants

René Pelletier
Pierre Poupart
Jimmy Ratté
Carmen Trottier

Modérateurs

Yvon Blais
Stéphane Cardinal
Clémence Dubé
Renée Dauphinais
Micheline Dalpé
Charlotte Hébert
Hélène Juairé
Marianne Levasseur
Roch Pelletier
Suzanne Pouliot

Animateurs**des ateliers**

Stéphane Cardinal
Marie Clark
Micheline Dalpé
Renée Dauphinais
Claire Fréchette
Hélène Juairé
Geneviève Lalo
Hubert Massé

Comité web

Gilles Desmarais
Lyse Latraverse
Denis Matthey-Claudet

Navette aéroport

Gisèle Legault

Une chercheure nous a quittés.

Lorraine Lavallée-Desmarais est décédée le 30 juillet 2015, à l'âge de 67 ans. Son implication depuis 40 ans et sa rigueur dans la recherche et le développement de l'abandon corporel ont été soulignées durant ce colloque. Plusieurs participants ont exprimé leur lien d'attachement et d'affection à son égard. Lorraine va nous manquer.

